
La Chandelière

« Dans la vaste plaine rouge de **Chemaïa**, que les anciens appelaient *al-Qaşba*, la pluie était jadis une bénédiction qui faisait éclore les champs fertiles et nourrissait des troupeaux de moutons si nombreux qu'on en perdait le compte. Les habitants vivaient au rythme des saisons, entre les **écoles coraniques**, les **arts équestres**, et les **rites de la fantasia** qui servaient autant à célébrer la bravoure qu'à préparer la jeunesse aux luttes contre les envahisseurs. Ces traditions avaient joué un rôle décisif dans la résistance aux Portugais et dans l'éducation des fils des sultans et des rois »

Chapitre 1 : La plaine d'al-Qasba

« Puis le temps a changé de pas. La pluie s'est faite avare. Les troupeaux ont maigri. Les écoles coraniques ont perdu leurs élèves au profit des villes lointaines. Les chevaux ont été vendus, parfois abattus, et la fantasia est devenue rare, presque cérémonielle — comme un langage ancien qu'on ne parle plus que lors des enterrements.

Mais la plaine n'a jamais oublié.

Même aujourd'hui, lorsqu'un orage s'annonce, les anciens lèvent la tête comme on reconnaît un visage familier. Ils savent que sous cette terre rouge sommeille une mémoire qui ne demande qu'à être réveillée. Une mémoire faite de patience, de résistance et de gestes transmis sans bruit.

Dans *La Chandelière*, Chemaïa n'est pas un décor. Elle est une flamme basse, protégée du vent, qui a éclairé des générations sans jamais prétendre briller. Une lumière rude, sans éclat, mais capable de guider ceux qui savent regarder longtemps »

-Al-Qasba, terre de veille

Dans la vaste plaine rouge de **Chemaïa**, que les anciens continuaient d'appeler **al-Qaşba**, la terre n'était jamais neutre. Elle avait été foulée par trop d'hommes, trop de chevaux, trop de serments murmurés à l'aube pour n'être qu'un simple

paysage. Ici, la pluie n'était pas seulement une bénédiction agricole : elle était un signe. Quand elle venait, on disait que Dieu n'avait pas oublié la plaine.

Au temps où les troupeaux couvraient l'horizon et où l'on comptait les richesses en têtes de bétail plutôt qu'en pièces, la vie s'organisait autour de trois piliers : **la foi, le cheval, et la mémoire**. Les **msids** formaient les enfants à la récitation, mais aussi au silence et à l'endurance. Les plaines, elles, formaient les corps et les caractères. Quant à la mémoire, elle se transmettait sans livre, dans les récits du soir, à la lueur basse des lampes.

La **fantasia**, à Chemaïa, n'avait rien d'un folklore inoffensif. Elle était l'héritière directe des arts équestres forgés durant les siècles de confrontation avec les puissances étrangères. Les anciens racontaient que, lorsque les **Portugais** occupaient encore les côtes atlantiques et tentaient des incursions vers l'intérieur, ces plaines servaient de terrain d'entraînement aux hommes appelés à défendre le pays. On n'y criait pas la guerre. On s'y préparait en silence.

Les cavaliers apprenaient à galoper en ligne droite comme un seul corps, à tirer sans rompre la

formation, à disparaître dans la nuit puis à réapparaître à l'aube. La fantasia enseignait une chose essentielle : **la bravoure individuelle ne vaut rien sans la cohésion collective**. C'est ce principe-là, bien plus que les armes, qui permit aux tribus de l'intérieur de résister là où d'autres s'étaient effondrées.

Chemaïa faisait partie de ces terres où les **sultans chérifiens** envoyaient parfois leurs fils ou de jeunes notables, loin des palais, pour apprendre ce que le pouvoir oublie vite : la fatigue, la faim, l'obéissance au rythme de la terre. Ici, un futur gouvernant apprenait à seller son propre cheval, à attendre la pluie, à respecter les anciens et à écouter les fqih. C'était une école rude, mais juste.

À cette discipline guerrière s'ajoutait une autre force, plus discrète : celle des **confréries soufies**. Les **zaouïas**, présentes dans la région, jouaient un rôle de stabilisation morale et sociale. Elles enseignaient que la résistance n'est pas seulement affaire de fusil, mais aussi de patience, de cohésion et de refus de la haine aveugle. Dans leurs cercles, on rappelait que défendre la terre n'autorise pas à perdre l'âme.

Les anciens de **Chemaïa** disaient souvent que les hommes d'al-Qaşba étaient « lents à s'enflammer, mais impossibles à briser ». Ils ne se soulevaient pas pour l'éclat, mais pour la durée. La plaine formait des hommes qui savaient attendre, encaisser, transmettre.

Puis vinrent les années sèches. Les pluies se firent capricieuses. Les troupeaux diminuèrent. Les jeunes partirent vers les villes, attirés par d'autres promesses. Les **msids** se vidèrent peu à peu, les chevaux furent vendus, et la fantasia ne survécut que lors des grands moussems, comme une prière devenue rare.

Mais même appauvrie, **al-Qaşba** n'a jamais cessé de veiller.

Aujourd'hui encore, quand la terre rouge se fissure sous le soleil, les anciens savent qu'elle garde en elle autre chose que des semences. Elle conserve la trace des pas, le souffle des chevaux, les prières murmurées avant le combat, et cette certitude ancienne que la dignité n'est pas une affaire de victoire rapide.

Dans *La Chandelière*, Chemaïa apparaît ainsi : non comme un lieu figé dans le passé, mais comme une **mémoire souterraine**, une flamme basse

transmise de génération en génération. Une lumière sans orgueil, forgée dans la résistance lente, nourrie par la foi vécue, et protégée du vent par ceux qui savent que certaines choses doivent durer plus longtemps que les hommes.

-Chemaïa, nœud des terres et des mémoires

Chemaïa n'a jamais été une terre isolée.

Même lorsque les routes n'étaient que des pistes et que les distances se mesuraient en jours de marche, la plaine d'**al-Qaşba** se trouvait au croisement discret de plusieurs mondes. On y croisait des hommes venus du **Haouz de Marrakech**, des cavaliers descendus du **Tadla**, des talebs en route depuis **Fès**, et parfois des commerçants des **Doukkala** portant avec eux d'autres accents, d'autres manières de prier et de raconter.

Les anciens savaient que chaque région avait son tempérament:

le **Souss** donnait des hommes patients et endurants, le **Rif** des caractères abrupts, habitués à la montagne et à la résistance frontale, le **Moyen Atlas** forgeait des bergers au regard droit, tandis que **Chemaïa**, vaste et ouverte, formait des hommes de veille, capables de voir loin et d'attendre longtemps.

Les pratiques se répondaient d'une région à l'autre.

La **fantasia**, célébrée ici dans la plaine, trouvait ses échos dans les moussems du **Gharb**, les grandes cavalcades de **Meknès** et les démonstrations guerrières des tribus atlantiques. Les mêmes gestes, les mêmes cris étouffés, la même communion entre le cheval, l'homme et la poudre noire — mais chaque fois adaptés à la terre qui les portait.

Les **confréries soufies**, elles aussi, tissaient un réseau invisible entre Chemaïa et le reste du pays. Les récits de pèlerinage évoquaient **Moulay Idriss Zerhoun**, **Sidi Abdesslam Ben Mchich** dans le Jbal, ou les grandes zaouïas du Sud. Les talebs revenaient de ces lieux chargés de paroles nouvelles, mais la sagesse locale savait filtrer : on accueillait l'enseignement sans jamais renier le rythme de la plaine.

On racontait que certains fqihis venus de **Fès** s'étonnaient :

— *Chez vous, la religion marche au pas du cheval.*
Et les anciens répondaient :

— *Parce que la foi qui ne marche pas se perd.*

Même lors des grandes périodes de résistance — face aux Portugais d’abord, puis face aux puissances européennes plus tard — Chemaïa n’agissait jamais seule. Les hommes rejoignaient des alliances plus larges, s’inscrivant dans une solidarité nationale avant l’heure. Les plaines fournissaient des cavaliers, le Rif des combattants endurcis, le Sud des hommes rompus aux longues marches. Chacun portait sa part du pays.

Avec le temps, l’exode rural a dispersé les enfants d’al-Qaşba. Ils sont partis vers **Casablanca**, **Rabat**, **Marrakech**, emportant avec eux quelque chose de la plaine rouge. Dans les quartiers périphériques, on retrouvait parfois les mêmes habitudes : l’entraide spontanée, le respect silencieux des anciens, cette manière de croire sans ostentation.

Ainsi, Chemaïa continue de vivre ailleurs.

Dans *La Chandelière*, elle devient un **point d’ancrage**, un lieu qui permet de comprendre le Maroc non comme une mosaïque éclatée, mais comme une continuité faite de variations. Chaque région éclaire l’autre. Chaque mémoire locale nourrit une mémoire plus vaste.

Et si la flamme de la chandelière vacille parfois sous les vents du temps, c'est parce qu'elle a traversé trop de terres pour s'éteindre facilement. Elle a appris, de Chemaïa au Rif, du Souss à Fès, qu'une lumière qui circule survit mieux qu'une lumière enfermée.

-De la plaine aux villes : ce que Chemaïa fournit

Je n'ai compris Chemaïa que bien plus tard, lorsque je l'ai visité. Dans les rues de **Casablanca**, **Rabat** ou **Kénitra**, je portais encore en moi la plaine rouge sans pouvoir la nommer. Elle se manifestait dans ma manière d'observer avant de parler, d'attendre avant de juger, de croire sans tapage. Ce n'était pas une nostalgie consciente, mais une posture intérieure.

À Casablanca, la ville pressée, j'ai appris la vitesse, la foule, l'anonymat. Les hommes y marchaient comme s'ils avaient toujours un rendez-vous avec eux-mêmes. Pourtant, dans certains quartiers populaires, je retrouvais des gestes connus : une porte qu'on laisse entrouverte, un thé partagé sans raison, une solidarité discrète

entre voisins. Alors je comprenais : Chemaïa n'était pas restée derrière moi. Elle avait voyagé.

À Rabat, face aux institutions et aux discours maîtrisés, je mesurais l'écart entre le pouvoir et la terre. Là où tout était organisé, classé, formulé, la sagesse de la plaine m'avait appris autre chose : que la légitimité ne vient pas des mots, mais de la constance. Les anciens d'al-Qaşba ne savaient pas toujours expliquer, mais ils savaient tenir.

À Kénitra, ville de passage et de brassage, je retrouvais la mémoire des routes. Les enfants de Chemaïa y avaient rejoint ceux du Gharb, du Rif et du Souss, recréant, sans le savoir, cette géographie vivante que les anciens connaissaient déjà. Les accents se mélangeaient, mais les valeurs profondes se reconnaissaient immédiatement.

Dans ces villes modernes, j'ai souvent croisé une foi inquiète, bavarde, parfois rigide. Alors me revenaient les paroles des anciens expérimentés :

— *La foi qui crie se fatigue vite.*

À Chemaïa, on croyait debout, sans slogans. Cette discrétion m'a protégé des excès idéologiques, des certitudes violentes, des appartenances trop étroites. Elle m'a appris qu'on peut vivre

pleinement sa religion sans l'imposer, la défendre sans l'agresser, la transmettre sans la figer.

C'est dans les villes que j'ai compris pourquoi al-Qaşba avait formé des hommes capables de durer. Parce que la plaine enseigne l'attente, et que les villes exigent la résistance intérieure. Celui qui n'a pas appris à patienter se perd dans le bruit urbain.

Aujourd'hui encore, lorsque je traverse un boulevard saturé ou une administration froide, je sens en moi le pas lent du cavalier de Chemaïa. Il m'empêche de céder à la colère, me rappelle que toute chose a son temps, que toute lumière mérite d'être protégée du vent.

Dans *La Chandelière*, ce passage marque un tournant pour qui Chemaïa était un lieu de visite ou d'origine : la compréhension que l'enfance n'était pas un âge révolu, mais une **boussole**. Chemaïa n'était pas une origine figée — elle était une école invisible que l'on doit emporter partout avec soi. Ainsi, la flamme ne s'est jamais éteinte.

Elle a simplement appris à éclairer des rues plus étroites, des visages pressés, des vies fragmentées. Et dans chaque ville traversée, elle a continué de se dire, à voix basse :

« N'oublie pas d'où vient ta lumière. »

Chapitre 2 : Héritage des Maqil

« Les **Banū Ma'qīl**, venus du Yémen et de la région de Dhofar et Oman, s'installèrent dans ces terres au XI^e siècle, aux côtés des Hilaliens et des Sulaym. Leur physionomie, leurs coutumes et leur accent portaient encore la trace de ces origines. Ils fondèrent des villes qui deviendront célèbres : **Youssoufia**, riche de ses mines de phosphate, **Chemaïa**, et **Ighoud**, site mondialement connu pour avoir révélé les plus anciens fossiles d'Homo sapiens.

La région fut aussi marquée par des figures spirituelles :

-**Abu Muhammad Ṣāliḥ**, mystique et savant, qui organisa les routes du pèlerinage jusqu'à Alexandrie.

-**Sidi Shiker**, compagnon d'Uqba ibn Nāfi', laissé là pour enseigner les principes de la Sunna dès les premières conquêtes.

Dans cette fresque, imaginons **Aïcha al-Hamyarīya**, une jeune fille issue des descendants Maqil, passionnée par la poésie et la mémoire des ancêtres. Elle rêve de consigner les récits des cavaliers et des maîtres de tir à l'arc, afin que la gloire de Chemaïa ne s'efface pas sous la poussière du temps. À ses côtés, **Youssef ibn Ṣāliḥ**, un étudiant de la madrasa, s'initie aux sciences religieuses mais nourrit secrètement l'ambition de devenir cartographe, pour tracer les routes reliant Chemaïa aux ports atlantiques.

Leur destin croise celui de **Moulay Idris al-Fannās**, un cavalier fictif inspiré des traditions de la fantasia. Il incarne la bravoure et la nostalgie d'un âge où les chevaux galopaient au son des barouds, et où chaque tir de mousquet était une prière pour la liberté.

Aujourd'hui, Chemaïa souffre de **marginalisation, sécheresse et exode rural**. Les champs se dessèchent, les jeunes quittent

la ville pour chercher fortune ailleurs. Mais dans la mémoire d'Aïcha et de Youssef, la terre reste vivante : ils imaginent une **renaissance culturelle**, où les récits des ancêtres, les sites archéologiques d'Ighoud, et les traditions de la fantasia seraient transmis aux générations futures »

-Les routes de la poussière et de la mémoire

Lorsque les **Banū Ma'qīl** descendirent vers l'Ouest au XI^e siècle, ils apportèrent avec eux plus que des tentes et des troupeaux. Ils portaient dans leur langue l'âpreté du **Dhofar**, dans leurs traits la sécheresse d'**Oman**, et dans leurs gestes la mémoire d'une longue marche commencée bien avant que les cartes ne sachent nommer les terres.

Ils ne vinrent pas seuls. À leurs côtés avançaient les **Hilaliens** et les **Banū Sulaym**, familles aux généalogies entremêlées, formant une vague humaine qui allait redessiner le visage des plaines marocaines. Leur accent roulait les lettres, leurs coutumes parlaient de l'Orient, mais la terre rouge de **Chemaïa** les adopta lentement, comme elle adopte ceux qui savent attendre.

Ils fondèrent des haltes devenues villes :

Youssoufia, née de la patience des mineurs et promise à la richesse souterraine du phosphate ;

Chemaïa, vaste et ouverte, terre de cavaliers et de pasteurs ;

Et **Ighoud**, dont personne n’imaginait alors qu’elle porterait, sous ses pierres, la trace la plus ancienne de l’humanité — comme si cette région avait toujours su garder les commencements.

Les anciens disaient que ces terres étaient bénies parce qu’elles avaient été foulées par des savants et des veilleurs.

On racontait le passage d’**Abu Muhammad Ṣāliḥ**, mystique rigoureux et organisateur des routes du pèlerinage, qui relia Chemaïa à **Alexandrie** par un réseau d’hommes, de relais et de prières. Grâce à lui, les marcheurs savaient où dormir, où apprendre, et où se taire.

Bien avant lui encore, la mémoire populaire évoquait **Sidi Shiker**, compagnon de ‘**Uqba ibn Nāfi**’, laissé dans ces terres pour enseigner les bases de la **Sunna**. On disait qu’il priait à l’aube face à l’horizon, et que sa voix basse avait appris aux tribus que la foi pouvait être ferme sans être dure.

C’est dans ce paysage de routes et de récits qu’était née **Aïcha al-Hamyariya**, descendante des Ma‘qīl. Elle avait hérité des femmes de sa lignée une

parole précise et un goût profond pour les vers anciens. Elle écrivait sur des feuilles récupérées, récitant à mi-voix les poèmes que les cavaliers improvisaient autrefois avant les départs. Son obsession n'était pas la gloire, mais la **trace**.

— *Un peuple qui ne se raconte pas disparaît sans bruit*, disait-elle.

À la **madrassa**, **Youssef ibn Ṣālih** apprenait le fiqh et la grammaire, mais ses marges étaient pleines de cartes esquissées. Il rêvait de tracer les routes reliant Chemaïa aux ports atlantiques, de comprendre comment la terre se connecte à la mer. Sa foi n'était pas moins profonde que celle des autres, mais elle l'appelait ailleurs — vers l'espace, la mesure, la transmission.

Ils se rencontrèrent lors d'un moussem, à l'ombre d'une tente où les anciens débattaient de généalogies. Aïcha parlait des poètes disparus.

Youssef dessinait le tracé d'une route imaginaire.

Leurs discussions furent interrompues par l'arrivée de **Moulay Idris al-Fannās**.

Il entra dans la plaine à cheval, droit comme une prière, le burnous soulevé par le vent. On le connaissait dans toute la région : maître de la

fantasia, cavalier silencieux, porteur d'une nostalgie assumée. Chaque fois qu'il levait son mousquet, on avait l'impression qu'il s'adressait autant aux ancêtres qu'au ciel.

— *Chaque tir est une mémoire, disait-il. Et chaque galop, une promesse.*

Aïcha vit en lui la voix des anciens.

Youssef y reconnut la géométrie vivante du mouvement.

Ils comprirent alors que leurs quêtes n'étaient pas séparées : écrire, cartographier, galoper — trois façons de **résister à l'oubli**.

Cette nuit-là, sous un ciel chargé d'étoiles, ils se jurèrent de ne pas laisser Chemaïa se dissoudre dans le silence du temps. L'un par la poésie, l'autre par les routes, le troisième par le geste du cavalier.

Dans *La Chandelière*, cette histoire n'est pas un récit ancien. Elle est une métaphore fondatrice :

celle d'un Maroc forgé par la marche, la foi mesurée et la transmission patiente. Une lumière transmise de génération en génération, parfois vacillante, mais toujours protégée de la nuit.

-Les Maqil

Les anciens disaient que rien ne s'enracine par hasard dans cette plaine rouge de Chemaïa. Même le vent, lorsqu'il se lève, semble connaître le chemin. Bien avant que la ville ne porte son nom actuel, les chroniqueurs l'appelaient *al-Qaşba*, lieu de passage et d'attente, car on n'y restait jamais tout à fait étranger.

Au XI^e siècle, les **Banū Ma'qīl**, venus du sud de la péninsule Arabique — du Yémen, du Dhofar et d'Oman — atteignirent ces terres après une longue errance. Ils marchaient avec les **Hilaliens** et les **Banū Sulaym**, porteurs d'une mémoire nomade, d'une langue aux sonorités rugueuses et d'une conception du monde façonnée par le désert. Leur accent, leurs traits, leur manière de monter à cheval et de raconter les généalogies trahissaient encore l'Orient lointain.

Ils ne vinrent pas seuls, ni en conquérants absolus. Ils se greffèrent à un terroir ancien, dialoguant avec les populations locales, épousant leurs terres et parfois leurs silences. De cette lente fusion naquirent des villes appelées à compter dans l'histoire : **Chemaïa**, carrefour agricole et équestre ; **Youssoufia**, qui révélerait des siècles plus tard

ses richesses souterraines de phosphate ; et **Ighoud**, modeste colline devenue, à l'époque moderne, l'un des lieux les plus bouleversants de l'humanité en révélant les plus anciens fossiles d'*Homo sapiens*.

Ainsi, sur quelques kilomètres à peine, le sol portait à la fois la mémoire des premiers hommes et celle des tribus venues d'Arabie — comme si l'histoire avait choisi ce point précis pour se condenser.

-Figures spirituelles et routes de lumière

Mais Chemaïa ne fut pas seulement façonnée par les cavaliers et les lignées. Elle le fut aussi par les **hommes de l'invisible**, ceux qui traçaient des routes intérieures.

On racontait souvent le passage d'**Abu Muhammad Ṣāliḥ**, mystique et savant, dont le nom traversait les siècles comme une invocation. Il avait organisé les routes du pèlerinage reliant l'Occident musulman à Alexandrie, transformant les chemins de poussière en itinéraires de foi et de savoir. À Chemaïa, son enseignement laissa une trace durable : celle d'un islam ouvert, voyageur, attentif au monde.

Plus ancien encore, **Sidi Shiker**, compagnon de ‘Uqba ibn Nāfi’, aurait été laissé sur ces terres lors des premières avancées musulmanes. Il n’y bâtit ni palais ni armée, mais une école du geste et de la parole. On disait qu’il enseignait la Sunna comme on enseigne à écouter : sans brutalité, sans arrogance, en accord avec la terre.

Ces figures faisaient de la région un point de passage spirituel autant que géographique, reliant Chemaïa à Fès, Marrakech, Tafilalet, puis plus loin encore, jusqu’aux ports atlantiques et aux routes sahariennes.

-Aïcha al-Hamyariya, la gardienne des voix

C’est dans cette trame que prend place **Aïcha al-Hamyariya**, fille des descendants Maqil. Elle grandit en entendant les récits de cavaliers aux moustaches blanchies par le soleil, et de femmes capables de réciter des généalogies plus longues que des prières.

Aïcha aimait la poésie non pour sa beauté seule, mais parce qu’elle y voyait une arme contre l’oubli. Le soir, elle notait sur des feuillets de cuir les récits des maîtres de tir à l’arc, des hommes de fantasia, des anciens qui savaient encore nommer les étoiles. Elle craignait que la gloire de Chemaïa ne se dissolve un jour sous la poussière et le silence.

— *Si personne n’écrit, disait-elle, la terre elle-même finira par douter de ce qu’elle a porté.*

-Youssef ibn Ṣāliḥ, celui qui traçait les routes

À la madrasa, **Youssef ibn Ṣāliḥ** récitait les textes sacrés avec sérieux. Il maîtrisait les règles, les commentaires, la grammaire des savants. Mais, au fond de lui, brûlait une autre passion : les cartes. Il rêvait de mesurer le monde, de relier Chemaïa à Safi, Essaouira, puis à Fès et au désert.

La nuit, il dessinait en secret des itinéraires imaginaires, reliant les routes du pèlerinage aux routes commerciales, convaincu que la connaissance géographique était une autre forme de piété.

— *Tracer une route, pensait-il, c'est empêcher les hommes de se perdre.*

-Moulay Idris al-Fannās, le cavalier du souvenir

Leurs chemins croisèrent celui de **Moulay Idris al-Fannās**, cavalier de fantasia, figure presque mythique. Il ne parlait pas beaucoup, mais son cheval répondait à la moindre pression de ses genoux. Chaque tir de baroud qu'il lançait semblait saluer les ancêtres.

Il incarnait la bravoure sans tapage, la nostalgie d'un âge où l'honneur se mesurait à la tenue de parole. Pour lui, la fantasia n'était pas un spectacle, mais une prière bruyante adressée à la liberté.

-Déclin, exil et chandelle allumée

Les siècles passèrent. Aujourd'hui, Chemaïa connaît la sécheresse, la marginalisation, l'exode de ses enfants. Les champs se fissurent, les jeunes partent vers Casablanca, Rabat ou l'étranger, emportant avec eux des fragments de mémoire.

Mais dans l'imaginaire d'Aïcha et de Youssef — devenus symboles plus que personnages — la terre demeure vivante. Ils rêvent d'une renaissance où **Ighoud** parlerait à nouveau à l'humanité, où la fantasia redeviendrait transmission, où les récits anciens éclaireraient les villes modernes.

Dans *La Chandelière*, Chemaïa apparaît alors comme une flamme fragile mais persistante : un lieu qui, malgré l'oubli et l'exil, continue d'éclairer ceux qui savent regarder en arrière pour mieux avancer.

Car certaines terres ne demandent pas d'être sauvées, seulement d'être **racontées**.

-La chandelière dans les villes modernes

Je compris bien plus tard que Chemaïa ne m'avait jamais quitté. Je portais ses plaines rouges en moi lorsque je marchais dans les avenues pressées de Casablanca, lorsque les feux tricolores remplaçaient les barouds de la fantasia, lorsque les immeubles tentaient d'effacer l'horizon.

Dans les salles d'attente, les administrations, les cafés bruyants, je reconnaissais les mêmes gestes que jadis : la patience silencieuse, la parole retenue, la dignité parfois fatiguée. Les descendants des Ma'qīl, des Hilaliens, des hommes de la plaine et du cheval, vivaient désormais dans des corps urbains, courbés sous d'autres formes de lutte.

À Rabat, face aux archives et aux bibliothèques, je pensais à Youssef ibn Ṣālih, le cartographe rêvé. Moi aussi je traçais des routes — non sur des parchemins, mais entre mémoire et présent. Chaque document consulté, chaque récit ancien, rallumait la chandelle héritée de Chemaïa.

Et lorsque la modernité me donnait le vertige, je me souvenais d'Aïcha al-Hamyarīya, penchée sur ses poèmes, convaincue que nommer, c'était sauver. Alors j'écrivais, non par nostalgie, mais par fidélité.

La chandelière n'était plus un objet ancien posé sur une table de terre battue. Elle était devenue intérieure. Une flamme discrète, fragile, mais obstinée, qui refusait de s'éteindre même au cœur des villes les plus rapides.

C'est ainsi que l'histoire de Chemaïa rejoignit la mienne : non comme un passé figé, mais comme une lumière transmissible, capable d'éclairer les rues modernes sans jamais trahir l'ombre d'où elle venait.

-La ville sans tribu

Je suis arrivé à la ville comme on entre dans une gare sans horaires. Casablanca ne m'a pas demandé d'où je venais, ni ce que je portais comme mémoire. Elle m'a simplement absorbé. Les immeubles s'élevaient sans récits, les trottoirs charriaient des vies pressées, et chacun marchait avec son silence sous le bras.

Dans cette ville moderne, j'étais un héritier sans tribu. Personne ne me demandait le nom de mes

ancêtres, personne ne savait d'où venait ma manière de me taire, ni pourquoi certains mots m'étaient sacrés. Ici, la généalogie se mesurait au poste occupé, au réseau, à la vitesse. La lenteur de la tribu Zwawa (ou Zwâwa, Zouaoua, Igawawen) confédération tribale berbère historique majeure de la Grande Kabylie, en Algérie, avec sa puissance montagnarde, sa fourniture de mercenaires (askers), ses champs, ses cavaliers, ses saints et ses pluies rares n'avaient pas de place dans les ascenseurs.

Je travaillais, je circulais, je réussissais même parfois. Mais le soir, dans une chambre trop blanche, je sentais un manque précis : l'absence de témoins. Dans ma ville de naissance Fez, chaque geste était vu, corrigé, accompagné. A Casablanca, on peut tomber sans que personne ne sache même que l'on s'est tenu debout un jour.

Il m'arrivait de croiser des hommes qui me ressemblaient. Même fatigue calme dans les yeux, même façon de prononcer certains mots. Nous nous reconnaissons sans nous connaître. Nous partageons un café, rarement plus. Chacun repartait avec son héritage invisible, plié comme un acte ancien que personne ne demande plus.

C'est dans cette solitude urbaine que la chandelière a pris tout son sens. Elle n'était plus un objet transmis dans une maison ancestrale, mais une veille intérieure. Une flamme que je protégeais du vent moderne : compétitions, injonctions, oublis programmés. Elle éclairait peu, mais suffisamment pour ne pas me perdre.

Un soir, en rentrant tard, j'ai compris que la tribu ne disparaît pas : elle migre. Elle se loge dans la mémoire, dans l'écriture, dans la façon de refuser certaines brutalités ordinaires. Être héritier sans tribu, c'est porter seul ce que d'autres portaient ensemble. C'est une fatigue particulière, mais aussi une responsabilité.

Alors j'ai commencé à écrire non pour me souvenir seulement, mais pour convoquer. Convoquer Igawawen dans les rues de béton. Convoquer Aïcha, Youssef, les cavaliers, les saints, les silencieux. Leur dire : je suis là. Je marche encore. La flamme tient.

Et dans la ville indifférente, cela suffisait déjà à faire de la nuit un lieu habitable.

Chapitre 3 : Chemaïa — La plaine qui attend la pluie

« Chemaïa, la plaine rouge, terre qui réclame la pluie... Des champs fertiles s'étendaient à perte de vue, des troupeaux innombrables paissaient sous le soleil. On y trouvait des écoles de lecture, des cavaliers, des maîtres du tir, et des rituels guerriers qui avaient marqué l'histoire de la lutte contre les Portugais et l'éducation des princes. Aujourd'hui, elle souffre de marginalisation et de sécheresse. Les Banū Hamyar Maqil, venus du Yémen et d'Oman, laissèrent leur empreinte dans les visages et les coutumes. Parmi leurs cités : Youssoufia, Chemaïa, Ighoud, et Beni Magar, où vécut le mystique Abu Muhammad Ṣāliḥ, organisateur des routes du pèlerinage, et Sidi Shiker, compagnon d'Uqba ibn Nāfi', resté pour enseigner la Sunna dès les premières conquêtes »

-Chemaïa. La plaine rouge

Une terre qui ne se donne jamais facilement et qui, depuis toujours, **réclame la pluie comme on réclame justice.**

Les anciens disaient qu'autrefois, lorsque les nuages acceptaient enfin de s'y attarder, les champs s'ouvraient comme des livres généreux. Le blé montait haut, l'orge ondulait sous le vent, et les troupeaux étaient si nombreux qu'on en oubliait le compte. La richesse n'était pas dans l'or, mais dans

le rythme : celui des saisons, des naissances, des récoltes et des départs.

Chemaïa n'était pas une terre dormante. C'était un **lieu de formation**.

On y apprenait à lire avant d'apprendre à compter. Les écoles coraniques ouvraient leurs portes dès l'aube, et les enfants répétaient les lettres sacrées pendant que les cavaliers s'entraînaient à la lisière de la plaine. Le tir à l'arc, la monte, la maîtrise du baroud n'étaient pas de simples jeux : c'étaient des **disciplines morales**, des gestes destinés à forger des hommes capables de défendre leur territoire et leur dignité.

Ces rituels guerriers ne visaient pas seulement la bravoure. Ils participaient à une longue pédagogie de la résistance. Lorsque les Portugais tentèrent de s'imposer sur les côtes atlantiques, ce sont ces terres de l'intérieur — Chemaïa, les plaines voisines, les tribus liées par la mémoire — qui fournirent des hommes aguerris, formés à la patience autant qu'au combat. Même les fils de sultans furent envoyés ici, loin du confort des palais, pour apprendre ce que gouverner voulait dire :

Connaître la poussière avant de porter la couronne.

-Ceux qui façonnèrent Chemaïa

Parmi ceux qui façonnèrent cette terre, il y eut les Banū Hamyar Maqil.

Venus du Yémen et d'Oman, ils arrivèrent avec leurs visages brûlés par le soleil oriental, leurs accents prolongés, leurs récits de désert et de mer. Ils ne remplacèrent pas ce qui existait : ils **s'y mêlèrent**. Leurs coutumes, leurs gestes, leur rapport à l'honneur et à la parole se déposèrent lentement dans la vie quotidienne.

On reconnaissait leurs descendants à certaines inflexions de la voix, à une manière particulière de tenir la monture, à un sens aigu de l'hospitalité silencieuse. Ils fondèrent ou marquèrent des cités qui deviendraient centrales dans l'histoire marocaine:

Youssoufia, aux richesses minérales cachées sous la terre, **Chemaïa**, cœur battant des plaines, **Ighoud**, dont le sol livrerait bien plus tard les preuves les plus anciennes de l'humanité, et **Beni Magar**, lieu de retraite et de savoir.

-Les hommes de la voie

Car Chemaïa ne fut jamais seulement une terre de cavaliers.

Elle fut aussi une **terre de chemins intérieurs**.

À Beni Magar vécut **Abu Muhammad Ṣāliḥ**, mystique et savant, homme de silence et d'organisation. Il comprit que la foi ne se limitait pas à l'enseignement local. Il traça des routes, organisa les étapes du pèlerinage jusqu'à Alexandrie, reliant l'arrière-pays marocain aux grandes voies spirituelles du monde musulman. Grâce à lui, les voyageurs savaient où trouver l'eau, la parole juste et l'abri.

Plus ancien encore, **Sidi Shiker**, compagnon de 'Uqba ibn Nāfi', avait choisi de rester sur cette terre au lieu de poursuivre les conquêtes. Il n'était ni conquérant ni gouverneur. Il resta pour enseigner la Sunna, non par la contrainte, mais par la présence. On dit qu'il parlait peu et qu'il écoutait longtemps. Sa tombe devint un repère, non de superstition, mais de mémoire.

-Aujourd'hui

Aujourd'hui, Chemaïa souffre.

La pluie se fait rare, les champs se fissurent, les jeunes partent vers les villes côtières ou l'étranger. La marginalisation a remplacé l'entraînement des cavaliers, et les écoles se vident comme les puits.

Mais la terre n'a pas oublié.

Chaque pierre garde le bruit d'un sabot, chaque sentier se souvient d'un pèlerin, chaque nom de tribu contient une carte ancienne. Chemaïa attend. Non seulement la pluie, mais le regard juste.

C'est en pensant à cette plaine que j'ai compris que *La Chandelière* n'était pas un objet, ni un simple souvenir familial. Elle est cette lumière fragile que l'on porte quand la terre s'assombrit. Une flamme qui relie les cavaliers disparus, les saints silencieux, les villages délaissés et l'homme moderne que je suis devenu.

Chemaïa ne réclame pas la nostalgie. Elle réclame la **mémoire en marche**.

-La plaine et le béton

Il y a deux sols sous mes pas.

L'un est rouge, ouvert, patient.

L'autre est gris, dur, pressé.

Je marche aujourd'hui sur le béton, mais c'est la plaine qui m'a appris à marcher.

Dans la ville, tout est vertical. Les immeubles montent comme des injonctions, les routes coupent les quartiers, et les hommes se croisent sans se voir. Le temps ne s'étire plus, il se comprime. On ne parle pas de saisons, mais d'horaires. On ne demande pas d'où tu viens, seulement ce que tu fais.

Dans la plaine, l'espace obligeait à la mesure. On avançait lentement, parce que la terre impose son rythme. Un pas trop rapide et l'on s'épuise ; trop lent, et l'on perd le troupeau. Là-bas, le corps connaissait la juste cadence avant même que l'esprit ne la comprenne.

La ville m'a appris autre chose : **l'absence de témoins.**

On peut y réussir sans être vu, échouer sans être retenu. Les chutes y sont silencieuses. Personne ne te relève, non par cruauté, mais par ignorance. Chacun porte son propre poids, et le béton ne garde aucune trace.

Je me souviens de Chemaïa quand la pluie tardait. Les anciens levaient les yeux au ciel sans colère. Ils savaient attendre. La ville, elle, ne sait pas

attendre. Elle exige des résultats, des preuves, des chiffres. Elle récompense la rapidité et oublie la profondeur.

Pourtant, c'est entre ces deux mondes que je me suis formé.

Dans la plaine, j'ai appris que la terre ne trahit jamais, mais qu'elle met à l'épreuve. Dans le béton, j'ai compris que l'homme peut se perdre même entouré.

Longtemps, j'ai cru devoir choisir. Renier la plaine pour survivre en ville, ou rester fidèle à la terre au risque de l'effacement. Mais *La Chandelière* m'a appris autre chose : **il faut porter la plaine dans le béton.**

La chandelle ne sert pas à éclairer un champ en plein jour. Elle sert à traverser la nuit. Dans la ville, je suis devenu veilleur malgré moi. Non pas celui qui éclaire les autres, mais celui qui refuse l'obscurité totale. Une flamme discrète, fragile, mais obstinée.

Quand je ferme les yeux, j'entends encore le galop des chevaux. Il ne résonne plus sur la terre rouge, mais dans ma poitrine. Chaque pas sur le bitume est une réponse silencieuse à ceux qui ont marché

avant moi. Ils n'ont pas construit pour que je reste, mais pour que je sache partir sans me perdre.

La plaine m'a donné l'enracinement. Le béton m'a donné l'épreuve.

Entre les deux, j'ai appris la solitude, non comme une malédiction, mais comme un passage. Celui de l'homme moderne, héritier sans tribu visible, gardien d'une mémoire que personne ne réclame mais que tout justifie.

Je n'oppose plus la plaine au béton. Je les relie.

Car un jour, peut-être, une autre pluie tombera. Et si elle ne tombe pas sur la terre, qu'elle tombe au moins sur les consciences.

La chandelière, elle, reste allumée.

-La nuit où la chandelle vacilla

Il arrive un moment où l'on croit être prêt. On a travaillé, tenu bon, traversé la ville, porté la plaine en soi. On pense avoir trouvé un équilibre fragile mais suffisant. Puis vient la nuit — non pas celle qui tombe, mais celle qui **retire le sol**.

La mienne n'a pas fait de bruit.

Pas de drame public, pas de cris, pas de scène. Seulement une succession de retraits : une voix qui se tait, une présence qui se dissout, un projet qui s'effondre sans fracas. La perte ne m'a pas frappé ; elle m'a **déshabité**.

Je me souviens du jour exact où j'ai compris. J'étais en ville, entouré, occupé, presque normal. Et soudain, plus rien ne répondait. Ni les gestes appris, ni les phrases héritées, ni même la chandelière que je portais depuis tant d'années. La flamme ne s'était pas éteinte — elle était devenue invisible.

Dans la plaine, une perte se partage. Les anciens se rassemblent, parlent peu, restent longtemps. En ville, on perd seul. On continue de marcher avec une absence sous le bras, comme un objet dont on ne sait plus quoi faire.

Je me suis éloigné de tout ce qui me définissait. L'écriture s'est asséchée. La mémoire, autrefois refuge, est devenue un poids. Même Chemaïa me semblait lointaine, presque fictive, comme un récit transmis trop longtemps sans preuve tangible.

C'est alors que j'ai compris que **l'héritage ne protège pas de la chute**. Il ne sert pas à éviter l'épreuve, mais à y rester humain.

Les Banū Maqil avaient traversé le désert. Pas pour être forts, mais pour apprendre à manquer. Les cavaliers de la plaine savaient que le cheval chute parfois, et que tomber ne déshonore que celui qui refuse de se relever. Les mystiques s'étaient retirés non pour fuir le monde, mais pour traverser l'obscurité sans y perdre leur nom.

Je n'avais rien perdu de spectaculaire. Juste ce qui, pour moi, faisait sens. Et c'était suffisant pour tomber.

Un soir, dans une chambre trop silencieuse, j'ai allumé la chandelle sans intention particulière. Elle éclairait à peine. Mais cette lumière faible m'a rappelé une vérité oubliée : **la flamme n'est pas faite pour vaincre la nuit, mais pour l'habiter.**

Je suis resté longtemps à la regarder. Elle tremblait. Moi aussi. Et dans ce face-à-face, j'ai cessé de lutter. J'ai accepté la perte comme on accepte la sécheresse : sans humiliation, sans colère, avec la certitude que la terre n'est jamais morte, seulement en attente.

Le lendemain n'a pas été lumineux. Aucun miracle, aucune rédemption immédiate. Mais quelque chose avait changé : je n'étais plus en fuite. La chute était devenue un lieu.

Depuis, je sais que *La Chandelière* ne célèbre pas la réussite. Elle témoigne de ce qui reste quand tout s'en va. Elle dit que la dignité ne réside pas dans ce que l'on possède, mais dans ce que l'on préserve malgré le manque.

La plaine m'avait appris la patience.

Le béton m'avait appris la solitude.

La perte m'a appris la vérité.

Et la chandelle — fragile, obstinée — est restée allumée.

-Le temps du pas juste

Après la chute, il n'y eut pas d'élan. Seulement des matins.

Des matins où l'on se lève sans certitude, où l'on s'habille mécaniquement, où l'on marche parce qu'il faut bien avancer. Le relèvement ne commence pas par la force, mais par l'acceptation du **rythme réduit**.

Je n'ai pas repris tout de suite ce qui faisait ma fierté. L'écriture, notamment, est restée longtemps fermée, comme une maison respectée pendant le deuil. J'ai commencé par des gestes plus modestes

: ranger, écouter, aider sans raison apparente. J'apprenais à exister sans me raconter.

Dans la ville, personne ne remarque ces micro redressements. On admire les succès visibles, jamais les équilibres silencieux. Pourtant, c'est là que quelque chose se reconstruit — non pas l'image de soi, mais la **solidité intérieure**.

Un jour, sans décision préalable, j'ai repris le chemin de la marche. Pas loin. Pas longtemps. Juste assez pour respirer. Le corps se souvenait mieux que l'esprit. Il retrouvait le pas juste, celui qu'on adopte dans la plaine quand la terre est sèche et que chaque foulée doit compter.

Je me suis remis à écouter les autres. Des voix sans éclat, souvent blessées elles aussi. J'ai compris que la chute crée une fraternité discrète : ceux qui sont passés par le bas se reconnaissent sans mot. Nous échangeons peu, mais nous comprenions beaucoup.

La chandelière n'éclairait toujours pas davantage. Elle n'avait pas grandi. Mais elle ne vacillait plus. Elle avait trouvé sa hauteur.

Ce fut le retour à l'écriture qui scella le relèvement. Non pas de grands textes, mais des phrases sobres, presque banales. J'écrivais pour

tenir, non pour transmettre. Puis un jour, en relisant, j'ai reconnu une voix. Elle n'était ni plus forte ni plus sage — elle était **plus vraie**.

Je n'avais pas surmonté la perte. Je m'étais ajusté à elle. Comme on ajuste sa respiration après une longue course inutile.

C'est ainsi que j'ai compris que le relèvement n'est pas un retour en arrière, mais une transformation lente. On ne redevient pas celui que l'on était. On devient quelqu'un qui sait **porter moins, mais porter juste**.

La plaine m'avait appris l'endurance. Le béton m'avait appris la ténacité. La chute m'a appris la mesure.

Quant à la chandelière, elle ne brillait toujours que pour moi.
Mais cela suffisait.

-L'amour à hauteur d'homme

Il n'est pas venu comme une délivrance. Ni comme une évidence.
Il est entré dans ma vie à pas discrets, presque par effraction douce, à un moment où je ne cherchais plus à être sauvé.

Nous nous sommes rencontrés tard — pas selon l'âge, mais selon l'intérieur. Elle portait en elle ses propres ruines, moi les miennes. Aucun de nous n'avait envie de recommencer une histoire pour réparer quoi que ce soit. Nous voulions seulement **ne pas ajouter de dégâts**.

Au début, il n'y eut pas d'élan. Juste une attention partagée. Une manière de s'écouter sans se projeter. Nous parlions peu du futur. Le présent suffisait.

Elle comprenait mon silence sans me le reprocher. Je respectais ses absences sans les craindre. L'amour, cette fois, n'exigeait pas que l'on se montre, mais que l'on **demeure**.

Il m'est revenu une image de la plaine. Là-bas, on n'arrose pas excessivement une terre qui a manqué d'eau trop longtemps. On l'accompagne. On observe. On attend que la racine décide elle-même de s'étendre. Nous avons aimé ainsi : avec prudence, sans avarice, mais sans gaspillage.

Nous ne nous promettions pas l'éternité. Nous nous promettions la justesse. Dire quand ça fatigue. Se retirer sans violence. Revenir sans dette.

La ville, habituée aux histoires rapides, ne voyait rien de spectaculaire dans notre lien. Pas de grandes déclarations, pas d'expositions publiques. Mais chaque soir partagé avait une densité rare. Nous savions ce que cela coûte de tenir.

Un jour, elle a posé sa main sur la chandelière. Elle ne l'a pas allumée. Elle l'a simplement regardée.

— *Elle éclaire peu*, a-t-elle dit.

— *Mais elle ne ment pas*, ai-je répondu.

Elle a souri. Et dans ce sourire, j'ai reconnu quelque chose de précieux : **l'amour qui ne promet pas plus qu'il ne peut offrir.**

Aimer ainsi m'a appris que la tendresse n'est pas une faiblesse tardive, mais une forme de courage apaisé. Ce n'est pas la passion qui nous manquait, mais la nécessité de ne plus se perdre.

Je ne sais pas ce que deviendra cet amour. Et pour la première fois, ne pas savoir ne me fait pas peur. J'ai compris que l'amour mûr n'est pas une destination, mais une **manière de marcher ensemble**, lentement, avec respect pour les ombres de chacun.

La plaine m'avait appris la patience. La chute m'avait appris la mesure. L'amour m'a appris la présence.

Et la chandelière, entre nous deux, continuait de brûler — sans éclat, mais sans trembler.

Chapitre 4 : Le Manuscrit des Ancêtres

« Un soir, dans la vieille madrasa aux murs blanchis à la chaux, **Youssef ibn Ṣāliḥ** découvrit un manuscrit oublié derrière une pile de livres rongés par le temps. Les pages, couvertes d'une écriture andalouse, parlaient des routes tracées par **Abu Muhammad Ṣāliḥ**, reliant Chemaïa aux terres lointaines d'Alexandrie. Mais ce qui fascinait Youssef, c'était une mention mystérieuse : *« Le savoir des ancêtres repose dans la plaine rouge, gardé par les cavaliers de la mémoire. »*

Il courut vers Aïcha, qui l'attendait près du marché désert. — *« Regarde, Aïcha ! Ce manuscrit parle de notre terre comme d'un carrefour sacré. Peut-être que la clé de notre renaissance s'y trouve. »* — *« Si c'est vrai, alors nous devons chercher ces cavaliers de la mémoire. Peut-être qu'ils existent encore, dans les récits des anciens ou dans les collines d'Ighoud. »*

À ce moment, **Moulay Idris al-Fannās** arriva, son cheval couvert de poussière. Il écouta en silence, puis déclara : — *« Les cavaliers de la mémoire... J'ai entendu mon grand-père en parler. Ils étaient les gardiens des traditions, ceux qui transmettaient les chants et les rituels de la fantasia. Si vous voulez les retrouver, je vous guiderai »*

-La découverte de Youssef

La sécheresse s'était installée sans fracas, comme une habitude mauvaise. Elle n'était pas venue d'un

seul coup, mais année après année, saison après saison, enlevant d'abord l'abondance, puis l'espoir, et enfin le langage même de la terre. Les puits de Chemaïa, jadis profonds et généreux, ne rendaient plus qu'un écho creux. Les troupeaux s'amenuisaient, non par la maladie, mais par la lente nécessité de vendre, de partir, de renoncer.

Les anciens parlaient encore des saisons grasses, mais leurs récits n'étaient plus contredits par l'expérience. On les écoutait comme on écoute un souvenir trop lointain pour être discuté. La plaine rouge continuait d'attendre la pluie, mais les hommes, eux, commençaient à se résigner à l'exode.

C'est dans ce climat d'effacement que Youssef ibn Šālih fit sa découverte.

La vieille madrasa se tenait à l'écart du marché, un peu en contrebas, comme si elle s'était volontairement retirée du tumulte des temps nouveaux. Ses murs blanchis à la chaux portaient les fissures de plusieurs générations. Les élèves y étaient moins nombreux qu'autrefois ; on y venait davantage par respect que par nécessité.

Un soir d'hiver sec, alors que le vent soulevait la poussière fine de la plaine, Youssef rangeait des

ouvrages délaissés dans une alcôve peu fréquentée. Derrière une pile de livres rongés par l'humidité et les insectes, sa main toucha un volume plus épais, enveloppé dans un tissu jauni. En le déployant, il sentit immédiatement qu'il ne s'agissait pas d'un texte ordinaire.

L'écriture était andalouse, ferme et élégante, traversée de notations marginales en encre pâlie. Le manuscrit évoquait les routes tracées par Abu Muhammad Ṣāliḥ, ce grand mystique voyageur qui avait organisé les chemins du pèlerinage jusqu'à Alexandrie, reliant l'intérieur des terres aux horizons du monde. Chemaïa y apparaissait non comme une périphérie, mais comme un passage.

Mais une phrase retint longuement l'attention de Youssef :

« Le savoir des ancêtres repose dans la plaine rouge, gardé par les cavaliers de la mémoire. »

Il relut ces mots plusieurs fois. Ils ne désignaient ni un lieu précis, ni un trésor matériel. Il s'agissait d'un savoir vivant, transmis par des hommes et des gestes, non enfermé dans la pierre. Youssef comprit alors que ce manuscrit ne parlait pas seulement du passé, mais d'une responsabilité.

Il quitta la madrasa à la hâte et rejoignit Aïcha près du marché presque désert. Elle observait les étals vides, notant mentalement les paroles échangées dans la journée, les lamentations, les silences.

— *Regarde*, dit-il en lui tendant le manuscrit. *Ce texte parle de notre terre comme d'un carrefour sacré. Et il évoque des cavaliers de la mémoire. Peut-être que ce que nous cherchons n'est pas enfoui, mais dispersé dans les hommes.*

Aïcha parcourut lentement les pages, attentive aux tournures anciennes, aux métaphores de la route et de la transmission.

— *Alors il faut écouter*, répondit-elle. *Écouter ceux qui restent. Les anciens, les cavaliers, ceux qui savent encore nommer la terre.*

C'est à cet instant que Moulay Idris al-Fannās arriva. Son cheval portait les marques du jour : poussière, sueur, fatigue tranquille. Idris descendit lentement de sa monture. Il écouta sans interrompre, comme le font ceux qui savent que la parole précieuse demande du temps.

— *Les cavaliers de la mémoire*, murmura-t-il enfin. *Mon grand-père parlait d'eux. Ce n'étaient pas des héros, ni des chefs. Ils gardaient les*

chants, les gestes de la fantasia, les récits des résistances passées — contre les Portugais, contre l'oubli surtout.

Il leva les yeux vers la plaine assombrie.

— S'ils existent encore, ils ne se montrent pas. Il faut aller à leur rencontre sans les chercher comme on cherche un butin.

Ainsi naquit leur projet, sans proclamation, sans serment excessif.

Aïcha porterait la parole, recueillant la poésie et les récits comme on ramasse des braises encore chaudes.

Youssef déchiffrerait les textes et dessinerait les anciennes routes, reliant Chemaïa aux ports atlantiques, aux villes intérieures, aux mémoires enfouies. Idris transmettrait les gestes, les montures, les rythmes, rappelant que le corps aussi est un manuscrit.

La nuit tombait sur la plaine rouge. Les étoiles semblaient tracer des lignes invisibles, rappelant celles des anciennes caravanes. Aucun d'eux ne parlait de victoire, ni de renaissance spectaculaire. Ils savaient que la terre ne reverdirait pas par miracle.

Mais ils comprenaient désormais que tant que la mémoire circulerait — par la voix, par l'écrit, par le mouvement — Chemaïa ne serait pas morte.

Et quelque part, dans l'ombre, la chandelière intérieure s'était rallumée, discrète, suffisante.

-La chandelière dans la ville

La ville ne manque de rien, et pourtant elle est sèche.

Les immeubles montent comme des murs sans mémoire, les rues portent des noms que personne ne prononce à voix haute, et les visages se croisent sans s'inscrire les uns dans les autres. Ici, rien ne réclame la pluie : tout réclame le temps, mais sans le dire.

Je suis venu à la ville comme on entre dans un refuge, croyant trouver l'abri. En vérité, j'y ai trouvé l'oubli organisé. Personne ne vous demande d'où vous venez, seulement ce que vous savez faire, ce que vous produisez, ce que vous consommez. L'homme moderne y circule léger, délesté de ses morts et de ses ancêtres.

Dans ma chambre étroite, au sixième étage d'un immeuble sans âme, un objet me reliait encore à la plaine rouge : un cahier jauni, copie imparfaite

d'un manuscrit ancien. Je l'avais transporté comme on transporte une faute douce, conscient qu'il n'avait plus ici ni utilité ni écho.

Je le relisais certains soirs, non pour apprendre, mais pour ne pas me dissoudre.

Les mots parlaient de routes, de cavaliers de la mémoire, de gestes transmis de bouche en bouche. Je levais les yeux du texte et ne voyais qu'un lampadaire, régulier et impersonnel, qui éclairait la rue sans savoir ce qu'il illuminait. La chandelière n'était plus un flambeau collectif ; elle était devenue veille solitaire.

Dans la plaine, la sécheresse poussait les hommes
au départ.

Dans la ville, l'abondance pousse à la dispersion.

Personne ici ne raconte la ville à voix haute. Chacun la traverse comme un couloir. Les anciens sont absents — non pas morts, mais inutiles. Leurs paroles ne servent plus à rien, car la ville n'a pas besoin d'être expliquée : elle fonctionne seule.

Je compris alors que le véritable exode n'était pas rural. Il était intérieur.

Les cavaliers de la mémoire n'auraient pas trouvé leur place ici. Pas de chevaux, pas de silence pour

accueillir un récit, pas de corps disponibles pour apprendre un geste ancien. Tout se fait vite, seul, sans témoin. Même l'amour y passe comme une halte.

Et pourtant, certaines nuits, la plaine revenait.

Elle revenait non comme nostalgie, mais comme une exigence. Chemaïa ne me demandait pas de retourner vivre sous ses cieux secs ; elle me demandait de ne pas laisser mourir ce qu'elle avait déposé en moi. Je compris que j'étais devenu, malgré moi, l'un de ces cavaliers de la mémoire — sans cheval, sans auditoire, sans certitude.

La chandelière, désormais, ne servait plus à éclairer un village. Elle servait à empêcher un homme de s'éteindre complètement.

Alors j'écrivis.

Écrire devint la seule manière de recréer une tribu fictive, fragile, mais consciente. Une tribu de lecteurs inconnus, reliés non par le sang ni par la terre, mais par la reconnaissance silencieuse d'un héritage sans lieu.

Dans la plaine, on transmettait pour survivre. Dans la ville, on écrit pour ne pas disparaître.

Et entre le béton et la terre rouge, une flamme persistait — ni héroïque, ni triomphante — juste assez vive pour traverser le temps.

-Les noms qui ne se transmettent pas

Je n'ai jamais su exactement de qui je descendais. Dans ma famille, les noms s'étaient transmis par fragments, amputés par l'exode, la pauvreté, les silences. On disait simplement : « *Nous venons de là-bas* », sans jamais préciser d'où venait ce *là-bas*.

Un soir, en relisant le manuscrit, je remarquai une note marginale que je n'avais jamais vraiment vue. Une écriture plus récente, tremblée, comme ajoutée à la hâte :

« Celui qui lit ces lignes n'est pas étranger. Qu'il sache qu'il poursuit ce qui fut interrompu. »

Je restai longtemps immobile. Ce n'était pas une signature. Pas un nom. Mais une adresse.

Plus loin, un passage évoquait Aïcha al-Hamyariya, celle qui consignait les récits quand la mémoire orale commençait à se fissurer. Le texte disait qu'elle écrivait **pour ceux qui n'auraient plus de tribu**, pour les fils et les filles à venir, dispersés, privés de témoins.

Je compris alors que je n'étais pas son descendant par le sang, mais par la tâche.

Youssef ibn Ṣālih apparaissait dans les cartes, non comme un savant illustre, mais comme un homme inquiet, obsédé par les routes inachevées. Il traçait des lignes vers des ports qu'il ne visiterait jamais. Ses cartes portaient souvent cette mention étrange : « *Route interrompue, à poursuivre.* »

Ces mots me frappèrent avec une violence douce. Toute ma vie n'avait été qu'une poursuite de routes interrompues : études fragmentées, métiers transitoires, villes traversées sans ancrage. Là où Youssef avait dessiné sans atteindre, je marchais sans carte.

Alors la filiation prit forme.

Aïcha m'avait transmis le geste d'écrire pour sauver ce qui n'a plus de voix.

Youssef m'avait légué l'inquiétude géographique, la nécessité de relier des lieux disjoints. Et moi, sans le savoir, je portais leur double héritage dans la ville qui nie toute origine.

Je compris aussi pourquoi la solitude urbaine m'était si lourde: je n'étais pas fait pour être un

individu pur. J'étais un maillon tardif, fragile, presque invisible, mais encore porteur.

Dans la plaine, la filiation se proclamait. Dans la ville, elle se **devine**.

Je ne pouvais plus retourner à Chemaïa comme un fils prodigue. Je pouvais seulement **continuer le travail** : écrire, relier, préserver. Être fidèle non à une lignée biologique, mais à une éthique de transmission.

Ce soir-là, j'ajoutai moi aussi une note dans la marge du manuscrit :

« J'ai repris la route. Elle passe désormais par le béton, mais elle n'a pas oublié la terre rouge. »

Ainsi se forma la lignée invisible :

Aïcha écrivait pour ne pas perdre.

Youssef traçait pour relier.

Je veille, pour que cela ne s'éteigne pas.

La chandelière n'appartenait plus à un lieu. Elle appartenait à ceux qui refusent la rupture totale.

-À celui qui viendra

Je ne sais pas encore qui tu es. Peut-être un enfant que je ne connaîtrai pas assez longtemps pour lui apprendre à tenir un crayon droit.

Peut-être un lecteur, né bien après moi, tombé par hasard sur ce livre comme on tombe sur une maison abandonnée.

Je t'écris sans te convoquer. Je ne te donne ni mission ni fardeau. Je veux seulement te dire d'où vient la lumière que tu verras parfois vaciller dans ces pages.

Je suis né loin de Chemaïa, ou trop près — cela dépend des jours. J'ai grandi dans le béton, parmi les bus, les couloirs administratifs, les lampes blanches qui n'éclairent rien. Mais en moi circulait une autre géographie : des plaines rouges, des puits secs, des chevaux nerveux, des manuscrits rongés par le sable.

On m'a transmis sans me transmettre. Rien de formel, rien d'héroïque. Juste des phrases lâchées au détour d'une conversation, des noms propres prononcés à voix basse, des silences trop lourds pour être vides.

Youssef ibn Ṣāliḥ, je ne l'ai jamais rencontré — et pourtant j'ai vécu sa fatigue. Aïcha al-Hamyarīya, je n'ai jamais lu ses poèmes — et pourtant certaines phrases me sont venues comme si elles avaient été écrites avant moi. Ils ne sont pas mes ancêtres au sens des arbres généalogiques.

Ils sont autre chose : des **figures de passage**, des seuils.

J'ai compris tard que l'héritage ne se reçoit pas : il s'attrape.

On le saisit dans une bibliothèque municipale où personne ne parle. Dans une ville où l'on survit plus qu'on ne vit. Dans cette solitude moderne où l'homme marche sans tribu, sans feu central, sans cavaliers de la mémoire.

C'est là que la chandelière m'est devenue nécessaire. Non pour éclairer le passé, mais pour empêcher le présent de s'éteindre complètement.

Si tu lis ces lignes, ne cherche pas à savoir si tout est vrai. Demande-toi seulement si quelque chose en toi reconnaît cette poussière, cette fatigue, cette

obstination douce à transmettre ce qui n'a pas de valeur marchande.

Je n'attends pas que tu continues mon œuvre. Je n'attends même pas que tu te souviennes de mon nom.

Je voudrais simplement que, le jour où tout semblera sec autour de toi —la langue, la ville, les visages, les institutions —tu te rappelles qu'un homme, avant toi, a cru qu'une mémoire fragile valait la peine d'être portée à bout de bras.

Alors pose ce livre. Sors marcher. Écoute mieux. Écris si tu peux. Transmets autrement si tu ne sais pas écrire.

La lumière ne m'appartient pas. Je n'en ai été qu'un support provisoire. À toi maintenant —ou à personne.

Je continue, en descendant encore d'un degré, vers quelque chose de plus nu.

-Post-scriptum discret

Il y aura peut-être un jour où ce livre te tombera des
des mains.
Ce sera normal. La mémoire ne supporte pas d'être regardée trop longtemps sans respirer.

Sache alors ceci : ce que je t'ai transmis ne tient pas dans les pages. Il tient dans l'écart entre ce que tu es et ce que tu aurais pu oublier d'être.

Quand j'ai quitté Chemaïa — ou quand elle m'a quitté, je ne sais plus — je n'ai pas emporté de terre dans mes poches, ni de talisman, ni de photographie ancienne. J'ai emporté une façon de regarder : ne jamais croire que le présent suffit à expliquer le monde, ne jamais penser que la modernité excuse l'amnésie, ne jamais confondre vitesse et vie.

J'ai longtemps été un homme sans récit. Ni vraiment d'ici, ni vraiment de là-bas.

Dans les villes, on me demandait ce que je faisais. Jamais d'où je venais au sens réel de la question.

Alors j'ai écrit. Non pour répondre, mais pour **tenir**.

Écrire a été ma manière de rester debout sans me raidir, de ne pas devenir cynique sans devenir naïf, de vieillir sans renoncer.

Si un jour tu te sens inutile — ce sentiment très moderne —

souviens-toi que la plupart de ceux qui ont compté n'étaient utiles à rien d'immédiat. Ils gardaient. Ils racontaient.

Ils maintenaient une veille modeste pendant que le monde se pressait ailleurs.

La chandelière n'éclaire pas les grandes salles. Elle n'est pas faite pour les places publiques. Elle tient sur une table étroite, dans une chambre modeste, au moment précis où l'on hésite entre continuer ou s'éteindre.

Si tu es arrivé jusque-là, alors peut-être que cette lumière t'était destinée —ou peut-être que tu l'as simplement reconnue. Dans ce cas, fais ce que tu veux. C'est la seule vraie transmission.

Chapitre 5 : La persistance du minuscule

« Je compris un jour — non par révélation soudaine, mais par usure lente — que la chandelière n'était pas une lignée. Elle n'avait rien d'un arbre généalogique ni d'un héritage scellé par le sang. Elle était une tâche. Une charge silencieuse, transmise non par la naissance, mais par la persistance.

Elle ne s'inscrivait pas dans les registres d'état civil, mais survivait dans les marges des cahiers, dans les annotations maladroites, dans les souvenirs que personne ne jugeait dignes d'être conservés.

Chaque époque y ajoutait sa note tremblée. Une écriture pressée dans un carnet de guerre. Un nom griffonné au dos d'une photographie. Une date approximative notée de mémoire. Chaque main, fragile et imparfaite, laissait une trace, non pour briller, mais pour que la chaîne ne se rompe pas. Je pensai à ce copiste anonyme dont j'avais vu le manuscrit à moitié brûlé dans une bibliothèque poussiéreuse : la dernière page était illisible, mais il avait pris soin d'y dessiner une petite étoile, comme pour dire : *j'étais là*. C'était déjà la chandelière.

Ainsi, elle voyage. Je la vis passer des manuscrits aux cartes, lorsque des géographes improvisés dessinaient des villages disparus sur des feuilles sans titre. Puis des cartes aux murs, sous forme de

graffitis effacés chaque matin par les services municipaux, et réécrits chaque nuit par la même main obstinée. Aujourd'hui, elle glisse sur les écrans, fragile et menacée : un fichier sauvegardé à la hâte, une archive numérique transmise avant que le disque ne lâche. Elle change de support, mais jamais de fonction : empêcher l'oubli de devenir absolu.

Dans la ville, je découvris que je n'étais pas seul à porter cette chandelle — et surtout, que beaucoup l'ignoraient eux-mêmes.

Il y avait ce poète, par exemple, que je croisais à l'aube. Il écrivait sur des murs déjà condamnés, sachant pertinemment que ses mots seraient effacés le jour même. Quand je lui demandai pourquoi il persistait, il répondit simplement : « *Parce que le mur, au moins une fois, aura parlé.* »

Il y avait ce vieil instituteur à la retraite, qui refusait de jeter ses cahiers d'élèves. Il les classait par année, par odeur presque. Il se souvenait encore des fautes récurrentes de chacun, des phrases maladroites, des progrès minuscules. « *Ils existent encore ici* », disait-il en tapotant la couverture jaunie.

Et cette mère, assise chaque soir sur le seuil de sa maison, racontant les mêmes histoires à ses enfants

et à ceux du voisinage. Elle n'en changeait jamais la trame, mais ajoutait toujours un détail nouveau, une précision infime, comme si le récit respirait avec le temps.

Tous étaient chandeliers. Veilleurs sans titre d'une lumière fragile.

Alors je compris que la chandelière n'était pas seulement mon héritage. Elle était une communauté dispersée, une fraternité sans nom ni drapeau. Nous ne nous reconnaissions pas toujours entre nous, mais nous étions liés par une tâche commune : écrire, relier, préserver.

Non pour la gloire — car nos noms s'effacent souvent avant nos œuvres — mais pour que la rupture ne soit jamais totale, pour qu'un fil subsiste là où tout semblait rompu.

Et moi, dans cette ville de béton, au milieu des archives fermées et des mémoires pressées d'oublier, je n'étais plus seul. Je faisais partie d'une constellation invisible. Chaque fragment sauvé, chaque voix conservée, chaque geste répété rallumait la chandelière. Elle n'appartenait plus à un lieu, ni à une époque.

Elle appartenait à ceux qui refusent l'effacement, même quand personne ne regarde.

Je compris aussi que la chandelière n'illumine pas. Elle n'éclaire ni les routes larges ni les places centrales. Sa lumière est trop faible pour rivaliser avec les projecteurs de l'époque. Elle se contente de survivre dans les angles morts, là où la mémoire officielle ne s'aventure pas.

Elle éclaire juste assez pour reconnaître un visage, relire un nom, retrouver un geste. Juste assez pour dire : *cela a existé*.

Il m'arriva de douter. À quoi bon préserver ce qui semble voué à disparaître ? À quoi bon sauvegarder des fragments quand l'Histoire, elle, ne retient que les blocs massifs, les dates, les vainqueurs ?

Un soir, en feuilletant un carnet retrouvé dans une maison promise à la démolition, je tombai sur une liste de courses, suivie d'une phrase isolée : « *Aujourd'hui, nous avons encore ri.* » Rien d'autre. Aucun contexte. Et pourtant, cette phrase tenait tête au temps avec une force tranquille. Elle justifiait tout.

Je compris alors que la chandelière ne combat pas l'oubli frontalement. Elle ne prétend pas sauver le

monde. Elle s'oppose à l'effacement par l'insistance du minuscule. Par la répétition du presque rien.

Un prénom rappelé. Une anecdote transmise. Un accent conservé dans une phrase. C'est ainsi qu'elle travaille : lentement, obstinément.

Parfois, elle se transmet dans le silence. Un regard appuyé quand un ancien évoque « avant ». Un geste interrompu, mais répété par un autre. Une recette jamais écrite, mais exécutée à l'identique depuis des générations. La chandelière se cache souvent là, dans ce qui ne s'explique pas, mais se refait.

Je compris enfin que la chandelière exige un prix. Celui de l'invisibilité. Car celui qui veille n'est presque jamais célébré. Il travaille pendant que d'autres racontent. Il conserve pendant que d'autres transforment. Il doute pendant que d'autres affirment.

Mais ce prix est aussi une liberté. N'ayant pas à plaire, la chandelière peut rester fidèle. Fidèle aux fragments, aux voix faibles, aux récits dissonants. Elle n'obéit pas au goût du jour, ni aux récits dominants. Elle se tient légèrement de travers,

comme une phrase mal alignée dans un texte trop lisse.

Aujourd'hui, je sais que je n'ai pas choisi cette tâche. Elle m'a reconnu. Elle m'a trouvé dans un moment de fissure, lorsque j'ai cessé de vouloir expliquer pour commencer à écouter. Et tant que je tiendrai cette lumière — même vacillante, même imparfaite — d'autres sauront que le fil n'est pas rompu.

Car la chandelière ne s'éteint pas d'un coup. Elle s'éteint seulement si plus personne ne se souvient qu'elle doit être rallumée.

Chapitre 6 – Les routes interrompues

« Ainsi, Chemaïa devenait un palimpseste : une ville où la chandelière se manifestait dans les marges, les silences, les gestes quotidiens. Elle n'était pas une mémoire officielle, mais une mémoire souterraine, obstinée, qui refusait l'effacement.

À Chemaïa, la chandelière ne brillait pas dans les places centrales. Elle survivait dans les angles morts, là où la mémoire officielle ne s'aventure pas. »

Il y a des cartes qui ne mènent nulle part, mais qui gardent la mémoire des chemins rêvés. Elles ne sont pas des instruments de navigation, mais des archives de désirs. Chaque trait esquissé, chaque port noté, chaque montagne dessinée est moins une indication qu'une confession : celle d'un homme ou d'une femme qui a voulu relier ce qui restait séparé.»

-Les routes de la soie

La plus célèbre de ces routes interrompues fut la **Route de la soie**, réseau de chemins reliant la Chine, l'Asie centrale, le Moyen-Orient et l'Europe entre le II^e siècle avant notre ère et le XV^e siècle. Elle n'était pas une ligne continue, mais une constellation de pistes, caravansérails et relais. Lorsque l'Empire ottoman ferma l'accès en 1453, ces routes se brisèrent. Pourtant, elles laissèrent une mémoire durable : celle des échanges de

soieries, d'épices, de religions et de savoirs. Même interrompue, la route continua d'exister dans les imaginaires, comme une promesse suspendue.

-Les explorations avortées

De nombreuses expéditions dessinèrent des routes qui ne furent jamais achevées. Les explorateurs européens du XVI^e siècle cherchaient un **passage du Nord-Ouest** pour relier l'Atlantique au Pacifique. Ils laissèrent des cartes incomplètes, des lignes brisées au milieu des glaces. Ces routes interrompues témoignent moins d'un échec que d'une obstination : l'idée qu'un chemin devait exister, même si la nature le refusait. De même, des milliers de **lignes ferroviaires abandonnées** au XIX^e et XX^e siècle, notamment aux États-Unis et en Europe, sont devenues des cicatrices géographiques. Elles rappellent que chaque projet humain laisse une trace, même lorsqu'il s'arrête.

-Les projets urbains inachevés

Les villes elles-mêmes portent des routes interrompues. Des avenues tracées mais jamais ouvertes, des quartiers planifiés mais laissés en friche, des monuments commencés mais jamais terminés. L'**Alai Minar à Delhi**, par exemple, devait être deux fois plus haut que le Qutb Minar,

mais resta inachevé au XIV^e siècle. Ces ruines ne sont pas seulement des témoins d'ambitions déçues ; elles sont des chandelles de pierre, rappelant que l'imaginaire urbain dépasse toujours la réalisation.

-Les routes intimes

Je compris que les routes interrompues ne sont pas seulement géographiques ou historiques. Elles traversent nos vies. Elles sont ces études abandonnées, ces métiers transitoires, ces amitiés perdues dans le tumulte des villes. Elles sont les projets esquissés dans des carnets jamais publiés, les lettres commencées et jamais envoyées. Elles sont les gestes qui n'atteignent pas leur but, mais qui laissent une trace, comme une étoile dessinée au bas d'une page brûlée.

Et pourtant, ces routes interrompues ont une valeur. Elles sont des invitations. Elles disent : « Continue. » Elles ne sont pas des fins, mais des commencements différés. Elles ne sont pas des erreurs, mais des relais. Celui qui reprend une route interrompue ne marche pas seul : il marche avec ceux qui ont tracé avant lui, même s'ils n'ont jamais atteint le port.

Il y eut un temps où la chandelière pesa. Non comme un fardeau visible, mais comme une fatigue lente, intérieure, que rien ne soulage. Je continuais à recueillir, à noter, à conserver, mais le geste s'était vidé de son élan. Je classais sans croire. J'écrivais sans entendre la réponse du monde.

La lumière brûlait encore, mais elle ne réchauffait plus.

C'est alors que je compris un danger plus grand que l'oubli :

La répétition sans présence. Faire mémoire par habitude. Préserver par réflexe. Continuer parce qu'il faut continuer. La chandelière, privée d'attention, devient mécanique. Elle survit, mais elle cesse de signifier.

Un jour, je manquai de la perdre. Ce ne fut pas un incendie, ni une censure brutale. Ce fut plus banal : un déménagement. Des cartons empilés trop vite. Des carnets mélangés. Une clé USB oubliée dans une poche. Lorsque je m'en rendis compte, certaines traces avaient disparu. Définitivement. Je ressentis une colère disproportionnée, presque honteuse. Puis une honte plus profonde encore : celle d'avoir cru que je pouvais tout sauver.

C'est dans cet échec que la chandelière me parla à nouveau — non par éclat, mais par retrait. Elle n'exigeait pas la totalité. Elle n'avait jamais demandé l'exhaustivité. Elle demandait seulement **la justesse du geste**. Sauver ce qui peut l'être. Accepter la perte sans renoncer à la veille.

Je compris alors que la chandelière ne se transmet pas seulement par le savoir, mais par la **façon de perdre**.

Par la manière dont on accepte qu'un fragment se taise, sans que le silence engloutisse tout le reste. Il faut apprendre à laisser tomber sans lâcher.

C'est à ce moment-là que d'autres apparurent. Pas comme des héritiers déclarés, mais comme des présences attentives. Quelqu'un me demanda pourquoi je conservais ces papiers sans valeur apparente. Un autre proposa d'en recopier quelques lignes. Une jeune voix, surtout, posa une question simple :

« *Et si on racontait ça autrement ?* »

Je compris alors que la relève ne ressemble jamais à ce que l'on imagine. Elle ne répète pas. Elle déplace.

Elle ne garde pas tout. Elle choisit. Et ce choix, loin d'être une trahison, est la preuve que la chandelière a changé de main sans s'éteindre.

Ce jour-là, pour la première fois, je desserrai les doigts.

Non par lassitude, mais par confiance. La lumière trembla, puis se stabilisa ailleurs, légèrement différente. Moins fidèle à mes formes, plus fidèle à sa mission.

Car la chandelière ne demande pas qu'on la protège éternellement. Elle demande qu'on sache, un jour, **ne plus être indispensable**.

Les cahiers d'école abandonnés : Dans une maison effondrée, on retrouvait parfois des cahiers d'élèves, tachés de poussière et d'encre. Les fautes répétées, les phrases maladroites, les dessins marginaux étaient autant de chandelles fragiles : ils disaient qu'ici, des enfants avaient tenté d'apprendre, de nommer, de relier.

Les graffitis sur les murs blanchis : Chaque nuit, une main obstinée inscrivait des mots sur les murs de Chemaïa. Le matin, les services municipaux les effaçaient. Mais la chandelière survivait dans cette répétition : le mur, au moins une fois, avait parlé.

Les récits au seuil des maisons : Les mères racontaient encore les mêmes histoires, chaque soir, aux enfants du voisinage. Elles n'en changeaient jamais la trame, mais ajoutaient un

détail nouveau, une précision infime, comme si le récit respirait avec le temps. La chandelière se cachait là, dans ce souffle transmis sans archives.

Les routes de terre effacées : Dans la plaine, certains chemins s'arrêtaient brusquement, engloutis par les champs ou les constructions. Mais les anciens savaient encore où ils menaient. Ils les évoquaient d'un geste vague, comme pour dire : « Ici, il y avait une route. » Ces routes interrompues étaient des chandelles géographiques, des lignes qui refusaient l'oubli.

-Les traces de Chemaïa

À Chemaïa, les routes interrompues ne se lisaient pas seulement dans les cartes anciennes. Elles se devinaient dans les gestes quotidiens, dans les marges de la vie ordinaire.

- **La maison effondrée** Un jour, en traversant un quartier abandonné, je poussai une porte à moitié arrachée. À l'intérieur, des cahiers d'école gisaient dans la poussière. Les pages portaient des fautes répétées, des dessins maladroits, des prénoms écrits avec hésitation. Rien n'avait de valeur officielle, mais tout témoignait d'une chandelière obstinée : des

enfants avaient tenté de nommer le monde, et leurs traces résistaient encore au temps.

- **Le mur qui parlait la nuit** Chaque soir, une main anonyme inscrivait des mots sur les murs blanchis de la ville. Le matin, les services municipaux les effaçaient. Mais la chandelière survivait dans cette répétition : le mur, au moins une fois, avait parlé. Et celui qui passait à l'aube pouvait lire, ne serait-ce qu'un instant, la persistance d'un rêve.
- **Le seuil des maisons** Au crépuscule, les mères s'asseyaient devant leurs portes. Elles racontaient les mêmes histoires aux enfants du voisinage. La trame ne changeait jamais, mais chaque soir un détail nouveau s'ajoutait : une couleur, un geste, une nuance. Le récit respirait avec le temps. La chandelière se cachait là, dans ce souffle transmis sans archives, dans cette fidélité obstinée au minuscule.
- **Les chemins engloutis** Dans la plaine rouge, certains sentiers s'arrêtaient brusquement, avalés par les champs ou les constructions. Les anciens, d'un geste vague, indiquaient encore où ils menaient. Ces routes interrompues étaient des chandelles géographiques : lignes effacées mais jamais oubliées, cicatrices qui rappelaient que l'histoire n'est pas faite

seulement de routes achevées, mais aussi de tentatives avortées.

-La chandelière comme fil

Ainsi, Chemaïa devenait un palimpseste. La chandelière n'y brillait pas dans les places centrales ; elle survivait dans les angles morts, là où la mémoire officielle ne s'aventure pas. Elle se manifestait dans les cahiers jaunis, les graffitis obstinés, les récits au seuil des maisons, les chemins engloutis. Elle n'était pas une mémoire monumentale, mais une mémoire souterraine, fragile, obstinée, qui refusait l'effacement.

À Chemaïa, les routes interrompues n'étaient pas des fins. Elles étaient des braises. Et celui qui les reprenait devenait veilleur.

Chapitre 7 – Le saint au serpent

« Dans *La Chandelière*, il existe une lignée silencieuse de figures qui n'entrent ni dans l'hagiographie officielle ni dans la chronique des pouvoirs. Ce sont des hommes de rupture, porteurs d'une lumière inquiète, trop vive pour être domestiquée. Sidi Moumen, que la mémoire populaire appela Bou Lahnach, appartient à cette constellation.

Il naquit dans une famille paysanne des Zenata, septième enfant, presque un excédent de la vie. Pourtant, dès l'aube de son existence, les récits rapportent des signes qui déjouaient l'ordre ordinaire : on dit qu'il vint au monde déjà marqué, circoncis avant toute main humaine, et que son premier souffle fut une invocation. Ce n'était pas un prodige pour être admiré, mais un indice — celui d'une destinée déjà engagée.

Son père, troublé, le confia au wali Sidi Moussa El Mejdoub. Le saint posa sur le front de l'enfant une marque définitive, non comme un ornement, mais comme une reconnaissance. La baraka, disait-on, avait trouvé demeure.

Très tôt, l'enfant se détourna des chemins sûrs. Il marchait vers la forêt, là où les fauves tenaient territoire. Les parents le suivirent un jour, saisis d'effroi, et le virent jouer parmi les bêtes sauvages, sans peur ni domination. Le monde animal semblait l'avoir reconnu.

Un matin, la maison s'emplit de cris : l'enfant dormait, un long serpent serré contre sa poitrine. Plus tard, on le vit marcher avec le reptile enroulé autour du cou, paisible. Le surnom s'imposa sans discussion : Bou Lahnach — l'homme au serpent.

Devenu adulte, il quitta la maison paternelle, attiré par un appel intérieur qui ne se négocie pas. Ses pas le menèrent à La Mecque. Il y demeura des années, étudiant le Coran, ses sciences, ses interprétations. Lorsqu'il revint, il ne rapporta ni

richesse ni titres, mais une rigueur tranchante et une parole sans détour »

Sa renommée s'étendit rapidement. Fqihs et étudiants affluaient pour compléter leur formation auprès de lui. On le nomma cheikh, non par dévotion aveugle, mais parce que sa conduite confirmait chaque mot. Des oulémas de tout le Maroc se rendaient à ses assemblées hebdomadaires pour écouter ses lectures des hadiths, ses commentaires coraniques, et apprendre ses invocations.

Il enseignait souvent en caressant le serpent posé autour de son cou, comme pour rappeler que la peur est une construction humaine. Sa doctrine était austère : il rejetait le culte excessif des saints, condamnait les moussems, déconseillait le tabac, le luxe, et toute dépense vaine. À ses yeux, l'argent devait circuler vers la sadaqa, non vers l'ostentation.

Sa science ne s'arrêtait pas aux textes. Il visitait les malades, les soignait, convaincu que la foi ne s'oppose pas à la connaissance du corps. Lors des temps de peste, il recommanda des mesures d'hygiène et de prévention, cherchant à préserver la vie avant toute autre chose.

Mais cette exigence le plaça en conflit avec certaines confréries violentes. Il s'opposa aux excès des Aïssaoua et des Hmadcha, dénonça leurs transes sanglantes, leur usage de substances intoxicantes. À ses yeux, ces pratiques obscurcissaient la foi au lieu de l'éclairer.

Un jour, il tomba sur une hadra où une foule en transe mutilait une chèvre encore vivante. Il tenta de parler, de rappeler la limite. La foule se retourna contre lui. Les coups tombèrent, les lames suivirent. Il mourut ainsi, non comme un martyr proclamé, mais comme un homme resté fidèle à une lumière qu'aucun compromis ne pouvait éteindre.

Dans *La Chandelière*, Sidi Moumen n'est pas un saint de consolation. Il est une flamme tranchante, une chandelle qui brûle trop droit pour durer longtemps. Il rappelle que certaines lumières, lorsqu'elles refusent de flatter, dérangent au point d'être brisées — mais jamais éteintes.

-Le saint réformateur de Zenata

Au cœur du pays **zenati**, dans une société rurale façonnée par la terre, la forêt et la piété populaire, naquit **Sidi Moumen**, surnommé plus tard **Bou Lahnach** — *l'Homme au serpent*.

Il était le **septième enfant** d'une famille de paysans modestes, vivant d'un rapport austère à la nature et au sacré.

La tradition rapporte que, **dès sa naissance**, l'enfant portait les signes de l'élection divine : il aurait été **circoncis par les anges**, et, au lieu des pleurs ordinaires du nouveau-né, ses lèvres auraient prononcé distinctement la formule inaugurale de toute foi : « **Bismillāh** ».

Son père, bouleversé et inquiet à la fois, conduisit l'enfant auprès du **wali Sidi Moussa el-Mejdoub**, figure spirituelle reconnue dans la région. Celui-ci aurait apposé sur le front du nourrisson un **tatouage indélébile**, non comme ornement, mais comme **sceau de reconnaissance**, marque visible de la **baraka** qui émanait déjà de l'enfant.

-L'enfant de la forêt

Très tôt, Sidi Moumen manifesta un comportement déroutant.

À l'âge où les enfants apprennent à marcher, il se dirigeait instinctivement vers la **forêt voisine**, connue pour être peuplée de **fauves et de reptiles**. Ses parents, terrifiés, le suivirent un jour à distance — et furent stupéfaits de le voir **jouer**

paisiblement avec les animaux sauvages, comme s'ils reconnaissaient en lui une autorité silencieuse.

Un matin, un cri déchira la maison familiale : la mère venait de découvrir son fils **endormi, serein**, serrant contre sa poitrine un **long serpent**. Plus tard, on le vit se promener avec un reptile **enroulé autour du cou**, docile et immobile. C'est ainsi que le surnom s'imposa naturellement : **Bou Lahnach**.

Dans l'imaginaire marocain, le serpent n'est pas seulement symbole de danger : il est aussi **gardien des secrets, épreuve de la maîtrise de soi**, et parfois **signe de science cachée**. Chez Sidi Moumen, il devint l'emblème d'un **rapport pacifié à l'instinct**, d'une domination spirituelle sur le monde animal.

-Le voyage initiatique

Devenu homme, Sidi Moumen quitta le foyer paternel, mû par ce que les récits décrivent comme une **attraction mystique irrésistible** vers les Lieux Saints. Il entreprit le voyage vers **La Mecque**, où il séjourna plusieurs années. Il y étudia le **Coran**, le **tafsīr**, les **hadiths**, et les fondements du droit et de la théologie sunnite.

À son retour, il n'était plus seulement un saint charismatique : il était devenu un '**ālim**, un savant à l'autorité intellectuelle reconnue.

Très vite, sa réputation se répandit.

Des **fqihs**, des étudiants, puis des **oulémas venus de différentes régions du Maroc** affluèrent pour assister à ses enseignements, donnés chaque **mercredi**, jour consacré à la science et à la méditation.

Il reçut alors le titre de **Cheikh**, non par héritage ou pouvoir politique, mais par la reconnaissance de sa **droiture morale**, de sa **sobriété**, et de son **engagement éthique**.

-Un réformateur radical

Sidi Moumen Bou Lahnach se distingua par une position rare pour un saint local : il **s'opposa frontalement aux moussems**, aux pèlerinages excessifs et au **culte des saints lorsqu'il basculait dans la superstition**.

Il prônait une foi **rigoureuse, épurée**, centrée sur le Coran, la Sunna et la responsabilité individuelle. Il déconseillait le **tabac**, le **luxu vestimentaire**, et toute forme d'ostentation. L'argent gaspillé dans les fêtes et les pratiques

frivoles devait, selon lui, être consacré à la **sadaqa**, au secours des pauvres et des malades.

Fait remarquable, son érudition religieuse s'accompagnait d'un **savoir médical étendu**, fondé sur l'hygiène, la prévention et l'observation. Lors des épidémies de **peste (al-wabā')**, il recommanda des mesures d'isolement, de propreté et de limitation des rassemblements — positions en avance sur son temps.

-Le conflit et la mort

Son combat le plus violent fut dirigé contre certaines **confréries extatiques** : les '**Issāwas**, les **Hmadchas**, et les **Haddaouas**, qu'il accusait de pratiques contraires à l'islam, de violence rituelle, de saleté et de diffusion du **hachisch**.

Cette intransigeance lui valut de nombreux ennemis.

Un jour, croisant une **ḥadra** où des adeptes excités dépeçaient une chèvre encore vivante, Sidi Moumen tenta de les raisonner. La réponse fut brutale. Pris à partie, il fut **poignardé à plusieurs reprises**, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Ainsi s'acheva la vie d'un homme qui avait voulu **réformer de l'intérieur**, sans compromis, au prix de sa propre existence.

-Mémoire

Sidi Moumen Bou Lahnach demeure une figure **paradoxe** du saint marocain : à la fois **marabout, savant, médecin, réformateur**, et **martyr de la parole droite**.

Son histoire interroge encore aujourd'hui la frontière fragile entre **foi populaire, spiritualité savante** et **violence religieuse** — et rappelle que la sainteté, au Maroc, fut souvent aussi un **combat solitaire**.

Avant les routes, avant les villes, avant le béton et l'exil intérieur, il y eut des hommes chargés d'une mission plus lourde qu'un héritage : **tenir la flamme droite au milieu du vent**. Sidi Moumen Bou Lahnach fut de ceux-là.

On dit qu'il naquit au pays zenati comme on naît à une responsabilité. Septième enfant d'une famille de paysans, il vint au monde sans cri, mais avec une parole inaugurale — *Bismi Allāh*. Ce n'était pas un prodige pour émerveiller, mais un

signe : la voix précédait le corps, le sens précédait la vie.

-Ce que la chandelière a retenu

Sidi Moumen Bou Lahnach ne laissa ni dynastie ni confrérie.

Il laissa une exigence.

Dans *La Chandelière*, il n'est pas un saint parmi d'autres.

Il est le **premier porteur de flamme**, celui qui enseigne que la transmission n'est pas une fête, mais une veille.

De lui descend une lignée invisible : celle des hommes et des femmes qui refusent la facilité, qui préfèrent la solitude à la compromission, et qui acceptent que la lumière, parfois, **brûle celui qui la tient**.

La chandelière n'est pas un héritage paisible.

C'est un poids confié à des mains tremblantes.

Chapitre 8 – Le geste d’écrire

« Quand la voix s’efface, la main trace encore, pour que le silence ne devienne pas absolu.

Écrire est un geste de résistance contre l’effacement. Lorsque la voix se brise ou se perd dans le tumulte, la main devient le relais fragile mais tenace de la mémoire. Chaque mot inscrit sur la page est une tentative de retenir ce qui glisse vers l’oubli, une manière de dresser une digue contre le silence qui menace de recouvrir tout.

La main qui écrit ne se contente pas de reproduire : elle invente une présence. Elle transforme l’absence en signe, le silence en rythme, l’invisible en trace. Dans l’écriture, il y a une obstination humble : celle de continuer à dire, même quand plus personne n’écoute. C’est une manière de prolonger la voix au-delà de son souffle, de lui donner une durée que l’air seul ne peut offrir.

Écrire, c’est aussi inscrire le corps dans le temps. Le geste de la main, répétitif et patient, devient une cérémonie discrète. Comme une chandelière qui rallume la flamme vacillante, l’écriture rallume la mémoire. Elle ne prétend pas vaincre l’oubli, mais elle lui oppose une résistance obstinée, une lumière fragile qui persiste dans la nuit.

Chaque phrase est une passerelle tendue vers l’autre, connu ou inconnu. Écrire, c’est croire qu’au-delà du silence, quelqu’un un jour lira, que la trace trouvera un regard pour l’accueillir. C’est une confiance paradoxale : écrire sans certitude d’être entendu, mais écrire quand même, parce que le geste lui-même est déjà une victoire contre l’effacement.

Ainsi, le geste d’écrire n’est pas seulement un acte esthétique ou intellectuel : il est une manière de survivre, de transmettre, de tenir tête au néant. Quand la voix s’efface, la main trace

encore — et dans ce tracé, c'est toute une humanité qui refuse de disparaître »

Quand la voix s'efface, la main trace encore, pour que le silence ne devienne pas absolu.

Il y a des époques où parler devient impossible. Non parce que les mots manquent, mais parce que l'espace pour les dire se ferme. Alors la main prend le relais. Elle écrit non pour convaincre, mais pour retenir une vie, une douleur, une vérité menacée de disparition.

Écrire n'est pas un luxe. C'est un réflexe de survie.

-La main comme mémoire

« La main se souvient là où la voix s'éteint. »

Dans une chambre étroite de Tanger, presque nue, Mohamed Choukri apprend à lire tardivement, à l'âge où d'autres écrivent déjà leurs mémoires.

Sa main tremble parce qu'elle n'a pas été dressée à l'école, mais à la rue, à la faim, à la violence nue. Chaque mot qu'il trace dans *Le Pain nu* est une victoire contre l'effacement.

Choukri n'écrit pas pour embellir. Il écrit pour **arracher**.

Arracher son enfance au mépris, arracher la misère
à l'oubli,
arracher les corps humiliés à l'invisibilité.

Là où la voix aurait été étouffée — par la honte sociale, par l'analphabétisme, par la brutalité du monde — la main devient archive vivante. Elle se souvient à la place de ceux qui n'ont jamais été autorisés à raconter.

Dans *La Chandelière*, ce geste inaugure une filiation : celle des mains qui écrivent non par vocation littéraire, mais par **nécessité morale**.

-La trace comme résistance

« Une ligne suffit pour dire non au néant. »

Dans une cellule étroite, Abdelatif Laâbi écrit sans table, sans certitude de survie, parfois sans papier officiel.

Ses poèmes circulent clandestinement, copiés à la main, mémorisés, murmurés. L'écriture devient alors **une insoumission sans slogan**.

Sous les années de plomb, écrire n'est pas seulement un acte intellectuel : c'est une prise de risque. Chaque phrase peut être confisquée, détruite, retournée contre son auteur. Mais la trace demeure.

Laâbi n'écrit pas pour publier :il écrit pour **tenir**.

Tenir face à l'enfermement, tenir face à la négation de l'individu, tenir face à l'effort systématique d'effacer les consciences critiques.

Dans ce contexte, la main qui écrit devient chandelière au sens le plus littéral : une petite flamme fragile, mais suffisante pour empêcher la nuit totale.

-L'écriture comme transmission

« Chaque mot est une bouteille jetée dans la mer du temps. »

À Fès, Ahmed Sefrioui entreprend un geste apparemment modeste : raconter une enfance ordinaire.

Mais *La Boîte à merveilles* devient bien plus qu'un récit personnel. Elle fixe une mémoire populaire, féminine, domestique, souvent absente des grands récits nationaux.

Les gestes quotidiens, les voix des femmes, les ruelles, les superstitions, les douleurs minuscules —tout ce qui n'entre pas dans l'histoire officielle trouve enfin une demeure.

Plus loin, dans les montagnes du Moyen Atlas, d'autres mains travaillent dans l'ombre. Des manuscrits amazighs, religieux, poétiques, juridiques, sont patiemment recopiés. Ils font le lien entre oralité et écriture, entre mémoire collective et trace durable. Ici, écrire n'est pas individualiser. C'est **relayer**.

Chaque mot devient une semence déposée dans le temps, une chandelle passée de main en main, sans signature, sans gloire, mais avec fidélité.

-Le geste comme rituel

« La main qui écrit rallume la chandelle de la mémoire. »

Chez Driss Chraïbi, l'écriture devient un rituel quotidien, presque ascétique. Il écrit pour interroger la famille, l'autorité, la tradition, l'État, sans jamais rompre le lien avec la langue maternelle intérieure.

Son geste n'est ni décoratif ni nostalgique. Il est **purificateur**.

Écrire pour comprendre ce qui blesse, écrire pour déplacer les héritages sans les renier, écrire pour éviter que la colère ne devienne mutisme.

Dans les villages amazighs, le geste prend une autre forme : les poètes improvisent des *amarg*, chants poétiques scandés lors des fêtes et des

deuils. Chaque vers est un acte communautaire, un rappel que la parole circule encore, même sans livre.

Qu'elle soit écrite ou chantée, la trace devient rituel de cohésion : elle relie les vivants aux absents, le présent aux ancêtres, l'individu à la communauté.

Dans l'ombre qui s'épaissit, la main qui écrit devient chandelière.

Elle ne promet pas le salut. Elle n'éclaire pas tout. Mais elle refuse que le noir soit total.

Chaque mot tracé est une veille. Chaque phrase, une manière de dire : **quelqu'un a vu, quelqu'un a compris, quelqu'un a transmis.**

Et tant que ce geste subsiste, la mémoire ne s'éteint pas.

Chapitre 9 – L'écriture quand personne ne regarde

« Écrire quand personne ne regarde, c'est entrer dans un espace de nudité intérieure. Là, le geste n'est plus destiné à séduire ni à convaincre : il devient une confidence adressée au silence. La main trace pour elle-même, comme si elle parlait à une ombre intime, à une mémoire qui ne veut pas disparaître.

Dans cette solitude, l'écriture se dépouille de tout artifice. Elle n'est plus spectacle, mais survie. Elle recueille les murmures qui n'ont pas trouvé d'oreilles, les pensées qui n'ont pas osé franchir la voix. Chaque mot posé est une chandelle allumée dans une chambre obscure, une flamme fragile qui éclaire un territoire secret.

Écrire sans témoin, c'est aussi une manière de se tenir debout face au néant. Le texte devient une trace obstinée, une résistance discrète : il affirme que quelque chose existe, même si personne ne le lit. C'est une confiance paradoxale, une foi dans la valeur du geste lui-même, indépendamment de son destin.

Et pourtant, dans ce retrait, l'écriture prépare déjà une transmission. Car ce qui est écrit dans l'ombre peut un jour être lu dans la lumière. Les carnets oubliés, les journaux intimes, les manuscrits clandestins sont autant de chandelles qui, rallumées par un lecteur futur, prolongent la mémoire au-delà du silence.

Ainsi, écrire quand personne ne regarde n'est pas un isolement, mais une veille. C'est le travail invisible du veilleur, celui qui garde la flamme vivante, même quand le monde détourne les yeux »

Il arrive un moment où l'on n'écrit plus pour être lu, mais pour ne pas disparaître soi-même.

Il y a une étape discrète dans le geste d'écrire, rarement évoquée : celle où l'on comprend que **le lecteur peut ne jamais venir**. Ni maintenant. Ni plus tard.

C'est là que l'écriture se dépouille de toute illusion.

Elle cesse d'être dialogue, reconnaissance, promesse.

Elle devient **compagnie minimale**.

-Écrire sans témoin

Dans les villes modernes — Rabat, Casablanca, Paris parfois — l'homme hérite de mémoires immenses mais vit seul parmi les foules. Il transporte en lui des lignées, des paysages, des gestes anciens, mais personne ne les lui demande. Alors il écrit le soir, après le travail, quand les rues se vident, quand les écrans se taisent. Il écrit non pour expliquer, mais pour s'asseoir auprès de lui-même. Dans *La Chandelière*, ce moment est crucial : c'est celui où l'écriture n'est plus mission, mais respiration.

Tahar Ben Jelloun dans une chambre parisienne, il s'assoit à sa table après la journée. La ville continue de bruire derrière les vitres, mais lui plonge dans les paysages de Fès et de Tanger. Ses phrases, écrites dans la solitude, portent les gestes anciens jusque dans la modernité. Chaque mot est une chandelle allumée dans l'exil, une tentative de relier l'intime à l'universel.

Malika Oufkir dans l'ombre de sa cellule, elle trace des mots sur des feuilles clandestines. Personne ne la regarde, mais son écriture devient respiration vitale. Ses phrases sont des chandelles contre l'effacement, une manière de dire qu'elle existe encore, malgré le silence imposé. Quand elle raconte plus tard son histoire dans *La Prisonnière*, c'est la mémoire d'une flamme qui a résisté à l'obscurité.

Mohammed Khair-Eddine dans un café parisien, tard dans la nuit, il griffonne des poèmes fulgurants. Ses mots éclatent comme des braises, porteurs de mémoire amazighe et de rage contre l'oubli. Écrire, pour lui, n'est pas mission mais survie : une chandelle qui brûle dans l'exil, une lumière indocile qui refuse de se taire.

Fatema Mernissi dans son bureau de Rabat, entourée de carnets, elle écrit chaque jour comme un rituel. Ses phrases donnent voix aux femmes effacées, rallumant la chandelle des mémoires invisibles. Son geste n'est pas seulement mission intellectuelle, mais respiration intime, une veille obstinée contre le silence social.

Les poètes de l'Atlas dans les villages du Moyen Atlas, après le travail des champs, les hommes et les femmes se rassemblent autour du feu. Là, un poète improvise un *amarg*, chant poétique amazigh. Ses mots ne sont pas destinés à convaincre, mais à respirer ensemble. Chaque vers est une chandelle rallumée dans la nuit communautaire, une mémoire qui circule de bouche en bouche.

Les conteuses de l'Anti-Atlas dans les maisons de terre, les femmes racontent des histoires aux enfants, des récits transmis depuis des générations. Elles ne savent pas toujours écrire, mais leur voix est une écriture orale, une chandelière qui garde vivants les gestes anciens. Leurs récits, plus tard transcrits par des chercheurs, deviennent des traces inscrites dans le temps.

Les manuscrits amazighs de Tamegroute dans les bibliothèques anciennes, des mains patientes recopient des textes religieux et poétiques en tfinagh ou en arabe. Ces manuscrits, souvent ignorés par les foules modernes, sont des chandelles silencieuses : ils gardent la mémoire d'une culture plurielle, reliant l'oralité à l'écriture.

Lounis Aït Menguellet (figure amazighe, bien qu'algérienne) Ses poèmes chantés, repris dans les villages marocains, sont des chandelles vivantes. Chaque vers improvisé au rythme du *banjo* ou de la *guitare* est une trace de mémoire amazighe, une respiration qui relie la communauté dispersée.

Écrire quand personne ne regarde, ou chanter dans l'ombre des villages, c'est rallumer une chandelle dans la nuit collective. Ce geste n'a pas besoin de spectateurs officiels : il est déjà une victoire contre l'oubli, une respiration qui maintient vivante la lumière des mémoires héritées, qu'elles soient inscrites sur la page ou portées par la voix.

Écrire quand personne ne regarde, c'est rallumer une chandelle dans la nuit urbaine. Ce geste n'a pas besoin de spectateurs : il est déjà une victoire

contre l'oubli, une respiration qui maintient vivante la lumière des mémoires héritées.

-Cahiers sans destinataire

Il existe des cahiers qui ne deviendront jamais livres.

Des pages sans destinataire, des phrases trop simples, trop brisées, trop intimes.

Ces cahiers sont pourtant essentiels. Ils accueillent ce que le monde n'a pas le temps d'écouter :

- les fatigues sans nom,
- les fidélités silencieuses,
- les doutes qui ne cherchent pas de réponse.

Dans la tradition soufie, on parle de *khulwa* — la retraite intérieure.

Écrire ainsi, sans projet, est une forme moderne de *khulwa* : on se retire non du monde, mais du bruit.

Les carnets de prison d'Abdelatif Laâbi Dans les années 1970, enfermé à Kénitra, Laâbi écrivait des poèmes sur des feuilles qui ne devaient pas sortir. Ces cahiers clandestins, brisés par la solitude, n'étaient pas destinés à être publiés. Pourtant, ils accueillaient les fatigues sans nom d'un corps enfermé, et la fidélité silencieuse à une mémoire collective.

Les journaux intimes de Malika Oufkir Durant ses vingt années de captivité, elle notait ses pensées dans des cahiers cachés. Ces pages n'avaient pas de lecteur, mais elles étaient vitales : une respiration intime, une chandelle allumée dans l'obscurité. Ses doutes, ses prières, ses fidélités muettes y trouvaient refuge.

Les carnets amazighs des poètes de l'Atlas Dans les villages, certains poètes consignaient leurs *amarg* improvisés dans des cahiers modestes, souvent jamais publiés. Ces pages, écrites pour soi, étaient une manière de garder vivante la mémoire orale. Elles accueillaient les fatigues des champs, les fidélités aux ancêtres, les doutes qui ne demandaient pas de réponse.

Les notes de Fatema Mernissi Dans ses carnets personnels, elle écrivait des réflexions intimes, parfois trop simples ou trop brisées pour ses livres. Ces pages étaient une khulwa moderne : un retrait intérieur, une manière de se tenir à l'écart du bruit du monde, tout en gardant vivante une lumière fragile.

Ces cahiers invisibles sont des chandeliers silencieuses. Ils ne cherchent pas la gloire ni le lecteur, mais ils gardent la flamme fragile des vies

intimes. Ils sont la preuve que l'écriture, même sans destinataire, est une veille : une respiration qui résiste au bruit, une khulwa moderne où la mémoire se préserve dans l'ombre.

-Quand la main hésite

Il arrive que la main s'arrête. Non par manque d'idées,
mais parce que **la mémoire devient lourde.**

On hésite à écrire sur les morts, sur les ruptures, sur ce qui n'a pas tenu.

Mais ne pas écrire serait plus dangereux encore. Car ce qui n'est pas déposé quelque part revient sous forme de fatigue, de dureté, de silence amer.

La chandelière, ici, n'est plus flamboyante. C'est une veilleuse. Presque invisible. Mais suffisante pour traverser la nuit.

Il arrive que la main s'arrête. Non par manque d'idées, mais parce que la mémoire devient lourde. On hésite à écrire sur les morts, sur les ruptures, sur ce qui n'a pas tenu. Mais ne pas écrire serait plus dangereux encore. Car ce qui n'est pas déposé quelque part revient sous forme de fatigue, de dureté, de silence amer. La chandelière, ici, n'est

plus flamboyante. C'est une veilleuse. Presque invisible. Mais suffisante pour traverser la nuit.

Cette hésitation de la main est au cœur de nombreuses écritures marocaines contemporaines. **Tahar Ben Jelloun**, dans *Cette aveuglante absence de lumière*, raconte la vie des prisonniers politiques dans les ténèbres de Tazmamart. Sa main hésite à écrire l'indicible, mais il comprend que le silence serait plus destructeur que la douleur des mots.

De même, **Abdelkebir Khatibi**, dans *La Mémoire tatouée*, explore la difficulté d'inscrire une mémoire fragmentée, marquée par l'exil et la colonisation. Son écriture est une lutte contre l'effacement : chaque phrase est une veilleuse fragile qui éclaire les zones d'ombre de l'identité.

Mohamed Nedali, écrivain amazigh, inscrit dans ses récits la tension entre mémoire intime et mémoire collective. Son œuvre témoigne de la difficulté d'écrire sur les ruptures sociales et historiques, mais aussi de la nécessité de déposer ces traces pour éviter que le silence ne devienne amer.

Dans la tradition soufie, on parle de *khulwa* — la retraite intérieure. Écrire dans l'hésitation, c'est

une forme moderne de *khulwa*. La main se retire non du monde, mais du bruit, pour accueillir ce qui ne peut être dit autrement. Les cahiers deviennent alors des veilleuses : modestes, presque invisibles, mais capables de traverser la nuit.

Quand la main hésite, elle n'éteint pas la chandelle : elle la transforme en veilleuse. Ce n'est plus la flamme éclatante des grandes proclamations, mais une lumière discrète, obstinée, qui suffit à traverser l'obscurité. L'écriture, même hésitante, est une résistance contre le silence amer.

-L'écriture comme seuil

Écrire finit par devenir un seuil : entre ce que l'on porte

et ce que l'on accepte de laisser passer.

On n'écrit plus pour régler les comptes, ni pour sauver la mémoire entière, mais pour **ne pas transmettre la violence intacte**.

C'est peut-être cela, au fond, la fonction la plus discrète de l'écriture : adoucir ce qui va continuer après nous.

Il n'y a pas toujours de conclusion. Parfois seulement une page refermée, un stylo posé, un silence moins lourd qu'avant.

La chandelière n'a pas besoin d'être vue. Il suffit qu'elle brûle assez longtemps pour que le cœur trouve le chemin du repos.

Chapitre 10 – La tâche invisible

« **La tâche invisible** : *Ce qui ne s'inscrit pas dans les registres, mais persiste dans les marges et les oublis.*

La « **tâche invisible** » fait référence à l'ensemble des activités, souvent non rémunérées ou non reconnues formellement, qui sont essentielles au bon fonctionnement d'un système (social, professionnel, familial) mais qui ne sont pas explicitement documentées ou valorisées.

Ce concept sociologique et psychologique décrit ce qui « ne s'inscrit pas dans les registres, mais persiste dans les marges et les oublis », incluant notamment :

-Dans la sphère professionnelle : La gestion administrative informelle, la planification des carrières, le mentorat non officiel, ou encore les efforts de communication pour assurer la visibilité d'un projet, qui sont rarement comptabilisés dans le temps de travail effectif ou les fiches de poste. Dans l'enseignement, cela peut désigner le travail de l'enseignant qui consiste à faire le lien entre les explications généralisantes et la perception de l'élève, une attente non formulée explicitement.

-Dans la sphère domestique : La « charge mentale » domestique, qui consiste à planifier et organiser la maisonnée (courses, rendez-vous, gestion des repas, etc.). Ce travail, majoritairement effectué par les femmes, est souvent invisible aux yeux des autres membres de la famille et de la société en général.

-Dans les activités indépendantes : Le temps passé « entre contrats » par les travailleurs indépendants pour gérer leur activité, trouver de nouveaux clients ou effectuer des tâches administratives non facturées»

Ces tâches, bien que cruciales, sont souvent sources de démotivation et de stress car elles sont rarement appréciées à leur juste valeur et ne bénéficient d'aucune reconnaissance, ni sociale, ni financière.

Dans les venelles de la médina, sous les arcades du mellah, et derrière les portes lourdes des maisons familiales marocaines, se tisse une réalité faite d'efforts tus et de dévouements non comptabilisés. *La Chandelière*, dans ce chapitre, ne se contente pas d'éclairer les grands événements ou les figures héroïques ; elle braque son faisceau sur ces existences discrètes dont le labeur invisible maintient l'équilibre social. La littérature marocaine, en particulier celle écrite par des femmes, commence à peine à consigner ces récits, à donner un nom à la charge mentale et au travail domestique non rémunéré.

Ces pages explorent les nouvelles et les histoires qui osent rompre le silence sur le rôle traditionnel attribué aux femmes : la gestion du foyer et l'éducation des enfants, des tâches considérées

comme naturelles plutôt que comme un travail à part entière.

-La Chronique de la Cendre et du Pain

Il est des récits et des analyses où la cuisine, le nettoyage et l'entretien du foyer deviennent les métaphores d'une vie de labeur sans fin ni reconnaissance.

Le personnage principal, souvent une femme, y est dépeint non pas dans l'action spectaculaire, mais dans la répétition : le pétrissage de la pâte avant l'aube, le récurage des plats d'argile, le balayage des tapis. Ces gestes, essentiels à la survie de la famille, sont pourtant les premiers à être oubliés dans l'histoire officielle du quotidien. L'enjeu est de montrer comment ces corvées deviennent une forme de résistance silencieuse, une manière de marquer son existence dans un espace qui, autrement, l'effacerait. L'histoire d'une simple m'semen (crêpe feuilletée) peut contenir le récit d'une journée entière de labeur invisible. Corvées ordinaires, résistances muettes.

La cuisine, le nettoyage et l'entretien du foyer ne sont pas des décors, mais des **champs de bataille discrets**. Ici, rien ne commence par un événement spectaculaire. Tout commence par un geste répété.

À Chemaïa, avant que le jour ne se lève, **Lalla Zahra** se tient déjà devant le grand plat en bois. La maison dort encore. Le mari ronfle. Les enfants respirent lourdement. Elle verse la semoule, ajoute l'eau tiède, une pincée de sel. Puis elle commence à pétrir.

Ses mains connaissent le mouvement par cœur. Elle ne pense pas. Elle compte. Le temps qu'il faut pour que la pâte devienne lisse est aussi celui qu'il faut pour que la journée commence.

Ce geste, répété depuis vingt ans, n'est jamais raconté.

Personne ne dira plus tard : *c'est elle qui a tenu la maison debout*.

Pourtant, si la pâte manque, tout s'écroule. L'histoire officielle du foyer commence au moment où l'on mange. Elle ignore toujours ce qui précède.

À Fès, dans une vieille maison de la médina, **Aïcha bent Rachid** frotte les plats d'argile noircis par le feu.

Le charbon a laissé sa trace épaisse, presque collée à la matière.

Elle frotte longtemps. Trop longtemps, diraient certains.

Mais pour elle, ce n'est pas seulement laver : c'est **effacer les preuves du passage**, remettre le monde à zéro pour qu'il puisse recommencer le lendemain.

Le sol sera balayé. Le tapis secoué. La suie reviendra. Dans ce cycle sans fin, il n'y a ni promotion ni reconnaissance. Seulement une règle tacite : *si tout est propre, personne ne remarque qui l'a fait.*

Dans les habous : un quartier populaire de Casablanca, **Khadija** sort les tapis sur le balcon. Elle les frappe avec une vieille batte en plastique, héritée de sa mère. Chaque coup soulève un nuage gris. La poussière retombe sur elle.

— *Pourquoi tu te fatigues autant ?* Lui demande parfois sa fille.

— *Parce que si je ne le fais pas, personne ne le fera*, répond-elle.

Ce n'est pas une plainte. C'est un constat.

La poussière est têtue, comme le temps. La combattre chaque jour est une manière de dire : *je suis encore là*.

La m'smen : une journée entière pliée en quatre

Une m'smen n'est jamais qu'une crêpe feuilletée, chaude, brillante d'huile. Elle se mange vite. On la plie.

On l'oublie. Mais pour **Lalla M'Barka**, dans un douar près de Safi, une seule m'smen contient :

- le lever avant l'aube
- le feu allumé malgré le froid
- l'huile économisée goutte à goutte
- la pâte étalée, repliée, huilée, encore repliée
- la plaque chauffée trop fort ou pas assez
- le silence de la cuisine pendant que le reste du monde dort

Quand on lui dit :

— *Elle est bonne*,
c'est déjà beaucoup.

Personne ne dira :

— *Elle t'a coûté une journée entière de ta vie.*

Ces gestes ne sont pas héroïques. Ils ne renversent rien.

Ils ne laissent pas de trace écrite.

Et pourtant, ils **résistent**.

Ils empêchent l'effondrement. Ils maintiennent l'ordre minimal qui permet aux autres de partir travailler, d'étudier, de parler, d'exister ailleurs.

Dans la société marocaine, ces tâches ont longtemps été considérées comme naturelles, presque invisibles, donc indignes d'être racontées.

Mais leur répétition obstinée est une forme de **présence au monde**, une manière d'inscrire son corps dans le temps.

Nettoyer, cuisiner, entretenir, ce n'est pas seulement servir. C'est **tenir**.

Les archives ne parlent pas de ces femmes. Les photos les montrent floues, en arrière-plan. Les récits familiaux les résument souvent à une phrase : *Elle faisait beaucoup.*

Mais sans ces gestes, aucune maison ne dure. Aucune enfance ne tient. Aucune mémoire ne se transmet.

Dans *La Chandelière*, ces vies minuscules ne sont pas des notes de bas de page. Elles sont le socle.

Car parfois, **résister**, ce n'est pas crier. C'est préparer le pain pour demain, même quand personne ne le remarque.

-Les Coutures de l'Entraide (Le Travail Émotionnel)

Au-delà de la matérialité des tâches, la « tâche invisible » englobe également le travail émotionnel et social. Cette section se concentre sur les nouvelles qui décrivent ces efforts : le maintien des liens familiaux, le soin des aînés, la gestion des conflits, l'écoute des angoisses de chacun.

Dans la société marocaine, ces rôles d'apaisement et de cohésion sont souvent assumés par les femmes, mais jamais valorisés comme des compétences. Les histoires ici analysées mettent en lumière la pression psychologique et la solitude de celles qui portent le poids des non-dits et des

attentes sociales, palliant, à moindre coût, le manque de ressources dans les services sociaux. Au-delà de la matérialité des tâches – la cendre froide du four à pain, le poids des couffins – la « tâche invisible » englobe également le travail émotionnel et social. Cette section se concentre sur les nouvelles et les récits qui décrivent ces efforts : le maintien des liens familiaux, le soin des aînés, la gestion des conflits latents, et l'écoute des angoisses de chacun. C'est le travail du cœur et de l'esprit, qui ne laisse aucune trace physique, mais dont l'absence déferait le tissu social.

Dans de nombreuses sociétés, ces rôles d'apaisement et de cohésion sont souvent assumés par certains membres, mais ne sont pas toujours valorisés comme des compétences. Les histoires qui abordent ce sujet mettent parfois en lumière la pression psychologique et la solitude de celles et ceux qui portent le poids des non-dits et des attentes sociales, palliant, parfois sans soutien adéquat, le manque de ressources pour gérer ces situations émotionnelles.

Ce travail émotionnel peut prendre de nombreuses formes : être à l'écoute des préoccupations des proches, faciliter la communication entre les membres d'une famille, offrir un soutien moral, ou encore organiser des moments de convivialité pour maintenir les liens sociaux. Ces efforts, bien que fondamentaux pour le bien-être collectif, restent souvent dans l'ombre, considérés comme allant de soi plutôt que comme un travail nécessitant de l'énergie et des compétences spécifiques.

La reconnaissance de ce travail invisible est essentielle pour valoriser pleinement les contributions de chacun au sein de la famille et de la société.

-L'Écho des Absentes (Les Métiers de la Discrimination)

Le chapitre s'élargit pour inclure les «travailleuses invisibles» dans le monde professionnel marocain, abordant les métiers précaires et sous-estimés, majoritairement occupés par les femmes. Celles qui travaillent dans les champs, comme femmes de ménage, ou dans des industries informelles, sont

souvent les grandes oubliées des statistiques économiques formelles.

On s'appuie sur des témoignages romancés ou des nouvelles inspirées d'enquêtes pour montrer comment ces femmes, bien que vitales pour l'économie, restent structurellement orientées vers les emplois les plus durs et les moins reconnus. Leurs histoires, souvent tragiques ou marquées par la discrimination, sont l'exemple le plus flagrant de la tâche invisible qui nourrit la société sans jamais être pleinement intégrée aux registres de la reconnaissance sociale.

Amina a vingt-deux ans et ne compte plus les saisons passées à courber l'échine dans les vastes champs de fraises de Loukkos-Gharb. Chaque matin, avant que le soleil ne darde ses premiers rayons, elle rejoint des dizaines d'autres femmes entassées dans des camionnettes bringuebalantes.

Dans la nouvelle qui lui est consacrée, l'autrice décrit la routine : des gestes précis, inlassables, pour cueillir le fruit fragile sans l'abîmer. Le récit ne s'attarde pas sur la beauté du paysage, mais sur la douleur lombaire qui s'installe dès la mi-journée

et sur l'acidité des pesticides qui brûlent la peau. Le plus frappant est le silence. Ces femmes travaillent souvent sans contrat, payées à la journée, sans protection sociale. Dans la nouvelle, Amina se blesse la main. Le propriétaire du champ la remplace immédiatement. Son labeur n'est pas une compétence, c'est une ressource interchangeable et jetable.

L'anecdote poignante de ce récit est le moment où Amina, de retour chez elle, regarde la télévision où un reportage vante les exportations record de fruits rouges du Maroc. Son travail, qui génère des millions de dirhams de richesse nationale, reste invisible, réduit à un chiffre global, impersonnel. Elle n'existe pas dans l'équation du succès économique.

Fatima, la cinquantaine discrète, travaille depuis dix ans comme femme de ménage « chez des gens bien » dans le quartier Agdal. Elle a toujours veillé à ce que ses enfants ne sachent pas exactement la nature de son emploi, préférant parler vaguement de « travail en ville ».

Cette nouvelle explore la honte sociale et la hiérarchie implicite des métiers. Le travail domestique, bien que nécessaire, est souvent dévalorisé, perçu comme relevant de la servitude moderne. Fatima nettoie des sols où ses propres enfants, s'ils réussissent leurs études, ne poseront jamais les pieds en tant qu'employés.

L'anecdote centrale de l'histoire se situe pendant une fête de famille chez ses employeurs. Fatima est cantonnée à la cuisine, invisible aux yeux des invités. Une jeune femme, l'amie de la fille de la maison, se plaint d'être "fatiguée" par son travail de *community manager* dans une agence de communication. Fatima, écoutant en silence tout en récurant des plats en argent, ressent le fossé infranchissable qui sépare leur définition respective de la fatigue et du travail. Son labeur est si peu considéré qu'il n'est même pas digne d'être comparé.

Zineb travaille dans un atelier de confection informel à Derb Ghallef. L'atelier, situé dans un garage sans fenêtre, produit des vêtements pour des marques prestigieuses européennes.

Le récit met en scène l'absurdité de la chaîne de valeur mondiale. Zineb coud des étiquettes et assemble des pièces à la chaîne pour un salaire de misère, sans couverture sociale ni horaires fixes. Son travail est « invisible » à plusieurs niveaux: il se déroule dans l'informel, est ignoré par les inspections du travail, et surtout, il est effacé par l'image de marque du produit final.

L'anecdote clé est celle où Zineb trouve l'étiquette du prix de vente final d'une chemise qu'elle a aidé à produire : le prix est supérieur à son salaire mensuel. La nouvelle utilise cette chemise comme symbole de l'exploitation et de la déshumanisation. Le nom de la marque est visible partout, mais l'écho des doigts agiles de Zineb et de ses collègues reste confiné au silence de l'atelier clandestin.

Ces nouvelles et anecdotes mettent en lumière comment la discrimination structurelle maintient ces travailleuses dans les marges de l'économie, faisant de leur contribution vitale une "tâche invisible" par excellence.

La Chandelière se referme sur une réflexion sur la nécessité de cette écriture de l'intime et du quotidien. Rendre visible l'invisible n'est pas seulement un acte littéraire, c'est un acte de justice sociale. En inscrivant ces tâches dans le marbre de la fiction et de la nouvelle, la littérature marocaine contemporaine œuvre pour une répartition plus équitable de la reconnaissance et, *in fine*, pour un changement des mentalités. L'objectif est de s'assurer que ces voix, ces efforts et ces sacrifices ne persistent plus dans les marges et les oublis.

Chapitre 11 — Les Majdoub, la lumière errante

« La chandelière n’a jamais appartenu aux palais. Comme dans les cuisines sans fenêtre, les ateliers silencieux et les chambres de l’attente évoqués plus tôt, elle s’est allumée dans les marges, là où la raison se fissure et où la parole circule sans autorisation. Parmi ceux qui ont porté sa flamme vacillante, il y eut les majdoub — ces êtres attirés ailleurs, retirés du monde tout en le traversant. Dans la mémoire marocaine, le majdoub n’est ni un simple fou ni un saint ordinaire. Il est ce point instable où le sacré déborde la norme. On disait de lui qu’il avait été attiré — majdhûb — happé par une force qui lui a retiré l’ordre commun pour lui confier une vérité nue, sans abri »

Les Majdoub incarnent une figure paradoxale : ni saints institutionnels ni simples fous, ils sont perçus comme des êtres happés par une force divine, porteurs d’une vérité nue qui échappe aux normes sociales et religieuses. Leur rôle dans la mémoire marocaine est celui de gardiens marginaux d’une lumière errante, une chandelle qui ne s’allume jamais dans les palais mais dans les marges de la société.

La chandelière n’a jamais appartenu aux palais. Comme dans les cuisines sans fenêtre, les ateliers silencieux et les chambres de l’attente évoqués plus tôt, elle s’est allumée dans les marges, là où la

raison se fissure et où la parole circule sans autorisation. Parmi ceux qui ont porté sa flamme vacillante, il y eut les majdoub — ces êtres attirés ailleurs, retirés du monde tout en le traversant.

Dans la mémoire marocaine, le majdoub n'est ni un simple fou ni un saint ordinaire. Il est ce point instable où le sacré déborde la norme. On disait de lui qu'il avait été *attiré* — **majdhûb** — happé par une force qui lui a retiré l'ordre commun pour lui confier une vérité nue, sans abri.

Le mot *majdhûb* vient de la racine arabe *jadhaba* (« attirer »). Le majdoub est littéralement « celui qui a été attiré » par Dieu, happé hors de l'ordre commun.

Dans le soufisme marocain, il désigne un être dont l'esprit est absorbé par la contemplation divine, au point de paraître fou ou déséquilibré aux yeux du monde.

-Les majdoub dans la tradition soufie marocaine

Figures marginales : Contrairement aux saints canonisés par les confréries (*zaouïas*), les majdoub ne sont pas intégrés dans une hiérarchie religieuse. Ils apparaissent dans les rues, les

marchés, les campagnes, comme des éclats imprévisibles du sacré.

Entre folie et sainteté : Ils incarnent ce que les anthropologues appellent une « sainteté liminale » : leur comportement étrange (paroles incohérentes, gestes inattendus) est interprété comme signe d'une proximité avec le divin.

Transmission orale : Leurs paroles, souvent énigmatiques, circulent comme des fragments de vérité. Dans les récits populaires, un majdoub peut révéler une prophétie, une critique sociale ou une sagesse cachée.

-La lumière errante

Errance comme vocation : Le majdoub n'a pas de demeure fixe. Sa marche dans les ruelles ou les campagnes est perçue comme une quête sans fin, une chandelle qui se déplace, éclairant des lieux inattendus.

Sacré hors norme : Là où les saints officiels sont liés aux mausolées et aux rituels, le majdoub incarne une spiritualité sans abri, une lumière fragile qui surgit dans les marges — cuisines, ateliers, chambres d'attente.

Fonction sociale : Dans les sociétés populaires, le majdoub rappelle que la vérité ne réside pas seulement dans les institutions, mais aussi dans les voix dissonantes. Il est une figure de résistance à l'oubli, une chandelière vivante.

-Dimension symbolique dans *La Chandelière*

Le majdoub peut être lu comme **gardien de la lumière errante**, celle qui refuse de se fixer dans les palais ou les discours officiels.

Sa folie apparente est une **forme de dévoilement** : il montre que la chandelle de la mémoire et de la miséricorde ne se tient pas dans la raison ordonnée, mais dans les fissures.

Dans ton manuscrit, il peut incarner la **figure de l'errant**, celui qui porte la chandelière sans la posséder, qui éclaire sans autorité.

Le majdoub marche dans les ruelles comme une chandelle sans chandelier. Sa lumière vacille, mais elle ne s'éteint pas. Elle éclaire les marges, les cuisines sans fenêtre, les chambres de l'attente. Dans sa folie, il garde une vérité nue : que la chandelière appartient aux errants, et que la

mémoire se transmet par ceux qui ne possèdent rien.

-Le regard de l'étranger : Léon l'Africain

Comme dans les chapitres précédents, où l'étranger — l'administration, le maître, le visiteur — observe sans jamais habiter, le regard de Léon l'Africain traverse sans posséder. Au début du XVI^e siècle, Hassan al-Wazzan, que l'Occident baptisera Léon l'Africain, incarne cette figure de l'homme des seuils : né à Grenade, exilé au Maroc, capturé puis conduit à Rome, il est à la fois témoin et passeur, jamais enraciné, toujours déplacé. Son regard est celui d'un voyageur qui ne s'approprie pas, mais qui consigne.

Ce regard est précieux : il confirme que le majdoub n'est pas une anomalie tardive, mais une **institution invisible**, acceptée et protégée. La société marocaine savait alors qu'il existe des vérités qui ne passent ni par l'école ni par la mosquée, mais par la faille.

Dans sa *Description de l'Afrique*, il note l'existence de ces hommes « privés de raison » que le peuple tient pourtant pour saints, et auxquels nul n'ose faire violence. Cette mention, brève mais capitale, révèle que le majdoub n'est pas une

invention tardive ni une marginalité accidentelle : il est déjà, au XVI^e siècle, une figure reconnue, protégée par l'imaginaire collectif. Leur statut n'est écrit dans aucune loi, mais il est inscrit dans la mémoire sociale, transmis par la coutume et la crainte sacrée.

Ce regard est précieux : il confirme que le majdoub appartient à une **institution invisible**, une forme de sainteté qui échappe aux codifications. La société marocaine savait alors qu'il existe des vérités qui ne passent ni par l'école ni par la mosquée, mais par la faille — ce lieu où la raison se fissure et où la lumière surgit.

Un témoin extérieur : Léon l'Africain, en tant qu'homme déplacé, offre une perspective rare. Son regard n'est pas celui du croyant intégré, ni celui du sceptique occidental, mais celui d'un observateur qui reconnaît la force sociale de ces figures.

Institution invisible : Le majdoub n'a pas de statut juridique, mais il bénéficie d'une immunité tacite. Le peuple le protège, le respecte, parfois le redoute. Cette reconnaissance implicite est une forme de contrat social non écrit.

La faille comme lieu de vérité : Dans une société structurée par l'école (transmission rationnelle) et la mosquée (transmission religieuse), le majdoub incarne une troisième voie : celle de la faille, où la vérité se dit autrement, par l'énigme, la folie apparente, l'errance.

Mémoire longue : Le témoignage de Léon l'Africain montre que cette figure est ancienne, enracinée dans la culture marocaine depuis des siècles. Elle n'est pas une survivance folklorique, mais une composante essentielle de la spiritualité populaire.

Le regard de Léon l'Africain ne s'attarde pas pour posséder, mais pour témoigner. Dans ses notes, le majdoub apparaît comme une chandelle errante, protégée par le peuple, ignorée des lois. Ainsi, dès le XVI^e siècle, la société marocaine reconnaissait que la vérité ne se tient pas seulement dans les livres ou les mosquées, mais dans les fissures où brûle une lumière fragile.

-La route et la poussière : 1894

Cette route de pierres rejoint celles déjà évoquées dans le livre : chemins de femmes avant l'aube, allées du travail invisible, passages que l'histoire officielle n'asphalte qu'après coup. Elle appartient

à cette géographie des marges, où la mémoire circule sans plan cadastral, portée par les pas anonymes.

En 1894, sur la piste non pavée reliant Ithnayn El Gharbia à Oualidia, un majdoub — Bouhali, surnommé *le hatar*, l'errant — avance parmi les pierres, les ravines et les éclats de roche. Sa marche est lente, mais elle est sûre : chaque pas inscrit une chandelle dans la poussière. Un photographe anglais, voyageur en quête d'exotisme, tente de le fixer sur sa plaque. Bouhali refuse. Il ne parle pas au chrétien, il ne se laisse pas capturer par l'œil étranger. Il faut l'intervention du guide pour que l'image soit prise, comme si la mémoire devait passer par un médiateur, jamais directement.

La route n'est encore qu'un passage brut, une cicatrice de terre. Elle ne sera aménagée qu'en 1940, par l'armée française, à l'aide de moyens rudimentaires. Les anciens racontent comment les hommes transportaient les pierres à dos de chameaux, payés en *blassa* — ration de pain et d'huile, maigre salaire d'un labeur écrasant. Mais avant l'asphalte, avant les camions militaires, la chandelière avançait déjà : portée par des pas errants, sans plan, sans budget, sans archive.

Bouhali le hatar : figure de majdoub local, dont l'errance devient mémoire. Son refus de se laisser photographier traduit une résistance à la capture coloniale : il incarne une lumière qui ne veut pas être fixée, une chandelle qui échappe aux archives officielles.

La route coloniale : l'aménagement en 1940 par l'armée française inscrit la piste dans l'histoire militaire, mais efface les pas anonymes qui l'ont précédée. Les pierres portées à dos de chameaux rappellent la dureté du travail forcé, payé en subsistance.

La chandelière : elle ne suit pas les plans d'ingénieurs. Elle avance dans les marges, portée par les gestes invisibles — femmes, ouvriers, majdoub. Elle est mémoire vivante, antérieure à l'écriture coloniale.

La route pavée par l'armée ne dit rien des pas qui l'ont ouverte. Bouhali, le hatar, refusait l'image comme on refuse la cage. Sa marche était une chandelle errante, inscrite dans la poussière. Et quand les hommes portaient les pierres à dos de chameaux, la chandelière avançait déjà, sans budget ni archive, éclairant les marges que l'histoire officielle ne voit pas.

-Oualidia : quand le bâton appelle l'eau

Après la farine pétrie, le linge rincé et les gestes répétés sans témoin, voici l'eau — autre motif central de la chandelière : ce qui manque, ce qui sauve, ce qui déborde. L'eau est la mémoire liquide des Doukkala, le fil qui relie les récits, les gestes et les prières. Elle est absence et miracle, menace et promesse.

Dans les Doukkala, les récits se nouent toujours autour de l'eau. On raconte qu'un majdoub venu de loin, affamé et assoiffé, demanda une grappe de raisin. On la lui refusa. Alors il traça avec son bâton un chemin invisible, de Jemaa Ouled Ghanem jusqu'à Aftas, planta le bois dans la terre et dit : « *Entre ici, ô eau.* »

Oualidia naquit ainsi, dit-on. La lagune, aujourd'hui célèbre pour ses huîtres et ses reflets bleus, serait née d'un geste de pauvreté et de refus, transformé en abondance par la parole d'un errant.

L'eau comme motif fondateur : Dans les récits populaires marocains, l'eau est souvent liée à l'intervention des saints ou des majdoub. Elle surgit là où la soif est extrême, comme une chandelle qui s'allume dans la nuit.

Le majdoub médiateur : Bouhali ou d'autres figures errantes ne sont pas des ingénieurs hydrauliques, mais des médiateurs symboliques. Leur geste ne déplace pas les oueds, il déplace le sens : il transforme le manque en abondance, le refus en don.

La naissance de lieux : De nombreuses villes et villages marocains sont associés à des récits de saints qui ont « fait jaillir l'eau » ou « ouvert une source ». Oualidia s'inscrit dans cette logique : un lieu sacralisé par la mémoire orale, où l'eau devient matrice de vie.

La chandelière liquide : L'eau est une chandelle mouvante. Elle ne brûle pas, mais elle éclaire par son flux. Elle rappelle que la mémoire ne s'écrit pas seulement dans la pierre ou le pain, mais dans les nappes souterraines, les lagunes, les puits.

Oualidia ne naquit pas d'un plan d'ingénieur, mais d'un refus transformé en don. Le majdoub, affamé, planta son bâton comme une chandelle dans la terre. L'eau entra, et la lagune devint mémoire. Ainsi, dans les Doukkala, la chandelière ne s'allume pas seulement dans les cuisines ou les ateliers, mais dans les nappes invisibles, là où la

soif devient abondance, et où l'errance détourne le sens plutôt que les oueds.

-Le marché, la transgression et la faim

Les recherches sur les Doukkala à l'époque portugaise rapportent des scènes dérangeantes : des majdoub envahissant les marchés, mangeant du savon, de la viande crue, parfois même des chèvres vivantes. Ces récits, confirmés par des témoignages jusqu'au début des années 1960, choquent l'ordre moderne.

Mais dans la chandelière, ils disent autre chose : le refus radical de l'ornement, la rupture avec la cuisson sociale. Le majdoub mange cru parce qu'il ne négocie pas avec le monde. Il traverse le souk comme on traverse un mirage.

-Al-Majdoub : la parole qui ne ment pas

Sa voix répond à celles, anonymes, croisées dans d'autres chapitres : femmes sans signature, ouvriers sans récit, vieillards sans archive. Tous parlent depuis le même lieu fragile.

Parmi eux, Sidi Abderrahmane al-Majdoub demeure la voix la plus claire. Né vers 1500 dans les Doukkala, il a laissé des quatrains qui sont devenus la conscience populaire du Maroc.

Il disait :

*Le monde est une mer profonde,
Les hommes y sont des noyés ;
Celui qui sait nager s'en sort,
Celui qui convoite se noie.*

Et encore :

*Protège-toi, protège-toi, ô toi qui te crois à l'abri ;
Tout sourire n'est pas joie,
Et tout silence n'est pas consentement.*

Ces paroles circulaient sur la place Jemaa El-Fna, parmi les conteurs, les aveugles, les errants. Elles parlaient du travail, des femmes, du pouvoir, de la ruse et de la faim. Elles disaient la vérité sans demander pardon.

- Disparition ou déplacement

Avec la modernité, la chandelière des majdoubes a été déplacée. On a médicalisé la transe, enfermé l'errance, folklorisé la parole. Les gestes qui autrefois étaient perçus comme signes de proximité avec le divin ont été reclassés dans les registres de la psychiatrie, réduits à des symptômes. Les marches sans destination ont été contenues dans les murs des asiles. Les paroles énigmatiques, jadis recueillies comme fragments de vérité, ont été

transformées en folklore, en spectacle pour touristes ou en anecdotes pittoresques.

Le majdoub n'a pas disparu : il a été renommé. Il est devenu « malade », « marginal », « fou du village », ou parfois « attraction culturelle ». La lumière qu'il portait a été déplacée vers d'autres institutions : l'hôpital, le musée, le festival. Mais dans ce déplacement, quelque chose s'est perdu : la reconnaissance implicite d'une vérité qui ne passe ni par l'école ni par la mosquée, mais par la faille.

Pourtant, à Oualidia, dans les Doukkala, sur les routes anciennes, il reste cette mémoire : celle d'hommes et de femmes qui marchaient sans statut mais avec une lumière. Une lumière dangereuse, instable, mais nécessaire.

Dangereuse, car elle échappait aux normes, elle pouvait troubler l'ordre établi, déranger les puissants.

Instable, car elle vacillait comme une chandelle au vent, jamais garantie, toujours menacée.

Nécessaire, car elle rappelait que la société ne peut vivre seulement de lois et de institutions : elle a besoin de ces marges où la vérité se dit autrement.

Dans les Doukkala, les récits populaires gardent la trace de ces figures. On raconte encore les majdoubs qui refusaient l'image, qui faisaient jaillir l'eau, qui marchaient sans fin. Leur mémoire est une chandelière souterraine, transmise par les voix des anciens, inscrite dans les paysages.

Déplacement : La modernité a déplacé la chandelière, mais elle ne l'a pas éteinte. Elle a changé de lieu, de nom, de statut.

Résistance : Dans les marges rurales, la mémoire des majdoubs résiste à l'effacement. Elle rappelle que la lumière ne se laisse pas enfermer.

Transmission : La chandelière continue d'exister dans les récits, les gestes, les lieux. Elle est mémoire vivante, fragile mais persistante.

La modernité a déplacé la chandelière, mais elle n'a pas pu l'éteindre. Dans les Doukkala, sur les routes anciennes, elle vacille encore, portée par des pas sans statut. Lumière dangereuse, instable, mais nécessaire : car sans elle, la mémoire s'assèche, et l'histoire ne serait qu'un asphalte sans fissure.

Comme les mains fatiguées qui nettoient, pétrissent ou attendent dans les autres chapitres, celles du majdoub tremblent. Elles tremblent non

de faiblesse, mais parce qu'elles portent une lumière trop vive pour être stable.

Les majdoub ne vivaient pas en dehors de la société : ils en révélaient la fissure. Là où la loi se tait, ils parlaient. Là où la raison comptait, ils brûlaient.

La chandelière n'est jamais droite. Elle éclaire de biais. Et c'est souvent dans la main tremblante du majdoub qu'elle a le mieux tenu.

Chapitre 12 — Les Ragraa – La Zaouïa de Ben Hamida dans les Chiadma

« Dans les plaines des **Chiadma**, on dit qu'on ne manque jamais de subsistance. Dans **Abda**, la soif est telle qu'on n'y aurait pas élevé ses enfants. Et dans **Doukkala**, les paysans cultivent sans véritable terre. Que Dieu fasse miséricorde à **Sidi Abderrahmane el Majdoub**, car sa parole ne connaît pas le mensonge.

La **Zaouïa Ben Hamida des Ragraa** se dresse dans un site fortifié, à l'est du **Jbel el Hadid**, là où repose le premier des *Sept Hommes Ragraa*, Sidi Wasmin. À proximité du puits de Kouat, elle se rattache à la mémoire de **Sidi Saïd l'Ancien**, dont le mausolée abrite l'un de ses descendants. La tradition rapporte que ces sept hommes, voyageurs mystiques, se rendirent à Médine et rencontrèrent le Prophète. Celui-ci leur aurait donné le nom de *Ragraa* en raison de leur manière de parler — un langage étrange, incompris, comme une glossolalie sacrée »

Le mausolée de **Sidi Saïd Boukhabia** se trouve quant à lui à Agouz, là où le fleuve Tensift se jette dans l'océan, à l'emplacement de l'actuelle Essaouira.

-Conflits et renaissance de la Zaouïa

La Zaouïa abrite aussi le tombeau de celui qui renouvela son rôle et raviva son activité religieuse et spirituelle, après qu'elle eut été fermée pendant cinq ans par ordre du sultan alaouite **Moulay**

Ismâïl. Cette fermeture fut provoquée par la méfiance et les accusations du savant dalai **Abou Ali al-Hassan al-Youssi**, qui incita le sultan à promouvoir les *Sept Hommes de Marrakech* en opposition aux *Sept Hommes Ragra*. Al-Youssi, soutenu par les ulémas de la Qarawiyyine de Fès, reprochait aux Ragra de ne pas reconnaître le rôle des Arabes, des conquêtes et des chorfa dans l'introduction de l'islam au Maroc. Il composa même un poème célèbre sur les sept saints de Marrakech, en détaillant l'ordre géographique et historique de leur visite, à commencer par **Sidi Youssef ben Ali al-Sanhaji**.

Mais **Hammo Ben Hamida** réussit à convaincre le sultan de l'injustice de ces accusations. Il démontra que les Ragra n'avaient jamais refusé l'allégeance au souverain, ni nié le rôle des conquérants et des chorfa alaouites dans la préservation de l'islam au Maroc. Après avoir entrepris le voyage jusqu'à **Meknès**, capitale du royaume, il obtint un **dahir chérifien** daté du 22 Rajab 1128 H (11 juillet 1716), qui rétablit la Zaouïa dans ses droits.

Malgré cela, la Zaouïa fut détruite à plusieurs reprises, au gré des luttes entre les fils et descendants de Moulay Ismaïl, attisées par les

caïds des Chiadma et d'Abda, partisans de tel ou tel sultan.

-Rôle spirituel et mémoire vivante

Aujourd'hui encore, la Zaouïa conserve son rôle intellectuel, religieux et moral. Elle veille à la préservation du **Coran**, à l'organisation annuelle du **pèlerinage autour des mausolées des Sept Hommes Ragra**, et à la récitation collective du Livre sacré. Elle demeure un foyer de spiritualité grâce au soutien royal apporté aux **écoles traditionnelles, aux zaouïas et aux mausolées des saints**.

La mémoire des Ragra est ainsi maintenue vivante : elle incarne une histoire spirituelle propre au Maroc, une lumière qui ne s'éteint pas, transmise de génération en génération.

La Zaouïa des Ragra n'est pas seulement un lieu de pierre, mais une mémoire de marcheurs, de saints errants, qui portèrent la chandelle dans les marges du pays. Leur parole, parfois incomprise, fut pourtant lumière. Et jusqu'à aujourd'hui, dans les Doukkala et les Chiadma, la chandelière continue de brûler, fragile mais persistante.

-La légende des Sept Hommes Ragraa

On raconte que les *Ragraa* furent sept hommes issus des Doukkala et des Chiadma, mystiques errants, qui entreprirent un voyage vers Médine. Lorsqu'ils rencontrèrent le Prophète, leur manière de parler — une langue étrange, incomprise, comme une glossolalie — fit qu'il les surnomma *Ragraa*, « ceux qui marmonnent ». Ce nom devint leur sceau, transmis à travers les siècles.

Les récits populaires disent qu'ils furent parmi les premiers Marocains à se rendre dans la ville sainte. Leur marche était une quête de lumière : ils ne portaient ni statut ni richesse, mais une chandelle fragile.

Le Prophète, selon la tradition orale, les bénit et leur confia une mission : porter la mémoire de l'islam dans les marges, loin des palais et des grandes mosquées.

Chaque Ragraa est associé à un lieu : Jemaa Ouled Ghanem, Aftas, Agouz, Essaouira, Oualidia...

Leurs mausolées forment une constellation de mémoire, une géographie spirituelle qui relie les Doukkala, les Chiadma et la côte atlantique.

Le pèlerinage annuel (*tawaf*) autour de leurs tombes est une manière de rallumer la chandelière :

récitation du Coran, prières collectives, transmission orale.

Leur mémoire fut contestée par certains ulémas, qui voulaient réserver la sainteté aux Arabes et aux chorfa.

Mais les Ragraha incarnaient une autre vérité : celle d'une sainteté populaire, enracinée dans les marges rurales, indépendante des institutions.

Leur légende résista aux destructions, aux fermetures de zaouïas, aux rivalités politiques.

-Symbolique de la chandelière

Les Sept Hommes Ragraha sont des chandelles errantes : ils n'ont pas bâti de palais, mais ils ont sacralisé des routes, des sources, des villages.

Leur parole, parfois incomprise, est une lumière instable mais nécessaire.

Ils incarnent la mémoire des marges, la fraternité des errants, la persistance d'une vérité qui ne s'écrit pas dans les archives mais dans les récits.

Les Sept Hommes Ragraha ne sont pas des saints de marbre, mais des marcheurs de poussière. Leur voyage à Médine fut une chandelle portée au loin, et leurs mausolées sont des braises dispersées sur

la côte atlantique. Chaque année, le peuple rallume cette lumière, rappelant que la mémoire ne s'éteint pas, qu'elle circule dans les marges, et que les errants sont les véritables gardiens de la chandelière.

-Deux constellations de lumière : Ragraa et Marrakech

Les Sept Hommes Ragraa

- . Figures rurales, issus des Doukkala et des Chiadma.
- . Errants mystiques, liés à la marche, aux routes, aux sources et aux marges.
- . Leur légende raconte un voyage à Médine et une rencontre avec le Prophète, qui leur donna leur nom.
- . Leur pèlerinage (*tawaf*) est une circulation dans l'espace atlantique : Jemaa Ouled Ghanem, Oualidia, Essaouira...
- . Ils incarnent une sainteté **populaire et marginale**, sans institution forte, mais avec une mémoire orale persistante.

Les Sept Saints de Marrakech (*Sab'at Rijal*)

- . Figures urbaines, intégrées dans la grande ville impériale.

- Saints canonisés par les ulémas et les confréries, liés à des mausolées prestigieux.
- Leur culte fut structuré au XVII^e siècle par le savant al-Hassan al-Youssi, qui composa un poème fixant l'ordre de leur visite.
- Le pèlerinage est une circulation dans la médina : de Sidi Youssef ben Ali à Sidi Bel Abbas, en passant par Sidi Abdelaziz Tabaa et Sidi Ben Slimane.
- Ils incarnent une sainteté **institutionnelle et urbaine**, reconnue par le pouvoir et inscrite dans l'histoire officielle.

Dialogue et tension

- **Opposition symbolique** : Les Ragraa furent parfois contestés par les ulémas, qui voulaient réserver la sainteté aux saints arabes et aux chorfa. Les Sept Saints de Marrakech furent promus comme alternative « légitime ».
- **Complémentarité** : Pourtant, les deux constellations coexistent. Les Ragraa représentent la mémoire des marges, les saints de Marrakech la mémoire des centres. Ensemble, ils dessinent une géographie spirituelle du Maroc : côte atlantique et médina impériale, errance et institution.

- **Chandelière double** : La lumière circule entre les deux : instable et errante chez les Ragra, stable et canonisée chez les saints de Marrakech.

Entre Doukkala et Marrakech, deux constellations se répondent. Les Ragra, chandelles errantes des routes atlantiques. Les saints de Marrakech, chandelles fixées dans la pierre des mausolées. L'une vacille dans les marges, l'autre brille dans les centres. Ensemble, elles rappellent que la mémoire marocaine n'est pas une seule flamme, mais une constellation de lumières, instables et persistantes, errantes et institutionnelles, populaires et savantes.

-Les Ragra et les Saints de Marrakech dans la culture marocaine moderne

Driss Chraïbi : Dans ses romans, il évoque souvent la tension entre mémoire populaire et institutions. Les Ragra, figures errantes, peuvent être lus comme métaphores de cette mémoire marginale qui résiste à l'ordre colonial et administratif.

Tahar Ben Jelloun : Dans ses récits poétiques, il met en scène des figures de saints et de fous sacrés, où la frontière entre folie et sainteté devient un

espace de vérité. Les majdoub et les saints urbains apparaissent comme deux visages d'une même quête spirituelle.

La poésie populaire (zajal) : Les quatrains de Sidi Abderrahmane el Majdoub circulent encore dans les cafés et les marchés, rappelant que la parole des marges reste vivante. En parallèle, les poèmes consacrés aux saints de Marrakech fixent une mémoire urbaine et canonisée.

Peinture contemporaine : Des artistes marocains comme **Chaïbia Talal** ou **Jilali Gharbaoui** ont représenté des figures errantes, des silhouettes instables, qui rappellent la lumière fragile des Ragra.

Orientalisme : Delacroix et Majorelle ont fixé les saints urbains dans des images esthétiques, mais les majdoub et les errants des campagnes échappent souvent à la peinture, comme s'ils refusaient la capture.

Photographie moderne : Certains photographes marocains contemporains (par ex. Leila Alaoui) explorent la mémoire des marges, en donnant visage aux figures invisibles, ce qui prolonge la chandelière des Ragra.

Ragra : Leur pèlerinage annuel reste un rituel vivant, une circulation dans l'espace rural et côtier, où la mémoire se transmet oralement.

Saints de Marrakech : Leur culte est intégré dans le patrimoine officiel, inscrit dans les circuits touristiques et les récits savants.

Ensemble, ils forment une **mémoire plurielle** : errance et institution, oralité et archive, marges et centres.

Dans les livres, les toiles et les récits, les Ragra et les Saints de Marrakech se répondent. L'un marche dans la poussière, l'autre repose dans la pierre. L'un parle par énigmes, l'autre par sermons. Mais tous deux portent la chandelière : une lumière plurielle, instable et persistante, qui fait du Maroc une constellation de mémoires.

Chapitre 13 — Les drags, ou la lumière des marges

« Dans les champs de Tnine Lgharbia, ma chute dans les drags devint récit. La douleur fut transformée en mémoire, et le geste de soin ralluma la chandelle. Ce souvenir n'est pas seulement mien : il appartient aux Doukkala, aux Chiadma, à tous ceux qui ont grandi derrière les haies d'épines, et qui savent que la lumière se transmet par les gestes simples des marges »

-Les Lueurs de la Chandelière : Mémoire d'Épines et de Sève

L'Éveil des Sens et la Prière

Les jours beaux et lumineux... Reviendront-ils un jour hanter nos plaines, ou sont-ils désormais relégués dans les archives du cœur, mêlés à ces souvenirs usés mais délicieusement persistants ? Aujourd'hui, seule la **prière sur le Prophète**, s'élevant comme un parfum sacré dans le crépuscule, semble encore capable d'éveiller ces échos lointains. Dans *La Chandelière*, la mémoire n'est jamais un bloc monolithique ; elle est un battement de paupière, elle tremble, elle hésite. Elle se laisse approcher par fragments, telle une

flamme vacillante que l'on protège du vent d'hiver, incertaine de sa propre lumière.

-L'Éden Perdu des Campagnes

Nul ne sait vraiment par quel mystérieux déclin nos vallées se sont flétries. Nul ne peut dater l'instant précis où ont disparu les vastes **aires de battage**, ces *rahis* majestueux dont les cercles parfaits étaient tracés dans la poussière comme des sceaux solaires. Les meules pyramidales de paille et de grain, dressées comme des monuments à la gloire du labeur humain, ont déserté le paysage.

Autrefois, la bénédiction (*Baraka*) de la moisson était si généreuse que l'équilibre naturel semblait suspendu : même le loup, repu des restes de l'abondance, trouvait sa part sans jamais menacer les troupeaux. C'était le temps d'un Maroc organique, où la terre donnait sans compter. Aujourd'hui, ces espaces ne subsistent que dans les récits, clairières mentales où la lumière survit à la matière disparue.

-Le Silence du Ciel

Nul ne sait non plus pourquoi se sont éteintes les **armées d'oiseaux**. Ces nuées innombrables, qui obscurcissaient le soleil dans un bruissement de

soie, nous offraient une vigueur double : elles nourrissaient les muscles par leur chair et les cœurs par leur vol. Leur disparition a laissé un ciel trop vaste, trop nu, presque impudique. La voûte céleste semble avoir perdu ses gardiens, sa protection céleste, laissant l'homme seul face à l'immensité vide.

-L’Institution des Drags : Murailles de Vie

Les **drags**, ces haies de cactus aux raquettes charnues, étaient les digues d’un océan de verdure. Elles n’étaient ni de simples clôtures, ni un décor rustique : elles constituaient une **institution silencieuse**, un contrat de confiance entre l’homme et la nature.

- **Nourricières** : Elles offraient leur pulpe aux chameaux et au bétail.
- **Protectrices** : Elles abritaient dans leurs replis épineux les poulaillers secrets, gardant au chaud les œufs tièdes et les poussins fragiles.
- **Matrice de l’imaginaire** : À l’heure de la sieste, sous une chaleur de plomb, elles devenaient nos châteaux forts, nos labyrinthes, nos confessionnaux d’enfants où s’échangeaient les premiers secrets du monde.

-La Cherté Dévorante contre l'Équilibre Ancien

Les fleurs jaunes des figuiers de barbarie attiraient alors les scarabées d'ébène et les abeilles ivres d'un nectar épais, presque sacré. On nous a promis plus tard le "Maroc Vert" de la technique et des rendements, mais nos yeux n'ont vu que des étendues arides et une **cherté dévorante**. Cette inflation, véritable incendie social, menace aujourd'hui de consumer "le vert et le sec", cherchant à effacer jusqu'à l'idée même de l'abondance passée.

-Le Sacre de la Blessure à Tnine Lgharbia

C'est dans ce monde, à **Tnine Lgharbia**, non loin des embruns d'Oualidia, que se dresse la maison de mon oncle. Univers clos, entouré de drags, il était le théâtre de l'apprentissage de la vie. Un jour, l'innocence a croisé la morsure de la terre. En cherchant à cueillir des figes de barbarie trop mûres, gorgées de sucre et de soleil, je basculai.

Mon corps d'enfant, vêtu de coton léger, s'enfonça dans la muraille d'épines. La douleur fut une déflagration, immédiate et humiliante. L'instant bascula de la conquête vers l'épreuve.

-Le Remède et la Main Féminine

Mais dans *La Chandelière*, la douleur ne se suffit pas à elle-même ; elle appelle le geste qui transmute. La femme de mon oncle — figure de l'ombre, gardienne des savoirs humbles — apporta le salut. Armée d'une patience millénaire, elle appliqua la sève laiteuse du figuier, libérant chaque pore de sa prison de dard. Ce soin ne fut pas spectaculaire ; il fut **juste**. Et dans cette justesse, quelque chose d'indicible s'alluma.

La mémoire des drags est celle d'un dualisme sacré : l'épine qui blesse et la sève qui guérit. Ils sont à la fois l'obstacle et la ressource, la chute et la rédemption.

-L'Ombre de la Soif : Quand le Ciel se tait

À ce tableau de mémoire vient désormais se heurter une réalité plus âpre, celle d'un ciel qui semble s'être scellé. Les **Doukkala**, autrefois grenier du Royaume, halètent sous le poids d'une sécheresse qui n'est plus une simple saison difficile, mais une mutation du monde. Là où la terre respirait l'humidité des brumes de l'Atlantique, elle ne laisse plus paraître que des craquelures béantes, comme des cris muets adressés à l'invisible.

Les **drags**, ces murailles que nous croyions éternelles, subissent l'assaut d'un double fléau : la soif et la cochenille. Ce parasite, tel une lèpre blanche, dévore le vert éclatant de notre enfance, transformant les haies protectrices en squelettes grisâtres et desséchés. Voir mourir les cactus, c'est voir s'effondrer les archives vivantes de notre terroir. Sans l'eau, la "Baraka" semble s'être retirée des puits, laissant les paysans face au vide, là où autrefois la sève coulait à flots.

-Le Silence des Norias

Le silence qui pèse aujourd'hui sur Tnine Lgharbia est différent de celui de nos siestes d'autrefois. C'est le silence de l'attente inquiète. Le paysan ne guette plus seulement le passage des oiseaux, il scrute les nuages qui ne viennent plus. Cette aridité n'est pas seulement physique ; elle est une menace pour le récit lui-même. Comment parler d'abondance aux nouvelles générations quand la poussière est devenue leur seul horizon ?

Pourtant, c'est précisément dans cette aridité que la **Chandelière** prend tout son sens. Plus le monde extérieur s'assombrit et s'assèche, plus la flamme intérieure du souvenir doit être entretenue. Si l'eau vient à manquer à la terre, elle ne doit pas manquer

à la parole. Évoquer les moissons d'hier, c'est accomplir un acte de résistance climatique : c'est refuser que le désert n'envahisse aussi nos esprits.

-La Lumière des Marges

Ma chute est devenue un récit, et ce récit a trouvé son logement dans la *Chandelière*. Dans cet objet symbolique, chaque époque ajoute sa flamme fragile, chaque famille y dépose un souvenir transformé. On n'y célèbre pas des exploits guerriers, mais la transmission de la **douceur et du soin**.

Ce souvenir m'appartient, mais il est universel. Il est le patrimoine des enfants des **Doukkala** et des **Chiadma**. Il appartient à tous ceux qui ont connu la "morsure du cactus". Dans *La Chandelière*, la lumière ne triomphe pas de façon tonitruante ; elle **persiste**. Elle circule à travers des gestes souvent féminins, discrets, presque invisibles. Tant que ces récits seront dits, tant que la douleur sera métamorphosée en parole, la flamme ne s'éteindra pas. Chaque épine reste une mémoire, chaque figue une promesse de lumière.

Chapitre 14— Comme tu juges, tu seras jugé

»Il est des situations que le Maroc connaît bien, même s'il ne les écrit nulle part. Un homme en position de faiblesse, une somme impossible à régler, un autre qui détient le pouvoir de faire honte ou de faire grâce. À cet instant, ni le droit ni la procédure ne décident seuls : interviennent la *hshouma*, la *niyya*, et cette part silencieuse de la *rahma* qui circule encore entre les gens.

La Chandelière s'attarde sur ces scènes ordinaires de la vie marocaine où l'ordre social se révèle sans masque. Là où l'humiliation pourrait s'installer — devant un comptoir, dans un café, à la vue de tous — un simple geste peut interrompre la mécanique de l'écrasement.

La miséricorde ici n'est pas une émotion. Elle est un acte risqué, consenti sans contrat, fondé sur la confiance et la *baraka* plus que sur la garantie. Laisser une dette ouverte, c'est remettre l'affaire au temps, et parfois à Dieu, comme on le fait depuis longtemps dans les souks et les villages »

-«Reviens quand tu pourras.»

Ce récit raconte une parole familière, presque proverbiale : «*reviens quand tu pourras*». Une phrase entendue dans les échoppes, les maisons, les cafés populaires, où la justice ne passe pas par l'écrit mais par la réputation et la conscience.

La chandelle qui s'allume ici ne brille pas fort. Elle se transmet comme un usage ancien, de main en

main, de génération en génération. Elle circule lentement, à travers les années, les frontières, les silences, jusqu'au jour où la dette morale demande à être rendue.

Il arrive que la chandelière ne soit ni une femme, ni un saint, ni même un lieu. Parfois, elle prend la forme d'une dette invisible, contractée sans signature, sans témoin, mais inscrite profondément dans la mémoire.

Après les haies d'épines, après les errances des majdoub, après les maisons où la lumière passait par les mains des femmes, il fallait encore dire ceci : que la miséricorde ne circule pas seulement dans l'enfance ou dans la folie sacrée, mais aussi dans l'humiliation silencieuse de l'âge adulte, là où l'orgueil est mis à nu.

Certaines lumières naissent d'un déséquilibre.
Un homme laissé seul à une table. Une addition trop lourde.
Un regard qui choisit de ne pas écraser.

La société oublie vite ces moments. Elle les classe comme anecdotes, comme hasards, comme bonté ordinaire. Mais *La Chandelière* sait que rien n'est ordinaire dans un geste qui suspend la loi du donnant-donnant.

Il fallait donc raconter l'histoire d'un homme qui n'a rien demandé, et d'un autre qui n'a rien exigé. Entre eux, une parole simple, plus forte qu'un contrat : « *Reviens quand tu pourras.* »

De cette phrase naît parfois une lumière qui met des années à revenir. Elle voyage, elle mûrit, elle attend son heure. Voici l'une de ces lumières retardées.

-Les Lumières des marges

Dans *La Chandelière*, certaines lumières ne viennent pas des sphères élevées, ni des discours savants, mais des marges de l'existence quotidienne. Là où l'humiliation aurait pu se transformer en amertume, là où la souffrance pouvait figer l'âme dans l'isolement, la miséricorde choisit de résister, vivante. La véritable lumière, discrète mais persistante, ne brille pas pour être vue par tous, mais pour révéler ce qui se cache dans l'ombre des gestes ordinaires.

-Une Enfance Marquée par la Discrétion

En 2001, Hassan était un étudiant en droit, ancré dans la routine des fils de fonctionnaires modestes, élevés dans la patience et l'économie des gestes quotidiens. Son père, travailleur silencieux dans la

santé, et sa mère, dont la vie tournait autour de la maison et du bien être de la vie, ont construit un foyer comme on construit une lumière fragile mais durable. Dans cette famille, il n'y avait ni éclat ni brillance, juste un feu constant, discret.

Hassan, contrairement à son frère Ali qui avait choisi d'aller vers la création et l'innovation dans un atelier de Kénitra puis Fès, s'était engagé dans un autre chemin : celui de l'observation et du service, au cœur de la sécurité et de l'ordre, loin des feux de la gloire. Pourtant, dans cette humilité, il apprenait les valeurs qui régissent les marges invisibles de la société, celles qui ne se disent jamais mais qui façonnent chaque interaction.

-Les Masques de l'Amitié

Au lycée, Hassan croisa des jeunes venus d'horizons variés : ceux qui vivaient dans la lumière de l'aisance et ceux qui comptaient leurs pas à chaque détour. Pour lui, la différence n'était pas un fardeau, mais un simple état des choses. L'amitié, il croyait qu'elle suffisait à réduire les écarts, à effacer les frontières invisibles entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas. Mais, comme il le découvrirait plus tard, il existe des amitiés qui ne

se vérifient pas dans les moments faciles, mais dans ceux où le partage devient une épreuve.

-La Leçon Cachée de la Trahison

Un soir, après les cours, on invita Hassan à une promenade. Dix jeunes, garçons et filles mêlés, formèrent un groupe qui, dans l'innocence, pensait que la convivialité et la solidarité suffiraient à effacer la division des classes. Comme à l'accoutumée, chacun payait pour soi, mais ce soir-là, la règle se brisa soudainement.

Après le repas, les uns après les autres, ils quittèrent l'endroit sous prétextes légers. Les derniers, échanges de sourires complices, disparurent sans un regard en arrière. Hassan resta seul, assis, sans téléphone, sans moyen de prévenir personne. Il attendit. L'attente se transforma en une brûlure lente. Il n'était pas seulement oublié, il était chargé de la honte, d'une dette qu'il n'avait pas choisie, réputation oblige et hospitalité familiale de père en fils.

-La Dette Silencieuse

Quand Hassan se leva pour régler l'addition, il comprit la profondeur de la situation : l'addition dépassait de loin tout ce qu'il possédait. La panique

monta, mais aucune colère ne s'éleva en lui. Il chercha le propriétaire du café, lui expliqua son cas sans excuser ni accuser, offrant ses papiers en gage, avec la promesse de revenir.

L'homme, plus âgé, lui sourit doucement. Il refusa toute garantie, tout paiement immédiat. « *Reviens quand tu pourras*. Et si tu ne reviens pas, je te pardonne. » Ces mots, aussi simples qu'humains, allumèrent en Hassan une chandelle qui, sans bruit, éclaira encore le chemin des années.

-Les Années, La Carrière et la Mémoire des Dettes

Les années passèrent. Hassan poursuivit son parcours : diplômes, travail, mariage, stabilité. Mais, comme pour tous ceux qui ont vécu la pauvreté d'esprit et de moyen, certaines dettes ne quittent jamais la mémoire. Les femmes de son foyer, les enfants à nourrir, les obligations de la vie l'éloignèrent de ce café, mais la dette morale restait là, suspendue, inachevée.

Dix ans plus tard, Hassan revint dans son quartier, poussé par une étrange force intérieure. Il se retrouva devant ce café ancien, désormais fermé. Le cœur battant, il chercha l'homme, et le retrouva, épuisé par les années et les épreuves.

-Les Raccourcis de la Miséricorde

La vie de l'homme, comme celle de beaucoup d'autres, était marquée par des dettes accumulées, par les imprévus qui avaient fait dérailler ses projets. Le café, jadis symbole de vie et de lumière, ne tenait plus. Hassan posa la question que personne n'osait poser : combien pour rallumer cette flamme ? La somme fut donnée, mais le lendemain, il ne paya pas le montant exact. Il déposa plus.

L'homme refusa d'abord, puis, ému aux larmes, lui parla de sa prière de la veille, demandant au Seigneur de lui accorder un miracle. Hassan sourit et, avec une douceur calme, répondit : « *Dans une semaine, je reviendrai boire un café ici, comme un acte de fidélité.* »

-Une Dette Qui S'éteint dans l'Absolu

Hassan refusa d'écrire quoi que ce soit, un acte administratif qui aurait officialisé la lumière reçue. « *Un jour, tu m'as dit que tu me pardonnavais, même si je ne revenais pas. Aujourd'hui, je te dis la même chose.* » C'était une lumière, un acte, un geste échangé entre deux hommes que la vie, par ses épreuves, n'avait pas rendus plus durs. Ils

s'éteignirent, les yeux pleins de larmes et de souvenirs.

Une chandelle en rallumait une autre. Le circuit était complet, mais ce n'était pas la fin d'une leçon, c'était le passage d'une lumière imperceptible d'une main à l'autre, d'une mémoire à l'autre.

-La Veilleuse de la Miséricorde

Dans *La Chandelière*, cette histoire n'est ni un miracle ni une exception. Elle est simplement un rappel que la lumière circulera toujours par les gestes de miséricorde. Elle ne se perd pas, mais s'ancre dans le cœur des hommes. Ce que l'on offre dans l'ombre revient un jour éclairer le seuil de la maison, comme une veilleuse allumée dans la nuit pour ceux qui doutent encore que la miséricorde ait mémoire.

Chapitre 15— Tirhalim, ou la mémoire de l'eau

« On disait à Mehdia : « La mer n'est jamais seulement de l'eau. » Elle était une archive mouvante, un livre sans pages que les anciens consultaient à la nuit tombée. Les pêcheurs de l'embouchure du Sebou, les hommes des barques fatiguées, les veilleurs de filets portaient en eux une autre géographie : faite de récits à demi-mots, de gestes transmis, et de silences lourds. Pour tromper l'attente ou tenir tête à la peur, ils racontaient. »

-La mer comme archive

À Mehdia, on répétait depuis toujours que la mer n'était jamais seulement de l'eau. Elle était une mémoire en mouvement, une archive sans parchemin ni reliure, dont les pages se tournaient au rythme des marées. À la tombée de la nuit, quand le ciel se faisait plus bas et que les voix s'abaissaient, les anciens la consultaient comme on interroge un livre sacré.

Les pêcheurs de l'embouchure du Sebou, les hommes aux barques usées par le sel, les veilleurs de filets postés entre fleuve et océan portaient en eux une autre géographie. Elle ne figurait sur

aucune carte, mais se transmettait par les gestes, les regards et les récits murmurés. C'était une géographie faite de courants invisibles, de signes imperceptibles, de silences plus éloquents que les mots.

Pour tromper l'attente des nuits longues, pour tenir tête à la peur qui surgit quand l'horizon se dissout, ils racontaient. Chaque histoire était une balise jetée dans l'obscurité, une chandelle allumée contre l'oubli. Et la mer, attentive, semblait recueillir ces voix humaines pour les conserver dans son vaste livre sans pages.

-Tirhalim : figure liminaire de l'entre-deux marin

Le nom revenait avec insistance : Tirhalim. Il circulait de bouche en bouche, sans jamais se fixer tout à fait, comme s'il refusait la stabilité. Selon les récits, son apparition coïncidait avec un moment particulier de la mer, lorsque celle-ci semblait hésiter, se retirant à peine avant de reprendre son mouvement. Cet instant suspendu, imperceptible pour qui ne savait pas regarder, marquait l'entrée de Tirhalim dans le champ du visible.

Les anciens le décrivaient comme une créature de l'entre-deux, à la fois humaine et marine. Ni totalement homme, ni entièrement poisson, Tirhalim occupait une position liminaire, à la frontière des mondes. Il s'approchait des filets disposés près des rochers, non par nécessité, mais par discernement, sélectionnant les poissons les plus vigoureux, comme s'il reconnaissait leur valeur.

Après son passage, il ne demeurait aucune trace tangible. Seul persistait un léger frémissement à la surface de l'eau, accompagné d'un trouble durable dans les regards de ceux qui affirmaient l'avoir vu. Ce trouble, plus que l'apparition elle-même, constituait la véritable preuve de son existence, inscrivant Tirhalim non dans la certitude, mais dans la mémoire partagée et l'inquiétude silencieuse.

Le nom de Tirhalim apparaît de manière récurrente dans les récits liés au littoral de Mehdia. Son évocation est systématiquement associée à un moment précis du cycle maritime, lorsque la mer semble marquer une hésitation, se retirant légèrement avant de reprendre son mouvement. Cet instant intermédiaire, difficilement perceptible,

est identifié par les témoins comme le seuil de son apparition.

Tirhalim est décrit comme une entité occupant une position liminaire, à la frontière de catégories habituellement distinctes. Sa nature hybride — à la fois humaine et marine — lui confère un statut ambigu, qui échappe aux classifications ordinaires. Cette indétermination constitue un élément central de sa fonction symbolique au sein des récits oraux.

Les témoignages rapportent que Tirhalim s'approche des dispositifs de pêche installés près des rochers, sélectionnant les poissons les plus vigoureux avant de disparaître dans les profondeurs. Cette sélection, perçue comme intentionnelle, suggère une forme de discernement attribuée à la créature, renforçant son caractère anthropomorphique.

L'apparition de Tirhalim ne laisse aucune trace matérielle durable. Elle se manifeste plutôt par des effets perceptifs et psychologiques : un léger frémissement de l'eau et un trouble persistant chez ceux qui affirment en avoir été témoins. Ainsi, l'existence de Tirhalim ne repose pas sur des preuves tangibles, mais sur une mémoire collective

fondée sur l'expérience partagée et la transmission orale.

-Les sirènes de Mehdia

Les conteurs ajoutaient : « Méfiez-vous des sirènes de Mehdia. Elles surpassent les femmes en beauté et en danger. Leur chant ne passe pas par l'oreille mais par le désir. » Les enfants, assis à l'écart, écoutaient sans y croire. Ils pensaient que ces histoires naissaient du kif mal dosé, des alcools de contrebande, des nuits trop longues et de la solitude des hommes face à l'océan. Mais la mer, miroir immense, reflétait les visions et les manques.

Dans le prolongement des récits marins, les conteurs évoquaient également les sirènes de Mehdia, présentées comme des figures ambivalentes, à la fois fascinantes et menaçantes. Selon ces récits, elles surpassaient les femmes humaines tant par leur beauté que par le danger qu'elles représentaient. Leur pouvoir ne résidait pas dans un chant audible, mais dans une attraction plus diffuse, agissant directement sur le désir et la perception.

Ces mises en garde, formulées sur un ton à la fois sérieux et imagé, participaient d'un système

narratif visant à nommer et à encadrer l'inquiétude liée à la mer. Les enfants, tenus à l'écart des cercles de parole, recevaient ces histoires avec scepticisme. Ils attribuaient leur origine aux effets du kif mal dosé, des alcools de contrebande, aux nuits prolongées sur le rivage et à la solitude des hommes confrontés à l'immensité océanique.

Cependant, au-delà de cette lecture rationalisante, la mer fonctionnait comme un espace de projection. Elle devenait un miroir élargi où se reflétaient les manques, les désirs inavoués et les visions engendrées par l'attente et la fatigue. Ainsi, les sirènes de Mehdi ne relevaient pas uniquement du registre du merveilleux, mais occupaient une place symbolique dans l'élaboration d'un imaginaire collectif, à la croisée de la peur, de l'attraction et de la transmission orale.

-L'histoire de Si Larbi : récit du manque et de la perte

Un hiver, apparut Si Larbi, pêcheur saisonnier dont la présence s'inscrivait sans s'ancrer véritablement. Chaque nuit, il descendait vers la plage de Mehdi, suivant le cours du fleuve jusqu'à son point de rencontre avec l'Atlantique. À l'aube, il écoulait sa prise aux abords du marché de Kénitra. Le jour,

lorsqu'il n'était pas en mer, il se rendait utile sur les chantiers, apportant une aide ponctuelle aux travaux de construction. Les habitants l'acceptèrent comme on tolère une présence transitoire, sans jamais l'intégrer pleinement à la communauté.

C'est à travers lui que circula l'un des récits les plus persistants concernant Tirhalim. Si Larbi en parlait avec retenue, comme s'il révélait un secret longtemps contenu. Il affirmait qu'une nuit sans lune, alors que la mer était immobile, il avait saisi la créature près des filets. Connaissant la règle transmise par les anciens — ne jamais relâcher Tirhalim sans en prélever une part — il hésita pourtant. Pris de scrupule ou de crainte, il finit par le libérer.

Avant de disparaître dans les profondeurs, la créature se serait retournée et lui aurait adressé ces paroles : — Larbi, fils de personne, si tu avais pris de moi ne serait-ce qu'un reste, le manque ne t'aurait plus suivi.

À partir de ce moment, le récit de Si Larbi se transforma en une méditation sur la perte. Le regret s'installa durablement, occupant la place laissée vacante par le sel et le travail. Ainsi, son histoire ne fut pas seulement celle d'une rencontre

manquée, mais celle d'un rapport interrompu entre l'homme et la promesse, entre la pauvreté assumée et la tentation du raccourci.

-Les doubles marins : croyances, reflets et continuités symboliques

Dans les récits transmis sur le littoral, l'idée du double marin occupe une place centrale. Elle repose sur une conception du monde selon laquelle chaque être terrestre posséderait son équivalent dans la mer. Cette croyance, fréquemment mobilisée par les populations démunies, répondait à un désir récurrent de contourner les limites imposées par la condition humaine et sociale, en recourant à des voies jugées plus rapides ou moins contraignantes.

Un récit souvent rapporté évoque l'intervention d'un fqih auprès d'un éleveur confronté à la stérilité persistante d'une de ses bêtes. Le conseil donné consistait à conduire l'animal de nuit près de l'océan, dans l'espoir qu'un équivalent marin surgisse pour assurer sa fécondation. Ce type de narration, loin de relever d'une simple superstition, traduisait une vision du monde fondée sur la continuité entre les règnes et sur la porosité des frontières entre la terre et la mer.

Ainsi, l'homme, le fauve et le bétail étaient pensés comme autant de formes doublées dans l'espace marin. Cette logique du reflet établissait un système symbolique cohérent, dans lequel la mer devenait un réservoir d'altérités complémentaires. Dans ce cadre, Tirhalim ne constituait pas une anomalie, mais l'expression la plus aboutie de cette pensée : l'ombre liquide de l'homme lui-même, incarnant à la fois son désir de dépassement et la limite qu'il ne peut franchir sans se perdre.

-Nouvelles histoires et variantes

a) Le cavalier des vagues

Certains anciens affirmaient qu'un cavalier surgissait parfois des vagues, monté sur un cheval d'écume. Il galopait le long de la plage avant de disparaître. Pour les conteurs, il était le double marin des cavaliers de la plaine du Gharb, rappelant que chaque geste terrestre avait son reflet océanique.

b) La femme du fleuve

Une légende locale raconte qu'une femme disparue dans le Sebou réapparut sous forme de silhouette aquatique. On disait qu'elle venait avertir les pêcheurs des tempêtes, ses cheveux flottant comme

des algues. Certains la confondaient avec Tirhalim, d'autres y voyaient une mémoire féminine de l'eau.

c) Les enfants du sable

On disait que des enfants jouaient au bord de l'eau, invisibles aux adultes. Ils riaient, lançaient des coquillages, puis s'évanouissaient. Les pêcheurs affirmaient qu'ils étaient les âmes des noyés, gardiens de la mémoire des disparus.

d) Le veilleur de vigne

Dans les années soixante, un veilleur affirma qu'une nuit, Tirhalim l'avait réveillé pour partager les fruits. Il prétendit s'être agrippé à lui jusqu'aux tentes dressées près du rivage. Personne ne chercha à savoir si c'était un rêve ou une veillée prolongée.

-Tirhalim comme métaphore : entre mémoire, désir et transmission

Dans l'économie symbolique de *La Chandelière*, la question de l'existence concrète de Tirhalim demeure secondaire. L'essentiel réside dans la fonction que cette figure occupe au sein de l'imaginaire collectif. Tirhalim ne se définit pas comme une créature au sens strict, mais comme une construction symbolique issue de la relation prolongée entre les hommes et la mer.

Il incarne, en premier lieu, la mémoire de l'eau : une mémoire fluide, non archivable, qui conserve les traces des gestes, des attentes et des récits sans jamais les fixer définitivement. Il représente également le désir de celui qui manque, l'espoir d'un raccourci face à la dureté des conditions matérielles, ainsi que la tentation d'une solution immédiate à des situations marquées par la pénurie et l'incertitude.

Par ailleurs, Tirhalim cristallise la crainte de celui qui attend. Il surgit dans les interstices du temps — la nuit, l'entre-deux des marées — là où la vigilance faiblit et où l'imaginaire prend le relais de l'expérience directe. À ce titre, il matérialise la frontière instable entre le vécu et le transmis, entre l'événement supposé et le récit partagé.

Tant que la mer continuera de respirer la nuit à Mehdiya, ces récits persisteront. Quelqu'un affirmera l'avoir aperçu, quelqu'un d'autre transmettra l'histoire, perpétuant ainsi un cycle où la mémoire collective se nourrit de l'incertitude elle-même. Tirhalim demeure alors moins une figure de l'étrange qu'un révélateur des mécanismes de transmission, au croisement des légendes maritimes et des mythes populaires marocains.

Chapitre 16— Le Veilleur des vagues

Chronique soufie d'un homme et de la mer

« Sur une côte reculée, là où le ciel se penche pour embrasser l'océan, vivait un homme dont la silhouette se perdait dans la lumière du soir. On l'appelait Ibrahim, le vieux pêcheur soufi. Sa peau, tannée par le sel et le soleil, portait les cicatrices des tempêtes et les empreintes des silences. Ses rides semblaient tracer des cartes invisibles, mémoire des épreuves traversées. Ses yeux, sombres et profonds, reflétaient des galaxies lointaines, comme s'ils déterraient des secrets que seuls les sages pouvaient déchiffrer. Ibrahim n'était pas un homme de paroles. Ses gestes et ses regards suffisaient à dire l'essentiel. Sa barbe blanche, longue et soignée, lui donnait l'allure d'un ermite. Il portait toujours une djellaba usée par les années, et un chapelet en bois d'olivier pendait à son cou, chaque perle gardant la trace silencieuse de ses prières. Sa cabane, bâtie de ses propres mains, était un refuge de simplicité. Les murs de bois flotté portaient des versets coraniques et des poèmes soufis gravés avec dévotion. Une lampe à huile diffusait une lumière douce, semblable à celle des étoiles. À l'intérieur, une natte tissée à la main, une table grossière, une plume et un carnet de cuir usé témoignaient de sa quête intérieure. La mer était son alliée et sa muse. Chaque vague lui parlait, chaque écume portait une promesse. Les falaises, les oiseaux marins, les couchers de soleil flamboyants composaient un tableau vivant où Ibrahim lisait les signes du divin. Le sable gardait l'empreinte de ses pas solitaires, témoins de ses méditations. Parfois, des voyageurs égarés trouvaient refuge auprès de lui. Ibrahim les accueillait avec une hospitalité simple, partageant son pain et ses histoires. Ces rencontres éphémères

nourrissaient sa conviction que chaque être humain est une étoile dans l'univers, un pèlerin en quête de vérité.

-L'homme du seuil

Sur une côte oubliée, là où l'horizon se penche pour embrasser l'océan, vivait un homme dont la silhouette se dissolvait dans les lueurs du crépuscule. Son nom était Ibrahim. Pêcheur de métier, mais soufi dans l'âme, il se tenait à la frontière des mondes : entre le visible et l'invisible, entre la matière et le souffle.

Sa peau, tanné par le sel et le soleil, portait les cicatrices des saisons et des tempêtes. Chaque ride était une ligne tracée par le temps, une carte muette des épreuves traversées. Ses yeux, noirs et profonds, semblaient contenir une mémoire plus vaste que la sienne, comme s'ils reflétaient les secrets de la mer et les songes des étoiles.

Ibrahim n'était pas un homme de paroles. Chez lui, le geste précédait la voix, et le silence devenait enseignement. Ses mouvements simples — jeter un filet, allumer une lampe, partager un morceau de pain — étaient autant de leçons discrètes. Dans son mutisme, il offrait une sagesse que les mots ne pouvaient saisir.

On disait qu'il vivait comme un veilleur, attentif aux signes du monde. Le soir, il se tenait face à l'océan, et l'on croyait qu'il conversait avec l'invisible. Sa présence était une prière silencieuse, une offrande de chaque instant à la vie et à la création.

-La cabane des prières

Ibrahim avait bâti de ses propres mains une cabane modeste, dressée comme un abri au seuil de l'océan. Les planches provenaient du bois rejeté par les vagues, fragments errants que la mer lui avait confiés. Ce refuge n'était pas seulement une demeure : il incarnait la sobriété et la fidélité à l'essentiel.

Sur les parois, il avait gravé des versets du Coran et des éclats de poésie soufie. Ces inscriptions n'étaient pas des ornements destinés à séduire l'œil, mais des rappels, des balises spirituelles, des traces de mémoire qui accompagnaient chaque souffle.

À l'intérieur, une lampe à huile répandait une clarté douce, semblable à la lumière des étoiles lointaines. Une natte tissée, une table rudimentaire, un carnet de cuir usé et une plume suffisaient à meubler son quotidien. Ces objets simples étaient

les témoins de sa vie intérieure, de ses méditations et de ses songes.

Autour de son cou pendait un chapelet façonné dans le bois d'olivier. Les années de prière l'avaient poli jusqu'à lui donner une patine vivante. Chaque perle portait la trace d'une invocation murmurée, comme si elle retenait en elle l'écho des confidences adressées au divin.

Dans cette cabane, Ibrahim vivait en veilleur : chaque geste devenait offrande, chaque silence devenait prière.

-La mer comme compagne spirituelle

La mer n'était pas pour Ibrahim un simple espace de travail. Elle était une présence vivante, une alliée exigeante et une maîtresse de patience. Chaque vague lui adressait un signe, chaque écume portait une leçon. Il lisait dans les mouvements de l'eau comme d'autres lisent dans les livres.

Assis sur les rochers, les pieds nus dans le sable, il méditait longuement. Les falaises, les oiseaux marins, les couchers de soleil formaient un langage qu'il s'efforçait de comprendre. Il savait que la véritable quête ne consistait pas à dominer la mer, mais à s'y accorder.

Pour Ibrahim, la mer n'était jamais un simple lieu de labeur. Elle se présentait à lui comme une entité vivante, une compagne exigeante, une maîtresse qui enseignait la patience et l'humilité. Chaque vague portait un message, chaque écume déposait une leçon discrète. Là où d'autres se contentaient de voir l'eau se briser et se retirer, lui lisait dans ses mouvements comme dans un manuscrit sacré, déchiffrant les signes d'un livre sans pages.

Souvent, il s'asseyait sur les rochers, les pieds nus plongés dans le sable frais, et laissait son esprit se fondre dans le rythme de l'océan. Les falaises dressées comme des murailles, les oiseaux marins qui traçaient des arabesques dans le ciel, les couchers de soleil flamboyants qui embrasaient l'horizon : tout cela formait un langage qu'il s'efforçait de comprendre, une écriture silencieuse que la nature lui confiait.

Ibrahim savait que la véritable quête ne consistait pas à dominer la mer, ni à la plier à sa volonté. Le sens profond de son existence résidait dans l'accord, dans l'harmonie avec cette immensité mouvante. Il cherchait non pas à vaincre l'océan, mais à se laisser instruire par lui, à devenir l'élève attentif d'une sagesse plus vaste que la sienne.

-Les étoiles de passage

Il arrivait que des voyageurs égarés trouvent refuge auprès de lui. Ibrahim les accueillait sans questions inutiles, partageant son pain et son silence. Il croyait que chaque être humain était un pèlerin, une étoile momentanément perdue dans l'immensité.

Ces rencontres, toujours brèves, confirmaient sa conviction que la transmission ne se fait pas par le discours, mais par la présence. Offrir un abri, écouter sans juger, accompagner sans retenir : telle était sa pédagogie discrète.

Il arrivait parfois que des voyageurs fatigués, égarés par les chemins ou par la vie, trouvent refuge auprès d'Ibrahim. Il les recevait sans curiosité excessive, sans interroger leurs blessures ni leurs origines. Son hospitalité se résumait à l'essentiel : un morceau de pain partagé, un silence offert comme un abri, une présence qui ne jugeait pas.

Pour lui, chaque être humain était avant tout un pèlerin, une étoile momentanément perdue dans l'immensité du ciel. Ces âmes errantes, croisées au hasard des jours, lui rappelaient que l'existence est une traversée et que chacun porte en soi une

lumière fragile, parfois vacillante, mais jamais éteinte.

Ces rencontres, toujours brèves, renforçaient sa conviction intime : la véritable transmission ne passe pas par les discours, mais par la qualité d'une présence. Ibrahim savait que les mots s'effacent, mais qu'un geste de bonté, une écoute silencieuse, un accueil sans condition demeurent dans la mémoire comme des semences invisibles.

Offrir un toit pour une nuit, tendre l'oreille sans juger, accompagner sans retenir : telle était sa pédagogie discrète, une sagesse qui se transmettait par la simplicité des actes et la profondeur du silence.

-L'épreuve des vagues intérieures

Un matin, alors que l'aube colorait le ciel de nuances d'or et de rose, Ibrahim perçut un appel différent. L'océan semblait l'inviter à une épreuve nouvelle, plus intérieure encore que celles qu'il avait connues. Il se leva, fixa l'horizon, et accepta cet appel sans résistance.

Ce fut le début d'une épreuve silencieuse, faite non de conquêtes, mais d'attention accrue. Chaque

vague devenait un enseignement, chaque tempête une occasion de dépouillement.

Un matin, l'aube se leva dans une splendeur nouvelle, peignant le ciel de teintes d'or et de rose. Ibrahim, assis face à l'océan, sentit qu'un souffle inhabituel traversait l'air. Ce n'était pas l'appel des filets ni celui des vents marins, mais une voix plus intime, plus profonde, qui semblait surgir des entrailles mêmes de la mer. L'océan, vaste et mystérieux, l'invitait à franchir un seuil invisible : non pas une épreuve de force ou de conquête, mais une traversée intérieure, un dépouillement de l'âme.

Il se leva lentement, son regard fixé sur l'horizon, et accueillit cet appel sans résistance. Ce geste simple marquait le commencement d'une épreuve silencieuse, une initiation où l'écoute valait plus que l'action, où l'attention devenait la clé.

Dès lors, chaque vague qui venait mourir sur le rivage se transformait en enseignement. Chaque écume portait une vérité discrète, chaque souffle du vent une invitation à l'humilité. Les tempêtes, loin d'être des menaces, devenaient des occasions de se délester, de se dépouiller des illusions et des fardeaux intérieurs.

Ibrahim comprit que la mer ne lui demandait pas de la dominer, mais de l'accompagner. Elle lui offrait un miroir où se reflétaient ses propres manques, ses propres désirs, et l'appel constant à se fondre dans une harmonie plus vaste que lui.

-Karim, l'étoile errante, ou la blessure du monde

C'est alors qu'apparut Karim, un jeune homme venu de terres ravagées par la guerre. Son regard portait une fatigue ancienne, et son corps avançait comme s'il fuyait plus qu'il ne marchait. Ibrahim l'accueillit dans sa cabane et l'écouta longuement, comme on écoute une prière brisée.

Karim cherchait un sens à sa souffrance. Ibrahim ne lui donna pas de réponses toutes faites. Il l'invita à pêcher, à méditer face à la mer, à écouter avant de parler. Peu à peu, le jeune homme apprit à respecter le poisson comme un don et la mer comme une épreuve juste.

Ce fut un matin de brume que surgit Karim, silhouette fragile venue de terres dévastées par la guerre. Son regard portait une lassitude qui semblait plus ancienne que son âge, et chacun de ses pas ressemblait moins à une marche qu'à une fuite. Le jeune homme avançait comme si le sol lui

brûlait les pieds, comme si le monde entier le repoussait.

Ibrahim, fidèle à son hospitalité silencieuse, l'accueillit dans sa cabane faite de bois flotté. Il ne posa pas de questions, il n'exigea aucune explication. Il l'écouta simplement, avec la patience d'un homme qui sait entendre les prières brisées et les confidences murmurées par les âmes en détresse.

Karim cherchait un sens à sa souffrance, une lumière qui puisse donner forme à ses ruines intérieures. Mais Ibrahim ne lui offrit ni discours ni réponses toutes faites. Sa pédagogie était celle du geste et du silence. Il l'invita à jeter les filets dans la mer, à s'asseoir face à l'horizon, à écouter avant de parler.

Jour après jour, le jeune homme apprit à se laisser instruire par la mer. Il découvrit que chaque poisson tiré des profondeurs était un don, et que chaque vague, parfois douce, parfois violente, était une épreuve juste, une leçon de patience et de dépouillement.

Ainsi, Karim commença à transformer sa douleur en apprentissage, et son errance en chemin.

-Le calme au cœur de la tempête

Un jour, alors qu'ils étaient en mer, le ciel s'assombrit soudainement et les vagues se dressèrent comme des murailles mouvantes. La tempête éclata sans prévenir, déchaînant ses forces contre leur frêle embarcation. Le vent hurlait, l'eau frappait, et le monde semblait vouloir engloutir toute certitude.

Pris de peur, Karim sentit ses forces l'abandonner. Ses mains tremblaient sur les rames, son souffle se brisait dans le tumulte. Alors, instinctivement, il chercha refuge dans le regard d'Ibrahim. Le vieux pêcheur, immobile, portait dans ses yeux une paix inébranlable.

Il lui dit simplement, d'une voix calme qui contrastait avec le fracas des vagues : — *La peur n'est qu'une illusion. Confie-toi à la mer, et elle saura te porter.*

Ces mots, simples et lumineux, pénétrèrent Karim comme une révélation. Il ferma les yeux, relâcha ses muscles, et cessa de lutter contre l'inévitable. Dans ce renoncement, il trouva une force nouvelle : celle de l'abandon confiant.

Alors, comme si le tumulte extérieur répondait au calme retrouvé en lui, la tempête se mit à faiblir. Les vagues perdirent leur violence, le vent s'apaisa, et l'océan retrouva son rythme régulier.

Ce jour-là, quelque chose se dénoua définitivement dans le cœur de Karim. La peur céda la place à la confiance, et l'errance intérieure se transforma en chemin.

-Le départ de l'élève, la veille du maître

Lorsque Karim annonça qu'il devait reprendre sa route, Ibrahim comprit que l'heure de la transmission était arrivée à son terme. Rien ne nécessitait de longs discours : le silence suffisait à dire ce qui avait été partagé. Dans ce moment suspendu, les gestes remplacèrent les mots. Karim s'inclina et embrassa les mains calleuses du vieux pêcheur, empreintes de sel et de prières. Ibrahim, en retour, posa doucement sa main sur la tête du jeune homme, bénédiction silencieuse qui scellait leur lien.

Le disciple s'éloigna alors, son pas désormais ferme, débarrassé de l'hésitation qui l'avait autrefois accompagné. Chaque foulée vers l'horizon témoignait de la transformation

accomplie : il n'était plus l'errant brisé, mais un homme en marche vers sa propre lumière.

Ibrahim demeura seul sur la plage, face à l'océan. Mais sa solitude n'était pas un vide : elle était habitée par une paix profonde. Il savait que toute séparation porte en elle la promesse d'un recommencement, et que la mer, fidèle compagne, n'avait pas fini de lui confier ses secrets. Le ressac continuait de parler, et lui, veilleur patient, continuait d'écouter.

-Ibrahim, le gardien du seuil marin

Ainsi continuait la vie d'Ibrahim, veilleur des vagues. Son existence n'était ni héroïque ni spectaculaire. Elle était un poème discret, une prière murmurée à l'infini, un dialogue ininterrompu avec le mystère.

Il ne cherchait pas à transformer le monde, mais à éclairer, par sa présence, ceux qui passaient à sa portée. Et tant que la mer respirerait, Ibrahim resterait là, gardien silencieux du seuil.

La vie d'Ibrahim se poursuivait dans une simplicité qui défiait le tumulte du monde. Rien en lui n'avait l'éclat des héros ni la grandeur des exploits. Son existence se déployait comme un poème discret,

une prière sans fin, murmurée au rythme des vagues, un dialogue continu avec l'invisible.

Il ne cherchait pas à bouleverser l'ordre des choses ni à imposer une vérité. Sa mission était plus subtile : offrir une lumière silencieuse à ceux qui croisaient son chemin, rappeler par sa seule présence que la paix se trouve dans l'accord avec le mystère.

Chaque souffle de l'océan devenait pour lui une promesse, chaque ressac une certitude. Ibrahim savait que tant que la mer continuerait de respirer, il resterait là, immobile et fidèle, veilleur patient, gardien silencieux du seuil où se rencontrent le monde des hommes et celui de l'infini.

Chapitre 17— La persistance du minuscule

« Un prénom rappelé, une étoile griffonnée, une phrase isolée : autant de braises qui refusent l’extinction. Le minuscule persiste, il s’entête, il se glisse dans les interstices du quotidien. Là où les grandes mémoires s’effacent, il demeure, fragile mais tenace, comme une chandelle qui éclaire sans bruit.

Dans les ruelles de Chemaïa, une vieille femme répète chaque soir le prénom de son fils disparu. Dans les champs de Doukkala, un veilleur solitaire murmure une phrase apprise jadis. Sous l’ombre d’un figuier, un enfant trace des étoiles obstinées. Ces voix ne cherchent pas l’éclat, elles refusent simplement l’oubli. Elles sont les chandelières du minuscule, gardiennes obstinées de lumières discrètes »

-La vieille femme des ruelles

Chaque soir, dans une ruelle étroite de Chemaïa, une vieille femme répète le prénom de son fils disparu. Ses lèvres sèches articulent ce nom comme une prière, tandis que ses mains s’activent à des gestes simples : ranger des jarres, balayer le seuil, allumer une lampe à huile. Le prénom devient souffle, rythme, battement.

Les passants pressés ne s’arrêtent pas, les voisins ont cessé de prêter attention. Pourtant, ce prénom,

porté par son souffle, devient une chandelle qui refuse de s'éteindre. Il éclaire une mémoire que le silence officiel voudrait effacer.

Ce sont les gestes minuscules qui survivent :

- une initiale gravée sur un mur décrépit,
- une chanson fredonnée à demi voix dans une cuisine,
- une étoile tracée au coin d'un cahier d'écolier.

Ces signes, presque invisibles, deviennent les gardiens d'une mémoire que rien ne peut abolir. La vieille femme, par son obstination, incarne la chandelière : elle veille sur une braise fragile, mais persistante.

-L'enfant au cahier

Sous l'ombre d'un figuier, un enfant s'assoit, son cahier ouvert sur les genoux. Ses doigts, maladroits mais obstinés, tracent toujours la même forme : une étoile, encore une étoile, puis une autre. Les pages se remplissent de constellations naïves, griffonnées comme des braises qui refusent de s'éteindre.

Il ne sait pas pourquoi il dessine toujours la même figure, obstinée, répétée. Mais chaque étoile est une graine de mémoire, une braise qui s'accroche

au papier. Dans ce geste minuscule, il perpétue une lumière qu'il ne comprend pas encore.

Autour de lui, les bruits du village s'éteignent : le bêlement d'une chèvre, le cri d'un marchand, le souffle du vent dans les branches. Mais dans son cahier, c'est un ciel secret qui s'ouvre, un firmament intérieur où chaque étoile devient une résistance contre l'oubli.

Un caillou ramassé au bord du fleuve, une photo pliée dans une poche, une phrase notée sur un papier jauni : ces objets n'ont pas de valeur marchande, mais ils portent une charge de mémoire. Ils sont les braises qui réchauffent l'ombre. L'enfant, sans le savoir, devient lui aussi une chandelière.

-Le veilleur des champs

Dans la nuit des Doukkala, un veilleur solitaire garde ses vignes. Sa silhouette se découpe à la lueur d'une lampe à huile, fragile flamme au milieu des ombres. Le silence est profond, seulement troublé par le bruissement des feuilles et le cri lointain d'un hibou.

Pour tromper l'attente, il murmure une phrase apprise jadis, une parole isolée qui revient comme

un refrain. Personne ne l'entend, sauf peut-être le vent qui passe entre les ceps. Mais cette phrase, répétée sans témoin, devient une braise : elle résiste à l'oubli, elle se transmet à l'air, à la terre, aux étoiles.

Chaque nuit, il recommence. Sa voix se mêle aux insectes, au souffle de la terre, au rythme des saisons. Il ne cherche pas à convaincre, il ne cherche pas à être entendu. Il veille. Et dans cette veille, il incarne la chandelière du minuscule : gardien d'une mémoire discrète, mais persistante.

-La chandelière du minuscule

Ces figures anonymes — la vieille femme, l'enfant, le veilleur — incarnent la chandelière du minuscule. Elles ne cherchent ni gloire ni mémoire officielle. Elles répètent, elles griffonnent, elles murmurent. Et dans ces gestes infimes, elles résistent à l'oubli.

Car la chandelière n'est pas seulement gardienne des grandes mémoires. Elle veille aussi sur les détails, sur les fragments, sur les miettes de lumière. Ce sont eux qui, rassemblés, composent la trame invisible d'une histoire collective.

Ainsi, la persistance du minuscule devient une pédagogie silencieuse : elle enseigne que la

mémoire ne se mesure pas à la grandeur des monuments, mais à la ténacité des gestes infimes. Chaque souffle, chaque étoile, chaque mot répété est une chandelle qui éclaire l'obscurité.

-Clôture chorale

Et si l'on tend l'oreille, on entend leurs voix se mêler :

- la vieille femme qui répète un prénom,
- l'enfant qui trace une étoile,
- le veilleur qui murmure une phrase.

Trois voix minuscules, trois gestes infimes, trois chandelles obstinées. Ensemble, elles composent un chœur discret, une prière partagée, une constellation de braises qui refusent l'extinction.

Ainsi se poursuit la chandelière : non dans les grandes proclamations, mais dans la persistance du minuscule.

-le témoin des braises

Ibrahim marchait le long des ruelles, des champs et des figuiers. Partout, il rencontrait ces chandeliers anonymes : la vieille femme qui répétait un prénom, l'enfant qui griffonnait des étoiles, le veilleur qui murmurait une phrase. Chacun portait

une lumière fragile, chacun résistait à l'oubli par un geste infime.

Il comprit alors que sa propre tâche n'était pas isolée. Lui, veilleur des vagues, n'était qu'un maillon dans une chaîne invisible. La chandelière ne se tenait pas seulement au seuil de l'océan : elle se déployait dans les ruelles, dans les cahiers d'enfants, dans les nuits des champs.

Chaque souffle, chaque étoile, chaque mot répété formait une constellation de braises. Ibrahim se savait désormais accompagné par cette communauté silencieuse, dispersée mais persistante.

Et tandis qu'il reprenait sa marche vers la mer, il se dit que la chandelière n'était pas une figure unique, mais une multitude. Elle vivait dans les gestes minuscules, dans les voix discrètes, dans les mémoires obstinées.

Ainsi s'ouvrait pour lui un nouveau chapitre : celui où la chandelière devenait universelle, portée par tous ceux qui, dans l'ombre, refusent l'extinction.

-La communauté des chandeliers

En marchant entre les ruelles, les champs et les figuiers, Ibrahim comprit que la chandelière n'était

pas une figure solitaire. Elle se déployait partout, portée par des gestes infimes et des voix discrètes. La vieille femme qui répétait un prénom, l'enfant qui griffonnait des étoiles, le veilleur qui murmurait une phrase : chacun, à sa manière, résistait à l'oubli.

Ibrahim se savait désormais accompagné. Lui, veilleur des vagues, n'était qu'un maillon dans une chaîne invisible. La chandelière vivait dans les souffles dispersés, dans les braises obstinées, dans les mémoires minuscules qui refusent l'extinction.

Il se dit que la mer elle-même n'était qu'un miroir de cette communauté silencieuse. Chaque vague portait un prénom oublié, chaque écume une étoile griffonnée, chaque ressac une phrase murmurée. La mer recueillait ces fragments et les reliait, comme un grand livre ouvert où les voix minuscules s'inscrivaient ensemble.

Ainsi s'ouvrait pour lui un nouveau chapitre : celui où la chandelière devenait universelle. Elle n'était plus seulement gardienne de ses propres souvenirs, mais témoin d'une multitude. Elle vivait dans les gestes des anonymes, dans les détails obstinés, dans les braises qui réchauffent l'ombre.

Ibrahim comprit que sa tâche n'était pas de porter seul la mémoire, mais de reconnaître et d'honorer cette communauté invisible. Car la chandelière est toujours plurielle : elle se transmet de bouche en bouche, de geste en geste, de souffle en souffle.

Chapitre 18— Les Veilleurs de l'Invisible

Ils gravent l'instant sur des murs promis à l'effacement, sauvent des fragments de vie dans des cahiers jaunis, murmurent l'histoire aux seuils des demeures : ces **gardiens anonymes** préservent une lumière éphémère. Leur sacerdoce est dénué de gloire et de reconnaissance, mais il s'exerce avec une **ténacité farouche** dans les interstices du monde, là où l'oubli menace.

-Les Murs : Chroniques Éphémères

Dans les quartiers frappés par l'obsolescence, là où les bulldozers sont attendus, des mains anonymes tracent des signes sur les façades décrépites. Loin des fresques murales grandiloquentes ou des slogans politiques, ces inscriptions sont des empreintes intimes : initiales d'amoureux, dates de naissance, fragments de poésie urbaine. Chaque marque est une cicatrice mémorielle, une braise qui résiste à la froideur de l'effacement programmé.

Le mur, avant sa désintégration imminente, se métamorphose en un palimpseste provisoire. Un livre à ciel ouvert dont les pages seront bientôt

réduites en poussière. Pourtant, même après la démolition, une mémoire invisible stagne dans l'air, un souffle résiduel qui continue de hanter les lieux. Ces scribes de l'instant savent la vanité de leur geste, mais ils écrivent quand même, car l'acte de témoigner, l'acte de laisser une trace, est en soi une affirmation de vie, une chandelle allumée face au néant. C'est une **résistance poétique**.

-Les Cahiers : Sanctuaires Discrets

Dans l'intimité des tiroirs condamnés, des armoires oubliées, reposent des cahiers jaunis par le temps, couverts d'une écriture hésitante ou maladroite. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre littéraires, mais les journaux intimes d'écoliers solitaires, les carnets de bergers consignant les cycles des saisons, les notes de femmes qui y inscrivaient les budgets familiaux ou des rêves inavoués. Personne ne les lit, personne ne les cite dans des anthologies. Pourtant, ils incarnent une lumière inaltérable.

Chaque page est une veille silencieuse, un acte de préservation. Les mots tremblés, les dessins maladroits, les comptes tracés à la hâte sont autant

de braises qui maintiennent la flamme du vécu. Ces cahiers, modestes et vulnérables, sont les **sanctuaires du quotidien**. Ils démontrent avec force que la valeur de la mémoire ne se mesure pas à l'aune de la grandeur historique, mais à la persistance et à l'authenticité des détails infimes.

-Les Seuils : Théâtres de la Transmission Orale

Au seuil des maisons, là où l'espace public et privé se rejoignent, des voix s'élèvent et racontent. Vieilles femmes aux visages burinés, hommes fatigués par le labeur, enfants aux oreilles attentives : chacun devient le dépositaire d'une histoire, d'une anecdote familiale, d'un souvenir collectif. Ces récits ne sont pas immortalisés dans des livres reliés, mais transmis par le souffle, par le geste éloquent, par le regard complice.

Le seuil de la porte devient un théâtre discret, une *halqa* (cercle de conteurs) minuscule où la mémoire se transmet sans la validation d'un témoin officiel. Ces conteurs sans nom ne cherchent pas la postérité ou à convaincre un auditoire, mais à

maintenir vivante une flamme fragile. Leur parole est une **chandelle qui éclaire l'ombre de l'oubli**, une braise qui refuse obstinément l'extinction.

-La Communauté Invisible : Une Tapisserie Secrète

Ces veilleurs sans nom opèrent en solitaires. Ils ne se connaissent pas, ne se rencontrent pas physiquement. Pourtant, ils constituent une communauté invisible, une **confrérie secrète de la mémoire**. Chacun, par son geste minuscule et apparemment insignifiant, participe à une tâche collective essentielle : préserver ce qui, sans leur intervention, disparaîtrait à jamais.

Ils ne portent pas de titres honorifiques, n'ont pas de statues érigées à leur gloire. Mais leur obstination tisse une trame secrète, un tissu de mémoire qui relie les ruelles des cités, les champs lointains, et les seuils des demeures. Ils sont les **chandelières dispersées d'une constellation humaine**, les gardiens anonymes d'une lumière qui, bien que fragile, ne s'éteint jamais complètement.

-Ibrahim et l'Écho des Veilleurs

Ibrahim, le veilleur des vagues (faisant écho à une figure ou un récit précédent), les reconnaît intuitivement. Au gré de ses marches solitaires, il lit les graffitis éphémères sur les murs, il feuillette mentalement les cahiers oubliés, il écoute les échos des voix aux seuils des maisons. Il comprend alors que sa propre veille n'est pas un acte isolé, mais qu'elle s'inscrit dans une **constellation de gestes minuscules**, portée par cette armée silencieuse des veilleurs de l'invisible.

Ainsi, la métaphore de la chandelière se déploie : elle n'est pas seulement une figure unique et solitaire, mais une multitude. Elle vit dans l'encre des murs condamnés, dans le papier jauni des cahiers, dans les récits murmurés au crépuscule. Elle résiste à l'oubli non par la force, mais par la **persistance obstinée du minuscule**.

Chapitre 19— Constellation fragile

« Il existe une fraternité dispersée, une communauté sans territoire ni emblème, un peuple sans frontières que relie l'invisible sacerdoce de la transmission. Ses membres ne se reconnaissent pas par des signes extérieurs : leur appartenance est intérieure, presque secrète. Ils ne portent ni uniforme ni insigne ; leur distinction réside dans l'attention qu'ils accordent à ce qui menace de disparaître.

Dans le creux de leurs mains, ils protègent ce que le siècle condamne par lassitude : une parole fragile, un souvenir sans témoin, une beauté jugée inutile. Chacun, par un geste apparemment dérisoire, participe à une architecture commune. Il ne s'agit pas de bâtir un monument, mais de sauver du naufrage quelques débris lumineux — assez pour que le passé continue de respirer dans le présent. »

Ouverture — La communauté invisible : L'Anthropologie de la "Petite Tradition"

Ce concept trouve un écho puissant dans l'anthropologie sociale, notamment à travers les travaux de Robert Redfield sur les "grandes" et "petites traditions". Si la "grande tradition" est celle des élites lettrées, des institutions officielles et des monuments écrits, la "**petite tradition**" est celle du peuple, de la culture ordinaire, qui s'exprime dans les pratiques quotidiennes, les

mythes locaux et la sagesse populaire. La communauté invisible s'inscrit pleinement dans cette "petite tradition", agissant comme le substrat vivant de la mémoire collective qui échappe à la formalisation et à la muséification.

Le Patrimoine Culturel Immatériel (PCI)

L'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (**UNESCO**) reconnaît l'importance capitale de ce **patrimoine immatériel**. Ce sont précisément ces éléments que les veilleurs préservent :

- Les **traditions et expressions orales** (contes populaires, légendes, poésie).
- Les **pratiques sociales et rituels** (événements festifs, savoir-faire artisanaux).

L'UNESCO souligne que ce patrimoine "n'a pas besoin d'experts pour exister" et qu'il est "partagé de génération en génération". La force de la communauté invisible réside dans cette transmission spontanée, non institutionnalisée, qui assure la continuité culturelle même face à l'acculturation ou à la modernité.

Ces veilleurs incarnent la vérité que la mémoire n'est jamais solitaire, mais collective et vivante, se renouvelant constamment pour avoir du sens pour les jeunes générations. Leur tâche, bien que secrète, est essentielle pour la base de l'identité humaine et du lien social.

-La Résilience des Fragments Reliés : Une Cartographie de la Mémoire Dissidente

Ils habitent les marges du monde : le coude d'une ruelle borgne, la lisière d'un champ brûlé, l'ombre d'un seuil usé par des générations de passages. Anonymes et souvent solitaires, ils sont mus par une obstination tranquille, une révolte sans slogan contre l'effacement. Leur action s'inscrit dans une **géographie de la résistance mémorielle**, là où l'histoire officielle ne pose pas le pied.

Chaque prénom redonné au vent, chaque étoile griffonnée au charbon sur un bois mort, chaque phrase murmurée comme une prière devient un fil de soie. Pris isolément, ces gestes semblent voués à l'insignifiance, des actes de pure perte. Pourtant, avec le temps, ces filaments se rejoignent, mus par

une force invisible. Ils tissent une toile ténue mais persistante, une trame de secours pour l'existence, une sorte de filet de sauvetage poétique.

Ainsi se forme une **constellation fragile** : un ciel de substitution pour ceux qui avancent dans la nuit de l'oubli, privés des grandes lumières officielles de l'histoire et des monuments.

Le Concept de "Mnemonic Patchwork"

Ces actions disparates et isolées rappellent le concept de *patchwork mnémonique*. La mémoire collective ne se construit pas toujours comme un grand récit unifié et linéaire (le "roman national"), mais souvent comme un assemblage de fragments, de témoignages parcellaires et de souvenirs individuels. L'historien Pierre Nora, avec ses travaux sur les "lieux de mémoire", a montré comment des objets, des lieux ou des gestes modestes peuvent devenir des ancrages essentiels de la mémoire quand celle-ci est menacée de disparition.

La Constellation comme Métaphore Poétique

La métaphore de la constellation renvoie à la navigation (guidée par les étoiles, même lointaines) et à la création de sens. L'être humain a toujours cherché à relier des points lumineux aléatoires dans le ciel pour y voir des formes familières. C'est exactement ce que fait cette communauté : elle donne forme et sens à des fragments de vie isolés, offrant un "ciel de substitution" pour ne pas sombrer dans l'obscurité totale de l'amnésie.

-Une fraternité de l'ombre et du silence

Cette confrérie n'a ni manifeste ni cri de ralliement. Elle ne se proclame pas sur les places publiques et fuit l'éclat des projecteurs. Son territoire est celui de la répétition humble : les gestes refaits, les mots repris, les signes tracés sans témoin.

C'est une fraternité sans drapeau, dont la seule bannière est la fidélité à l'éphémère. Pour elle, transmettre n'est ni un devoir civique ni une posture morale : c'est une nécessité vitale, une

respiration. Ce qui circule entre ses membres n'a pas de valeur marchande. C'est un héritage qui ne s'achète pas : la persistance de l'âme dans le détail, la survie du sens dans l'infime.

-Les veilleurs dispersés — L'écho des solitudes

À Chemaïa, une vieille femme, assise sur un tapis effiloché, répète chaque soir un prénom que plus personne ne porte. Elle le sauve ainsi du néant, syllabe après syllabe.

Dans les plaines de la Doukkala, un veilleur de nuit murmure une sentence ancienne à l'oreille du vent, comme s'il craignait que le silence n'engloutisse le monde.

Sous un figuier noueux, quelque part dans l'arrière-pays, un enfant gratte la poussière pour y dessiner des étoiles maladroites, sans savoir qu'il reproduit un geste plus ancien que lui.

Aucun ne connaît l'existence de l'autre. Leurs solitudes s'ignorent. Et pourtant, elles conversent. Leurs gestes se répondent par-delà les collines et les générations, tels des points de lumière séparés par des distances immenses, mais qui, pour qui sait

regarder, dessinent une figure cohérente et salvatrice.

-La vulnérabilité comme ultime résistance

La force de cette constellation réside paradoxalement dans sa précarité. Parce qu'elle est faite de souffle, de poussière et de mémoire incarnée, elle échappe aux grandes machines de l'effacement. On peut abattre une statue ou brûler un livre ; on ne peut rien contre une phrase qui circule dans l'esprit d'un passant, ni contre un symbole tracé dans le sable avant d'être effacé par la vague.

La chandelière du minuscule ne cherche pas à éblouir. Elle refuse la lumière crue qui aveugle. Elle persiste comme une lueur résiduelle — celle qui permet encore de distinguer le chemin lorsque tout semble s'éteindre. Sa fragilité est son armure : elle se glisse dans les interstices où le pouvoir, la vitesse et l'oubli ne pensent pas à regarder.

-Ibrahim et le ciel intérieur

Ibrahim, veilleur des vagues, apprend peu à peu à lire ce firmament invisible. En longeant le rivage ou en traversant le dédale des cités, il reconnaît ces signes discrets : dans l'humilité d'un artisan, dans

le regard d'un conteur, dans le silence habité d'un passant.

Il comprend alors que sa propre veille — son dialogue solitaire avec l'écume — n'est qu'une note dans une symphonie plus vaste. La chandelière n'est pas une lampe isolée, mais une constellation infinie, et lui-même n'en est qu'un point de jonction parmi d'autres.

Il avance désormais avec une certitude calme : la mémoire n'est jamais tout à fait orpheline. Elle est portée à bout de bras par cette communauté invisible, reliée par le fil d'or de la transmission. Tant qu'un être, quelque part, s'obstinera à raconter, à murmurer ou à tracer une étoile, la constellation continuera de briller — fragile, mais invaincue.

Chapitre 20— Un fil contre l’effacement

« La chandelière ne se définit pas comme un objet, mais comme un acte de **résistance métaphysique**. Elle est le refus de la finitude. Elle ne lutte pas par la fraction ou le fracas des armes, mais par la ténacité d’un fil discret, une suture invisible tendue entre les fragments épars du monde. Sa force ne réside pas dans sa section, mais dans sa continuité. »

-Le fil invisible : L'anatomie du murmure

Ce fil n’a ni l’éclat des bannières triomphantes, ni la solidité rassurante des murs de pierre. Il appartient à ce que les historiens de la culture appellent la « **mémoire souterraine** » (ou *subaltern memory*), celle qui circule hors des circuits officiels de l’archivage. C’est un lien presque imperceptible, tissé dans le silence des cuisines et l’ombre des ateliers, reliant les gestes minuscules à la grande roue du temps.

Chaque prénom répété (comme une litanie protectrice), chaque étoile griffonnée au charbon sur un montant de porte, chaque phrase murmurée au creux d’une oreille enfantine s’y accroche. Ce fil

ne brille pas sous les projecteurs de l'actualité ; il est fait de la fibre même du quotidien. Dans la physique du souvenir, il joue le rôle de la « tension superficielle » : il empêche l'effacement total en retenant, par capillarité, les gouttes de vie qui s'évaporerait sans lui.

-Tenir ensemble : La géographie du lien

La chandelière ne cherche pas à restaurer la splendeur des monuments de marbre ou les palais de jadis. Elle est une **archéologie de la présence**. Son rôle est de tenir ensemble ce que le philosophe Walter Benjamin appelait les « débris de l'histoire » : ces miettes de lumière, ces braises obstinées que le vent de la modernité menace d'éteindre.

Elle crée une topographie secrète, reliant les **ruelles de Chemaïa** — anciennes terres de carrefours et de commerce — aux plaines labourées de la **Doukkala**. Elle jette un pont entre le papier acide des cahiers d'écoliers jaunis et les seuils de pierre où s'assoient les anciens. Dans cette trame, un conte de la Doukkala répond au cri d'un oiseau sur le port de Safi. C'est une

architecture de survie : une trame fragile, certes, mais suffisante pour que la voûte de la mémoire collective ne s'effondre pas sur les têtes des vivants.

-La résistance ultime : Le triomphe du minuscule

Face à l'entropie, la chandelière oppose la persistance. Elle est consciente d'une vérité historique brutale : la grandeur s'érode, les statues de bronze sont fondues, les bibliothèques d'Alexandrie finissent toujours par brûler. Mais ce qui est trop petit pour être saisi ne peut être brisé.

Sa résistance ultime réside dans le concept de « **transmission homéopathique** ». Elle croit que le monde peut être sauvé par une dose infime de mémoire, pourvu qu'elle soit pure. En refusant la rupture, elle maintient la continuité entre le geste de l'ancêtre qui pétrissait le pain et celui de l'enfant qui regarde la mer en 2025. C'est une guerre d'usure contre l'oubli : chaque seconde de souvenir est une victoire sur le néant.

-Ibrahim et le fil : La conscience du nœud

Ibrahim, veilleur des vagues, observe ce fil se tendre avec la précision d'un marin ajustant ses haubans. Dans le mouvement des marées, il voit le même motif de retrait et de retour. Il comprend que la transmission n'est pas un fardeau, mais une **résonance**.

Il ne se voit pas comme le propriétaire de la mémoire, mais comme un nœud dans cette trame immense. Un nœud est un point de concentration, un lieu où plusieurs fils se croisent pour donner de la force à l'ensemble. Sa tâche n'est pas de créer le fil, mais de le renforcer là où il s'effiloche, de soigner les jointures par sa propre veille, et de s'assurer que le brin qui arrive jusqu'à lui reparte vers l'horizon avec la même tension vibrante.

- Le fil comme promesse : L'au-delà de l'oubli

Ce fil contre l'effacement n'est pas seulement un regard vers l'arrière ; il est une **promesse prospective**. Il est la garantie que rien n'est jamais totalement perdu tant qu'il reste un témoin, aussi

humble soit-il. C'est ce que les Grecs appelaient l'*anamnèse* : l'acte de faire remonter à la surface ce qui a été enfoui.

Chaque fragment recueilli — un chant de travail, une recette oubliée, le nom d'une source — peut devenir le centre d'une nouvelle constellation. Le fil est la preuve que le sens circule encore. La chandelière, dans sa vulnérabilité apparente, est en réalité le câble de transmission d'une énergie inépuisable : l'espoir que le passé a encore quelque chose à dire au futur. Elle tiendra, car elle ne porte pas le poids du monde, elle le relie.